

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

# **Valentin au collège**

**Daniel Déjardin**

Daniel Déjardin

**Valentin au collège**

---

## CHAPITRE 1

### ARRIVÉE

*« Arrivée de l'Airbus A380 de Qantas Airways en provenance de Melbourne et Dubaï. Monsieur Jean-Claude Valmont est attendu au guichet des mineurs voyageant seuls. »*

La voix modulée de l'hôtesse rassura l'homme qui se hâta vers le bureau indiqué.

— Bonjour, vous êtes monsieur Jean-Claude Valmont ? Puis-je vous demander une pièce d'identité ?

— Oui, bien sûr. C'est mon petit-fils qui arrive d'Australie...

— Bien, signez cette décharge s'il vous plaît. Suivez-moi, votre petit-fils se trouve dans la salle d'attente des mineurs non-accompagnés. Entrez monsieur Valmont.

— Valentin !

Un jeune garçon aux traits fins, aux cheveux châains et aux yeux bleus tirant sur le vert, leva la tête et ôta prestement de ses oreilles les écouteurs de son smartphone.

— Oh grand-père ! Bonjour, comme je suis content de te voir ! dit le garçon en se précipitant pour claquer deux bises sonores sur les joues de son grand-père.

— Moi aussi mon petit garçon, moi aussi je suis content.

— Je ne suis plus un petit garçon, j'ai eu douze ans au mois d'avril.

— C'est vrai que tu es grand maintenant. Excuse mon retard, j'ai eu beaucoup de mal à trouver une place de stationnement.

— Je n'étais pas inquiet !

— Pas trop fatigué par ce long voyage ?

— Un peu quand même. Près de vingt heures assis sans pouvoir se dépenser, tu te rends compte ?

— J'imagine. A quoi occupais-tu ton temps ?

— Lecture, film, jeux sur smartphone, film, jeux, lecture...

— Et le paysage ?

— Bof, même près d'un hublot, de très haut on ne voit pas grand-chose et ce qu'on voit n'est pas très intéressant : de l'eau ou des nuages. Il y a juste un truc qui m'a un peu amusé pendant ce voyage. Après l'escale à Dubaï, un

homme en tenue des émirats est venu occuper le siège voisin du mien. Il travaillait tout le temps sur son smartphone. Tout à coup, il s'est énervé, il a touché tous les boutons de son appareil, il l'a secoué, il a même tapé dessus. J'ai jeté un œil à son engin, il avait l'écran noir. Je lui ai alors demandé en anglais s'il voulait me le prêter pour que je tente une manœuvre et je l'ai remis en marche ! Il était super étonné et content bien sûr !

— Je te crois ! Tu t'y connais en smartphone ?

— Pas plus que cela mais la panne m'étais déjà arrivée et je savais faire. Regarde ce qu'il a donné pour ma peine.

De dessous ses habits, Valentin sortit un portefeuille en toile suspendu à son cou par un cordon tressé et en sortit un billet de banque qu'il tendit à son grand-père.

— Un billet de cinq cents ! Cinq cents quoi au fait ?

— Dirhams des Émirats Arabes Unis. J'ai cherché sur internet en t'attendant.

— Ça correspond à combien ?

— Un peu plus de cent cinquante dollars australiens donc au moins cent euros, et ça pour dix secondes de travail, tu te rends compte ?

— Tu es un sacré débrouillard Valentin. Bon, on y va ? Où sont tes bagages ?

— Mes bagages sont là : la grande valise et mon sac à dos.

— Tes parents vont bien ?

— Un peu tristes que je parte mais sinon ils sont en forme.

— Bon, et toi ?

— Un peu triste aussi. Mais quand c'est nécessaire...

— Tu as raison, il faut toujours s'adapter. L'adaptation est une preuve d'intelligence.

— Grand-mère Isabelle va bien ?

— Elle est super contente, elle a hâte de te voir.

— Moi aussi.

— Prenons l'ascenseur, ma voiture est au second sous-sol. Tu verras, la vie n'est pas désagréable dans cette région des Alpes et notre maison est à peine à un kilomètre du lac. De ta nouvelle chambre, tu auras vue sur les montagnes.

— Elles sont hautes ces montagnes ?

— Le point culminant du tour du lac est à plus de 2300 mètres.

— Ah oui, quand même ! On peut l'escalader ?

— On est mi-octobre et il y déjà neigé à 1500 mètres donc pas en cette saison, c'est trop dangereux mais un jour, si tu veux, on ira au sommet. Ah, voici ma voiture. Puisque tu as plus de douze ans, tu as le droit de monter à l'avant mais attache ta ceinture, nous avons une heure de route jusqu'à la maison.

La Peugeot 306 de monsieur Valmont s'engagea dans le dédale malodorant des allées du parking souterrain de l'aéroport.

— Quel est le programme pour aujourd'hui ?

— Repos et coucher tôt car neuf heures de décalage horaire en plus du voyage, ça fatigue un homme ! Demain ta grand-mère et moi te ferons visiter la région et vendredi tu intégreras ton nouveau collège. Nous avons rendez-vous avec monsieur Tardy, le directeur, à huit heures et demie.

— Cool, grand-père.

---

## CHAPITRE 2 AU COLLÈGE

La secrétaire appuya sur une touche de l'interphone placé sur son bureau encombré. Quelques secondes après, une voix rendue nasillarde par l'électronique sommaire de l'engin répondit : « Oui, qu'y a-t-il ? »

— J'ai là monsieur Valmont qui dit avoir rendez-vous, monsieur le...

« Ah, c'est juste, faites entrer madame Belmont. »

La secrétaire se leva, alla ouvrir la porte du bureau directorial et s'effaça :

— Par ici messieurs.

— Ah, monsieur Valmont, entrez. Entrez jeune homme. Asseyez-vous je vous prie. Vous êtes parfaitement à l'heure. Donc il s'agit de ce jeune homme ?

— Oui, c'est mon petit fils Valentin qui arrive d'Australie.

— Bien, bien. Monsieur Valmont, j'ai inscrit votre petit fils en cinquième C, c'est la moins chargée. Je ne connais pas les programmes correspondant à cette classe en Australie, mais je suppose qu'il ne doivent pas être très différents des nôtres.

— Si ce n'est que tout se passe en langue anglaise.

— Oui bien sûr, donc la maîtrise du français sera peut être un problème pour Valentin ?

— Rassurez-vous, mon fils - son père - est marié à une Australienne mais à la ferme, ils s'expriment aussi bien en français qu'en anglais.

— Bien. Nous sommes presque à mi-octobre, c'est à dire pratiquement à la moitié du premier trimestre, Valentin va devoir fournir un gros effort de rattrapage. Si dans quelques jours vous constatez des problèmes de niveau ou d'adaptation, venez m'en faire part, nous trouverons une solution, quitte à le replacer en sixième. Qu'en pensez-vous Valentin ?

— En Australie dans l'état de Victoria, j'avais pratiquement fini l'année scolaire équivalent à la cinquième d'ici. Pour moi, c'est donc presque un redoublement, par conséquent je pense qu'il n'y aura pas de problème monsieur le directeur.

— On dit « monsieur le Principal ». Bon, on verra ça. Il est neuf heures moins le quart, un surveillant va vous conduire dans la cour et vous indiquera le lieu de rassemblement de votre classe.

Le principal appuya sur un bouton de son interphone :

— Madame Belmont, vous passerez en salle des professeurs à l'interclasse et vous indiquerez aux professeurs de cinquième C l'arrivée dans leur classe d'un nouvel élève. Appelez tout de suite un surveillant pour l'accompagner dans la cour et lui montrer le lieu de regroupement. Allez dans le bureau d'à côté, Valentin.

« La cinquième C se rassemble au niveau de la troisième fenêtre du bâtiment principal afin d'être prise en charge par son professeur. Ça va être l'heure de la récréation, tu n'as qu'à attendre là-bas tes futurs camarades de classe. » indiqua le surveillant d'un air las en tendant le bras vers la fenêtre indiquée.

Laissé seul dans la cour, le cœur un peu serré, Valentin promena son regard sur les installations sportives : ici quatre panneaux de basket-ball, là des buts de hand-ball, au sol les nombreux traits multicolores délimitant les terrains de jeu, plus loin en contrebas, séparée du groupe scolaire par une bande herbeuse plantée d'une rangée de peupliers, une mini piste d'athlétisme entourant d'autres espaces de jeu et un grand bâtiment ressemblant à un gymnase, plus bas encore le grillage de clôture du collège.

Les peupliers d'Italie qui commençaient à disséminer leurs odorantes feuilles jaunies sur l'enrobé des terrains prouvaient l'arrivée effective de l'automne.

Valentin songea avec nostalgie à la saison qu'il venait de quitter. Octobre ici c'est comme avril là-bas. Il venait de sortir de l'hiver australien et allait entrer presque aussitôt dans l'hiver français. « Deux hivers dans la même année... Dommage, mais de toute façon, je n'y peux rien, alors... »

La stridulation d'une sonnerie le tira de son rêve. Des nuées de jeunes garçons et filles s'éparpillèrent dans la cour avant de s'agrèger par affinité.

— T'es qui toi ? fit une voix dans son dos, t'es dans quelle classe ?

Valentin se retourna vers le garçon qui venait de l'interpeller : plus grand que lui, un peu enrobé, des yeux marron foncé, le visage marqué des boutons de l'adolescence.

— Heu... bonjour... Je suis nouveau.

— J'vois bien qu' t'es nouveau, t'es dans quelle classe ?

— Cinq C.

— Comme moi.

— Alors tu peux me dire ce qu'on a comme cours maintenant ?

— On a anglais avec Radissel, je veux dire monsieur Radissel. Il est cool mais il aime bien qu'on l'appelle monsieur et par son nom.

— OK, merci du tuyau.

— De rien, salut boloss.

Valentin fronça les sourcils d'incompréhension puis haussa les épaules. Il avait bien le temps de s'adapter : nouvel environnement, nouveaux copains, nouveaux profs, nouveau langage aussi.

La sonnerie de fin d'interclasse retentit, disloqua les groupes. Vingt à vingt-cinq jeunes se rassemblèrent près de Valentin. Un blondinet vint se placer près de lui.

— Salut, t'es nouveau ?

— Oui, c'est mon premier jour et mon premier cours dans ce collège, je viens d'Australie.

— Alors welcome, moi c'est Gilles.

— Salut Gilles, moi c'est Valentin.

— Si tu veux, il y a une place libre en classe à côté de moi mais elle est près du bureau. Les autres n'aiment pas, ça fait fayot. Attention, voilà le prof.

— OK Gilles, pas de problème, je te suis.



---

## CHAPITRE 3

### RADISSEL

« ...un anglicisme est une expression anglaise passée telle quelle dans la langue française, par exemple *deadline*. Qui peut dire ce que signifie cette expression ? Oui Olivier ? »

— Ligne de mort, monsieur.

— Non, on ne peut pas faire la traduction littérale d'un anglicisme, cela donne un faux sens ou un non sens. Quelqu'un d'autre ? Mathilde ?

— Ligne infranchissable ?

— Non plus. Tony ?

— Ligne de cocaïne ?

Un brouhaha envahit la salle et quelques rires se firent entendre.

— Tu veux faire ton intéressant, Tony ?

— Ben non m'sieur, je cherchais simplement un rapport avec les mots anglais.

— Admettons... Je conçois qu'il puisse y avoir une certaine relation de sens avec une traduction littérale de l'expression, si l'on considère le poison auquel tu fais allusion et la technique pour l'absorber. Où as-tu entendu parler de cela et par qui ?

— Ben dans mon quartier, par les grands !

— Revenons au sujet, quelle expression française pourrions-nous employer au lieu de *deadline* ? Personne ?

Valentin leva timidement la main.

— Oui... Ah, vous êtes le nouveau je suppose. C'est bien de participer. Quel est votre nom ?

— Mon nom est Valentin Valmont, monsieur Radissel.

Un immense éclat de rire secoua la classe, les filles pouffèrent, les garçons s'esclaffèrent, Tony satisfait de sa blague riait plus fort que les autres en se tapant sur les cuisses. Valentin interloqué regarda ses camarades à droite, à gauche, derrière lui sans comprendre.

Le professeur fixa des yeux les élèves un à un pour obtenir le silence puis porta son regard sévère sur Valentin.

— Vous commencez bien mal votre séjour dans ce collège, monsieur Valmont, si tel est votre véritable nom. Sachez que le mien est Dissel, Raoul

Dissel pour être précis. Pouvez-vous me donner une bonne raison de ne pas vous punir pour cette insolente impertinence ?

Valentin comprit tout. Il se retourna, jeta un œil vers Tony encore hilare puis regarda franchement son professeur dans les yeux et reprit en anglais :

— I do apologize, sir. I sincerely thought it was your true name because one of the « classmates », I put the name into brackets now, told me so the most seriously.

(Veuillez m'excuser monsieur, je pensais sincèrement que c'était votre nom puisqu'un « camarade » de la classe, je mets maintenant des guillemets à camarade, me l'avait indiqué le plus sérieusement du monde.)

— I see... I see... Be sure that none of your classmates ignores my name... Well, let's forget it for this time !

(Je vois... Je vois... Sachez qu'aucun de vos camarades n'ignore mon nom... Bon, je vais passer l'éponge pour cette fois.)

— Thank you, Mr Dissel. I realize that somebody wanted to make fun of us. I didn't intend to offend you.

(Merci monsieur Dissel. Je me rends compte qu'on a voulu se moquer de nous. Je n'avais aucune intention blessante à votre égard.)

— You seem to speak English fluently. Did you happen to live in Great Britain or in the United States of America ?

(Vous parlez correctement l'anglais semble-t-il. Avez-vous vécu en Grande Bretagne, aux États Unis peut-être ?)

— I've just come from Australia where I lived for seven years on my parents' farm.

(J'arrive d'Australie où j'ai habité sept années dans la ferme de mes parents.)

— D'accord. L'incident est clos. A l'avenir, pensez à vérifier vos informations avant de les utiliser. Et pour en revenir à la leçon, puisque vous aviez levé la main, selon vous, que signifie *deadline* en français ?

— Je traduirais cela par « date limite » ou « dernier délai ».

— Très bien Valentin. Vous avez su retourner à votre avantage une situation bien compromise, je vous en félicite. Je vous demanderais de rester quelques minutes à la fin du cours pour quelques renseignements.

— Pas de problème Monsieur Dissel.

---

## CHAPITRE 4

### SURNOMS

Dans la cour de récréation, Gilles qui guettait la sortie de Valentin l'interpella dès son apparition.

— Dis-donc, t'es vachement fort en anglais ! Qu'est-ce que tu lui as raconté à Radissel ? questionna-t-il.

— Tu n'as pas compris ?

— Heu... pas tout. Heu... en fait rien du tout !

— Je lui ai expliqué poliment le pourquoi de la situation et il a parfaitement compris.

— Tout de même, t'es gonflé ! Qu'est-ce qui t'a pris d'appeler le prof par son surnom ?

— C'est le mec là-bas qui m'a dit ce que j'ai cru être le vrai nom du prof.

— Lui, le boutonneux ? Il faut t'en méfier. Il s'appelle Tony Thénard. Avec ses deux frères, il en a un en quatrième et un autre en troisième, ils font leur loi dans le collège. On les surnomme les Thénardier mais je ne sais pas pourquoi.

— Je t'expliquerai.

— Comment tu peux le savoir, tu viens d'arriver ?

Valentin eut un petit sourire.

— Tu viens d'où déjà ? continua Gilles.

— D'Australie.

— Oui tu me l'as déjà dit, mais d'où en Australie ?

— Au sud du pays, dans l'état de Victoria. Dis-moi : le Thénardier m'a appelé boloss. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ben c'est compliqué à expliquer. Un boloss, c'est quelqu'un qui n'est pas accepté dans un groupe parce qu'il n'est pas habillé à la mode des autres, parce qu'il ne parle pas comme eux, parce qu'il ne partage pas les mêmes idées. C'est quelqu'un qu'on rejette quoi !

— Ah, OK, je comprends. Quel est le cours suivant ?

— On a gym avec Doucet. Comme son prénom c'est Philippe, on l'appelle Filedoux, mais ne va surtout pas l'appeler comme ça !

— Pas d'inquiétude. Je n'ai pas envie de recommencer. Quelles sont les activités sportives en ce moment ?

— Initiation aux sports de combat. On a déjà eu deux séances de lutte gréco-romaine, deux de judo et une de boxe anglaise. On a appris les différents coups de poing. Moi, j'aime pas me battre. T'as ta tenue de gym ?

— J'ai un short dans mon sac et mes baskets aux pieds.

— Essuie bien tes pompes avant d'entrer dans le gymnase, Filedoux est strict là-dessus.

— OK Gilles, merci du conseil.

— Mon nom de famille c'est Arroux, les copains m'appellent Agile. Arroux Gilles, A-gile. Note que j'ai de la chance, ils auraient pu m'appeler argile !

— Dis-moi, c'est la mode des surnoms dans ce collège. Le mien de nom de famille c'est Valmont, comment vous allez m'appeler ?

— Attends un peu... Valmont Valentin... Valentin Valmont... À part Vava, on ne peut pas faire grand-chose. Moi je t'appellerai Val, si tu veux.

---

## CHAPITRE 5

### LEÇON DE BOXE

« 5ème C, 5ème D, entrez... fit monsieur Doucet en ouvrant la porte du vestiaire. Allez, mettez vous par deux pour porter les tapis, on les place pour former un grand carré. Ajustez-les bien, il ne doit pas y avoir d'espace entre deux.

Échauffement ! Deux tours du gymnase en course lente et un tour à allure soutenue, partez !

Bon, une corde à sauter par personne, deux minutes de sauts, variez les figures...

Stop, rangez les cordes. Exercice de shadow-boxing maintenant, imaginez un adversaire devant vous et portez-lui tous les coups que vous connaissez, deux minutes également, allez !

Stop, repos.

Vous allez vous asseoir autour du grand tapis, sept par côté et vous les poussez bien avec vos talons de façon à éviter tout glissement.

Comme c'est la dernière séance du cycle sports de combat, vous allez, chacun votre tour, devoir défier un camarade pour un petit assaut d'une minute. Il ne s'agit pas de frapper pour faire mal mais simplement de toucher l'adversaire, comme en escrime. Chaque coup touchant rapporte un point. Ne comptent pas les coups parés avec les gants ou les bras. La personne défiée est libre de relever le défi ou de le refuser sans explication. Compris ?

Quentin donne-moi un nombre de 1 à 28, on commencera à compter à partir de toi.»

— Quatorze m'sieur !

— D'accord, 1, 2, 3, 4 .... 12, 13, 14. Gilles, tu commences.

— Aïe, qu'est-ce que je dois faire ?

— Tu te lèves, tu entres sur le tapis, tu te diriges vers celui que tu veux défier et tu dis son nom.

— Heu, j'sais pas trop moi, heu... Olivier ?

— J'accepte ! fit Olivier en se levant.

— Mettez les gants et le casque, venez au centre du tapis, touchez-vous les gants. En boxe, c'est l'équivalent de serrer la main de l'adversaire. Les autres, vous comptez les points en même temps que moi. Prêts ? Boxez !

Les deux élèves tournèrent l'un autour de l'autre. Gilles tenta un direct du droit au visage facilement esquivé et reçu en retour un crochet au menton. Ses dents claquèrent.

— Break ! cria le prof, vous devez boxer dents serrées. Ça va Gilles ?

— Oui, pas de problème.

— Un point pour Olivier. Boxez !

Gilles tenta une feinte du gauche suivie du même direct du droit qui cette fois toucha.

— Bien ! dit le prof, un point partout. Boxez !

Olivier fonça et enchaîna une série de crochets qui arrivèrent dans les gants de Gilles qui se protégeait le visage. Olivier finit par reculer et reçu sur l'oreille un swing lancé à la désespérée.

— Deux à un pour Gilles commenta le prof, d'accord ? Encore 15 secondes.

Olivier se mit à tourner autour de son adversaire et finit par allonger un direct du droit qui arriva sur le casque de Gilles.

— Deux partout, stop, fin du combat. Joli match mais match nul, d'accord ? Suivant, Tony à toi.

Tony se leva, une expression sardonique sur le visage. Il se dirigea vers Valentin.

— Lui ! fit-il.

— Je ne te connais pas toi, intervint le professeur, tu es nouveau ? Comment t'appelles-tu ?

— Oui, c'est mon premier jour dans ce collège. Je me nomme Valentin Valmont, monsieur.

— Visiblement, vous n'appartenez pas à même catégorie de poids et tu n'as pas assisté à la séance d'apprentissage. Tu peux refuser !

— J'accepte, répondit Valentin en mettant son casque.

— OK, touchez-vous les gants. Boxez !

Valentin se mit à tourner autour de son adversaire. Tony tenta un enchaînement de crochets qui ne rencontrèrent que le vide. Trois fois il tenta la même manœuvre sans plus de succès. Valentin esquiva mais n'avait pas encore réussi à placer un seul coup. Fort de son allonge, Tony lança un violent swing du gauche. Valentin bloqua de l'avant-bras droit.

— Doucement Tony, intervint le professeur, on cherche à toucher, on ne cogne pas ! Le coup a été paré, il n'est pas compté. Il reste 15 secondes, boxez !

Tony se rua au corps à corps et enchaîna deux crochets du gauche. Le second toucha assez fortement Valentin à la tête et lui fit faire un pas de côté. Sous ses pieds le tapis ripa, Valentin s'écroula.

Tony leva les deux bras en tournant sur place :

— Tony vainqueur par K.O, claironna-t-il, triomphant.

— Non, répliqua Valentin, c'est le tapis qui à glissé !

— J'avais demandé de serrer les tapis et de les maintenir, tonna le professeur. Mais on va tout de même déclarer Tony vainqueur un à zéro. Suivant, à toi Alexis...

— Au suivant : Valentin, si tu as récupéré.

— Pas de problème monsieur.

Valentin se leva, fit lentement le tour du tapis et s'arrêta devant Tony.

— Toi, boloss, fit-il calmement.

— T'en a pas eu assez ? Alors prépare-toi, minus ! gronda Tony.

— On respecte l'adversaire, je ne veux pas de bagarre mais de la belle boxe escrime, demanda le prof, on touche simplement, OK ? Alors boxez !

Tony tenta à nouveau le coup qui lui avait si bien réussi lors de son premier combat, il fonça au corps à corps mais Valentin se baissa promptement laissant les poings de son adversaire passer au dessus de sa tête, et se releva en décochant un fort uppercut au plexus solaire de Tony.

— Même pas mal ! fanfaronna-t-il en se remettant en garde, à distance cette fois.

— Un à zéro pour Valentin, commenta le prof.

Valentin sautillait latéralement à droite, à gauche. Tony rageur lançait des coups désordonnés qui n'arrivaient pas. Soudain Valentin avança sur lui, du poing gauche, par un crochet en patte de chat sur le gant gauche de Tony, il baissa la garde de son adversaire et enchaîna par un swing du droit qui claqua sur la joue de l'autre. Profitant de la remontée de la garde de Tony, il doubla d'un crochet oblique du gauche à la mâchoire suivi d'un direct du droit qui écrasa le nez de son opposant.

— Break ! cria le professeur. Doucement Valentin !

— Mais je n'ai pas vraiment frappé, monsieur, j'aurais pu taper beaucoup plus fort !

— Hum ! Ça va Tony ?

— Heu... heu... ouais... ouais ça va mais j'saigne du pif...

— Va vite au lavabo faire couler de l'eau froide dessus. Quatre à zéro pour Valentin, fin du combat.

— Formidable ! Comment tu l'as mouché le mec ! Tu lui a explosé les boutons ! jubila Gilles quand ils furent sortis du vestiaire.

— Ce n'était pas bien difficile. Ce genre de brute réagit toujours de la même façon. Il comptait sur sa force et son allonge et n'a pas réfléchi plus loin. J'ai commencé par le vexer en le traitant de boloss puis mon premier coup - que j'ai quand même un peu appuyé - l'a mis en colère, mes esquives l'ont exaspéré et quand quelqu'un perd sa lucidité il devient vulnérable. J'en ai profité.

— Tu sais, avec ses frères, il va vouloir se venger de toi. Tout le monde a peur des Thénardier au collège.

— Bah, on verra bien ! Quel est le programme maintenant ?

— Cantine. Premier service à midi un quart puis récréation jusqu'à quatorze heures.

— Cet après-midi ?

— Une heure de math avec Derrien -on l'appelle air de rien- puis éducation musicale avec la Lorelei.

— C'est son nom ?

— Pas vraiment, son nom c'est Laymarie et son prénom Laurence. Son surnom lui va vraiment bien car si elle a l'air triste, elle chante vraiment bien.

— Tu pourras me copier l'emploi du temps ?

— J't'en fais une photocop pour demain.



---

## CHAPITRE 6

### DANS LE BOIS

Il faisait un très beau temps d'automne ce samedi là. Gilles et Valentin avaient décidé de se retrouver vers dix heures sur la petite place de la mairie.

— Salut Gilles.

— Salut Val. Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?

— Je révise un peu puis j'irai sûrement en bus jusqu'au centre ville pour me familiariser avec l'environnement.

— Écoute, si ça te tente, je vais aller faire un tour dans les bois ramasser des champignons. C'est la fin de la saison. Si ça te dit, je t'emmène.

— C'est loin ?

— Neuf ou dix bornes par la piste cyclable, en VTT c'est rien !

— Je n'ai pas de vélo !

— Hein, pas de vélo ? T'es d'où toi !

— D'Australie.

— Excuse. Je voulais dire, c'est rare ceux qui n'ont pas de bécane par ici. Tu sais quand même en faire ?

— Je sais faire du vélo, de la trottinette, du skate, du roller, je sais conduire un tracteur, j'ai déjà conduit une voiture, une camionnette et piloté un petit avion Cessna 150, en doubles commandes bien sûr, mais je n'y connais rien en champignons !

— Ben pour ça au moins je serai plus fort que toi ! Si ça te dit, je te prête le vélo de mon frère.

— Il voudra bien ?

— Sûr, il préfère son scooter maintenant.

— Alors c'est d'accord. Où nous retrouvons-nous ?

— Deux heures chez moi, ça te va ?

— Oui si tu m'indiques où tu loges. Qu'est-ce que je dois prendre ?

— Un bon pull, les sous-bois sont frais en cette saison.

— Ouf... Sur la piste cyclable ça allait encore, mais la côte finale était rude ! souffla Gilles en posant pied à terre.

— Je vais te dire un moyen d'être moins fatigué, répondit Valentin en l'imitant : avant d'aborder une côte, tu respires à fond très vite pendant une

minute, comme si tu étais essoufflé mais sans l'être.

— Et ça marche ?

— Tu vois bien sur moi.

— Je retiens le truc. Bon, on va attacher les vélos à ce petit arbre et continuer à pied.

— Tu es sûr de bien connaître le bois et les champignons ?

— Je suis souvent venu ici avec mon grand-père, quand il habitait en ville, il m'a appris à reconnaître une dizaine d'espèces comestibles, les meilleures bien sûr. Comme je te disais, c'est un peu la fin de saison et il ne reste plus guère que les chanterelles grises et les trompettes de mort.

— Brrr.

— Rassure-toi , pas de danger. Tiens, regarde là, tu ne vois rien ?

— Heu, non.

— Là, au pied de cette vieille souche...

— Ces petits trucs jaunâtres ?

— Oui, c'en est, des chanterelles grises, expliqua Gilles en ramassant un petit champignon. Examine bien celle-ci, chapeau en entonnoir vaguement jaune avec des lamelles épaisses dessous, jaunes aussi mais grises quand le champignon est adulte.

Gilles sortit son opinel.

— Qu'est-ce que tu fais avec ton couteau en bois ? demanda Valentin en rendant le petit champignon.

— Je coupe le pied pour éviter de prendre de la terre. Aide-moi à récolter. Tu vois, il ne faut pas chercher au hasard mais regarder le long des branches tombées et décomposées, au pied et même sur les souches. Des fois il faut soulever les feuilles mortes parce que le chapeau a un peu la même couleur. Cherchons chacun de notre côté, on ratissera mieux, D'accord ? Je t'ai pris une poche plastique pour mettre ta récolte.

— Si tu veux, mais ne t'éloigne pas trop, je ne connais pas ce bois.

— Tu as peur de te perdre ?

— Ce n'est pas la peur de m'égarer mais, même si j'aime bien le sport, je trouve idiot de devoir tourner pendant une heure pour rien dans un bois.

— Tu as ton téléphone portable ?

— Oui, je l'ai pris.

— Il a une boussole ?

— Oui.

— Si on se perd de vue et que je ne t’entende pas appeler, tu n’auras qu’à te diriger vers l’est et tu finiras par croiser la route. Tu la suivras en descendant et tu retrouveras les vélos. D’accord ?

— OK Gilles.

Valentin en sifflotant se mit à marcher de ci de là, tête penchée, se baissant de temps en temps pour examiner le sol de plus près, ramassant de temps en temps une série de petites chanterelles. Un rayon de soleil passant à travers les branches des arbres éclairait une petite barre rocheuse. Valentin contourna l’obstacle et se dirigea vers un talus boursouflé de quelques souches moussues.

« Ah, je crois bien qu’en voici quelques belles », se dit-il en s’accroupissant près d’une souche creuse. « Et il y en a aussi dans le creux », fit-il à mi-voix en plongeant la main pour saisir le long pied d’une petite chanterelle.

Une sensation étrange sur le dos de la main déclencha le réflexe de vivement la retirer. Il se pencha pour examiner plus avant la souche évidée et aperçu le brillant d’un bout de plastique transparent. Il plongea de nouveau la main et saisit l’objet qui se révéla être une poche pleine de petits papiers blancs pliés en sachets.

— Oh, ça ce n’est pas normal, se dit-il en réfléchissant intensément.

Un craquement de branche brisée l’inquiéta.

— C’est toi Gilles ? Ohé Gilles ?

Pas de réponse mais un autre craquement plus proche se fit entendre. Valentin remit vivement le sachet en place et se déplaça rapidement d’une dizaine de mètres vers une autre souche autour de laquelle il continua sa cueillette.

— Qu’est-ce que tu fais là toi ?

Un homme d’une trentaine d’année, barbe d’une semaine hérissant le cou et les joues, veste de camouflage, casquette de base-ball et pantalon de survêtement le regardait d’un air soupçonneux.

— Bonjour, je ramasse des champignons comme vous voyez.

— Montre ton sac tout de suite !

— Pas de problème, regardez ce sont des chanterelles grises.

— Cette partie de la forêt est privée ! Tu peux garder tes champignons mais tu dois t’en aller.

— Excusez-moi, mais je n’ai pas vu de clôture ni de panneau « privé ».

— T’as pas compris ? Tu t’arraches d’ici le mioche ! Et si je t’revois...

— Dites donc, je n’ai pas fait exprès de venir sur votre terrain ! Elle est où la limite de votre bois ?

— La limite c’est la route, allez, casse-toi ! Si on t’revoit par ici, tu l’regretteras.

— OK, OK je m’en vais...

— Attends, t’es tout seul ?

— Non mais je ne sais pas où est mon copain.

— Ouste ! Par là la sortie ! fit l’homme en tendant le bras vers le bas du talus.

Valentin regarda autour de lui puis se dirigea vers la barre rocheuse. Devenu temporairement invisible aux yeux de l’homme, il sortit son portable, activa l’application « Altimeter » puis appuya simultanément sur les boutons « allumage » et « accueil » en plaquant l’appareil contre son pull pour étouffer le déclic photographique. Il rangea ensuite son smartphone et reprit la descente. Un rapide coup d’œil en arrière lui permit de distinguer l’homme penché sur la souche du talus, confirmant ses soupçons. Quand il estima être hors de vue, il ressortit son appareil, activa la boussole et se dirigea plein Est. Dix minutes après il atteignit les vélos, Gilles était déjà là.

— Ben où t’étais ? J’ai crié mais tu ne m’as pas répondu.

— Où étais-je à ton avis ? répondit Valentin un peu sarcastique. Je t’ai aussi appelé, sans succès. Je pense que c’est normal avec la configuration des lieux : le son passe mal à cause du relief.

— Où est-ce que t’as appris à parler comme ça ?

— En Australie, avec mes parents, pourquoi, je fais des fautes ?

— Au contraire, tu parles comme un livre. T’en as trouvé ?

— Quelques unes, mais partons vite d’ici, il peut revenir.

— Mais qui ?

— Partons, je t’expliquerai plus tard. Conduis-moi à la gendarmerie.

— Hein ? Qu’est-ce que tu veux faire, vérifier les champs ? Si tu n’as pas confiance, il vaut mieux voir un pharmacien qu’un flic !

Valentin se mit à rire de bon cœur.

— Non, ce n’est pas du tout cela. Je suis tombé sur quelque chose de grave et d’important qui nous dépasse.

— Tu m’inquiètes là ! Pour la gendarmerie, il faut retourner au village.

— Alors en route !

De retour au village, les deux amis pédalèrent jusqu'à la petite gendarmerie de proximité. Sans hésiter, Valentin enfonça le bouton de l'interphone. Une voix au son parasité demanda : « C'est pourquoi ? »

— Bonjour, pourrais-je voir un officier s'il vous plaît, c'est possible ?

— Ça dépend. Pourquoi tu veux le voir ?

— Je crois que j'ai découvert un trafic de drogue.

— Entrez.

Quand ils furent à l'intérieur, un homme en uniforme, assis derrière un bureau encombré d'un vieil ordinateur, d'une imprimante et d'une série de dossiers empilés leva les yeux et articula un brin moqueur :

— Ainsi vous avez découvert un trafic ? Vous voulez dénoncer un dealer, c'est ça ?

— Pas vraiment. Il faut que je voie le chef de la gendarmerie.

— Tu peux me parler, c'est moi qui prend les plaintes et les dépositions.

— Non, je veux voir l'officier responsable sinon nous nous en allons.

— Bon, soupira le gendarme, attendez là, je vais voir l'adjudant.

— T'es sûr de ce que tu fais ? chuchota Gilles.

— Absolument, je ne vois pas d'autre solution.

— Tu peux m'expliquer enfin ?

La porte du bureau s'ouvrit, dispensant Valentin de répondre.

— Entrez dans mon bureau tous les deux, qu'est-ce qui vous arrive ? Asseyez-vous !

— Bonjour monsieur le... Je m'appelle Valentin. Je vous explique : nous étions dans la forêt, Gilles et moi, à la recherche de... de quoi déjà ?

— De chanterelles grises, intervint Gilles. C'est un excellent champignon de fin de saison et...

— Je connais, coupa l'adjudant, alors ?

— Mon copain c'est le spécialiste des champignons ! Il m'a dit que ça pousse autour et même dans les vieilles souches, alors, en cherchant dans le creux d'un bout de tronc tout moussu, j'ai découvert un sac en plastique plein de petits sachets blancs.

— Tu l'as avec toi ce sac ?

— Oh non, car j'ai entendu quelqu'un venir. J'ai vite remis le sac à sa place et j'ai fait semblant de chercher ailleurs, un peu plus loin.

— Ce quelqu'un, tu l'as vu ? C'était qui ?

— Je l'ai vu mais je ne le connais pas, je suis nouveau dans la région.

— Tu peux me le décrire ?

— Grand, veste camouflée, pantalon de survêtement vert, des baskets avec des lacets orange, une casquette de base-ball verte, une barbe courte comme c'est la mode, très brun. Il parlait mal avec des mots que je ne connais pas. Il a voulu voir mon sac de champignons. Je le lui ai montré.

— Tu n'as pas eu peur ?

— J'étais mort de trouille mais je me suis contrôlé. Mon père dit toujours que la réflexion tue la peur.

— Ce n'est pas faux. Ensuite ?

— Il m'a dit que cette forêt était privée et que je n'avais pas le droit d'être là, donc je suis parti.

— Est-ce que tu saurais retrouver l'endroit ?

— Je n'ai vraiment pas envie d'y retourner, mais je peux faire mieux que cela.

Valentin sortit son portable, lança l'application « Photos », sélectionna la dernière prise et orienta l'appareil vers l'adjudant.

— Tenez, j'ai photographié l'écran de capture GPS. Vous avez là l'altitude et les coordonnées de l'endroit, à cinquante mètres près car j'ai dû attendre d'être dissimulé pour ouvrir mon application et faire le relevé. Je peux préciser tout cela en vous dessinant le lieu exact de la cachette.

— Oui. Ce serait bien. Tiens, voici du papier et un crayon.

Tout en dessinant, Valentin expliqua :

— Là c'est une barre rocheuse derrière laquelle j'ai fait le relevé GPS. Je mets une croix. Une cinquantaine de mètres plus haut et un peu sur le côté, il y a une sorte de talus comme ça avec plusieurs souches, je mets des ronds pour les souches. Le sac plastique se trouve dans celle-ci. La route forestière se trouve vers l'Est, dans cette direction sur mon dessin.

— Eh bien !... Tu as quel âge mon garçon ?

— Nous avons l'un et l'autre douze ans. Pourquoi ?

— Si tout ceci est exact, vous venez de faire sérieusement avancer une enquête qui piétine depuis plus de trois mois.

— Il s'agit bien d'une bande de trafiquants n'est-ce pas ?

— Pourquoi dit-tu une bande alors que tu n'en a vu qu'un ?

— Pour me dissuader de revenir, il m'a dit textuellement « si ON te revoit par ici, tu le regretteras. » J'en ai déduit qu'il ne devait pas opérer tout seul.

— Superbement raisonné. C'est bien une bande. Grâce à ta description précise du bonhomme, je peux identifier le réseau auquel il appartient. On connaît le lascar. Il s'agit en effet d'un trafiquant de drogue mais qui fait partie d'un groupe organisé. Des malfaisants, des gens dangereux. Nous les avons contrôlés plusieurs fois mais ils n'avaient jamais rien sur eux et nous n'avons jamais pu les coincer. Je comprends mieux leur technique maintenant. Ils donnent rendez-vous à leur client à un endroit précis de la route, font rapidement leur transaction et repartent en laissant le stock sur place. Il n'y avait pas une chance sur un million pour que le pot-aux-roses soit découvert et vous êtes tombés dessus. Grâce à vous et à votre présence d'esprit, l'affaire est tout prêt d'être résolue. Félicitations à tous les deux.

Je vais vous demander, dans votre intérêt, de ne parler de tout cela à personne, même pas à vos familles. Laissez vos noms, adresses et numéros de portables à l'accueil, vous serez discrètement tenus au courant de la conclusion de l'affaire. Et n'hésitez pas à nous appeler en cas de problème.

— Merci. Vous aimez les champignons monsieur... l'adjudant ?

— Oui, j'aime bien, pourquoi ?

— Tenez, c'est pour vous, fit Gilles en tendant la poche en plastique remplie de chanterelles grises.

---

## CHAPITRE 7

### LE PORTE-MONNAIE DE LUCIE

Les élèves de cinquième C se dispersèrent aussitôt le portail du collège ouvert. Adossée contre le grillage de clôture, le corps secoué par des sanglots, une fille tête baissée, fouillait désespérément dans son sac d'école.

— Lucie, mais tu pleures, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Gilles qui venait de sortir à son tour.

Les sanglots de la jeune fille, redoublèrent. Gilles s'approcha, s'adossa à côté d'elle. Un petit attroupement se forma.

— Pleure pas Lucie, pleure pas ! dit Gilles en passant un bras consolateur autour des épaules de la fille. Explique-moi ce qui ne va pas.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda à son tour Valentin en rejoignant son ami.

— C'est Lucie Roche, expliqua Gilles. Dis-moi, Lucie, tu t'es fait mal ? Tu t'es fait punir ? Quelqu'un t'as embêtée ?

Lucie secoua la tête et renifla. D'une voix entrecoupée de hoquets, elle parvint à dire :

— C'est mon porte-monnaie, je ne le trouve plus. Il était là pourtant, dit-elle en montrant une poche extérieure de son sac cartable. A trois heures je l'avais encore et j'ai zippé la poche.

— Tu avais de l'argent dedans ?

Lucie renifla de nouveau.

— J'avais vingt euros, je devais ramener les commissions en rentrant. Qu'est-ce que je vais dire à ma mère ? Des sous on n'en a pas beaucoup.

— Et ton porte-monnaie comment il est ? questionna Gilles.

— C'est un Eastpak rouge avec une fermeture éclair, je l'ai eu en cadeau pour mon anniversaire.

— Tu étais assise à quelle table aujourd'hui ?

— La troisième dans la rangée du milieu.

— Je vais voir dans la classe si je le trouve, dit Gilles en rentrant dans le collège. Reste avec elle Valentin.

— OK, nous t'attendons.

— Alors ? questionna Valentin en voyant Gilles revenir.



Gilles secoua négativement la tête. Lucie cacha ses yeux avec son avant-bras pour masquer les larmes qui recommençaient à couler.

— Qu'est-ce je vais faire ?

— Attends, dit Valentin, Tu as de l'argent sur toi Gilles ?

— J'ai cinq euros.

— Moi j'en ai dix, et vous autres ? demanda Valentin en s'adressant au petit attroupement, qui peut prêter cinq euros ?

— Moi je peux, dit Olivier mais il faudra me les rendre !

— Donne toujours.

— Voilà tes vingt euros, va faire tes courses. Nous verrons demain comment résoudre cette histoire.

Un pâle sourire éclaira un peu le visage de l'adolescente.

— Oh merci, merci à vous trois, merci. J'y vais. À demain.

Privé de spectacle, l'attroupement se dispersa. Seuls restèrent Gilles, Olivier et Valentin.

— De deux à trois, on avait musique avec la Lorelei. C'est pendant cette heure là que son porte-monnaie a disparu. Elle ne l'a pas perdu puisqu'elle l'avais encore à trois heures donc quelqu'un lui a volé, raisonna Gilles.

— A moins qu'elle l'ait laissé tomber en sortant du cours, dit Olivier.

— Non puisqu'elle avait fermé la poche de son sac, rétorqua Gilles.

— Réfléchissons dit Valentin, pendant le cours, Lucie est allée au tableau, d'accord ? Son sac est resté au pied de sa chaise. Gilles et moi, nous ne pouvons pas savoir qui était assis près d'elle puisqu'on est au premier rang, mais toi, Olivier, tu étais placé à quel endroit dans la classe ?

— Au dernier rang côté fenêtre, la musique ce n'est pas mon fort.

— Ce n'est pas le problème. Je veux savoir qui l'entourait, tu peux te rappeler ?

— Attends, devant elle à droite il y avait Bouboule, devant devant Marine, devant à gauche Océane, à côté d'elle à droite Quentin, à sa gauche Charlotte, derrière à gauche Alexis, derrière derrière Thénardier et derrière à droite Anaïs.

— Belle mémoire Olivier, félicita Valentin. C'est parmi ces huit là qu'il faut chercher.

— On ne peut pas leur demander à chacun, Gilles prit une toute petite voix « C'est toi qui a volé le porte-monnaie de Lucie ? »

— Non bien sûr, mais « voleur pas pris recommencera », reprit Valentin. On va essayer de le piéger. On se retrouve tous les trois à la récréation de dix heures demain et il faut que Lucie soit avec nous. Je vais mettre un stratagème au point. A demain les amis.

Comme convenu, à la récréation de dix heures, Olivier, Gilles et Valentin se retrouvèrent sous le préau de la cour.

— Gilles, va chercher Lucie, je vais vous exposer mon plan.

— Merci encore pour hier, vous êtes vraiment des bons copains. Seulement ça va être difficile pour moi de vous rembourser, je n'ai pas beaucoup d'argent de poche : cinq euros par mois, c'est tout ce que ma mère peut me donner.

— Ne inquiète pas pour ça, répliqua Olivier, plus grand seigneur que la veille.

— Dis-moi Lucie, je suppose que tu n'as pas de smartphone ? dit Valentin.

— Je n'ai même pas un vieux portable, alors tu penses...

— Quel est le dernier cours mixte de la journée ?

— A trois heures, on a SVT avec Jocrisse. Aujourd'hui on finit à quatre heures.

— OK. Lucie, tu as bien appris ta leçon ? Elle portait sur quoi déjà ?

— Le fonctionnement du corps humain : la circulation sanguine, déclara Olivier.

— Oui, je la sais à peu près, dit Lucie hésitante.

— Profite de chaque temps mort dans la journée pour réviser, tu dois être incollable la-dessus.

— Je ne vois pas bien pourquoi...

— Si, écoute, tu vas t'arranger pour te faire interroger et aller au tableau en laissant ton sac comme hier. Entre temps, à deux heures par exemple, je t'aurai prêté mon iPhone. C'est un 5S, il risque fort de tenter quelqu'un, si tu vois où je veux en venir.

— Heu, pas trop, non.

— Suis-moi bien. Au début du cours, les profs demandent toujours d'éteindre les portables. Tu sortiras celui-ci de ton sac, tu feras semblant d'appuyer sur le bouton « marche – arrêt », regarde, c'est celui-ci, seulement semblant hein, il ne faut absolument pas l'éteindre, puis tu remettras le portable dans ton sac, comme ton porte-monnaie hier. Je pense que ton voleur ne résistera pas, et il

fera ça au dernier moment. Donc c'est vers la fin du cours que tu dois te faire interroger.

— Tu veux te faire voler ton iPhone ! s'exclama Gilles.

— Ce sera très temporaire, attendez la suite de mon plan. Hier soir j'ai activé le système de localisation de mon téléphone et j'ai mis ma carte SIM dans ma tablette.

— Tu as aussi une tablette ? s'émerveilla Olivier.

— Dans le collège où j'étais en Australie, on ne travaille plus avec des livres et des cahiers mais avec des tablettes connectées. La France n'est pas la meilleure partout ! Mais je continue. J'ai activé le système de localisation IOS sur la tablette ce qui fait que je pourrai situer le voleur sur le plan du village en temps réel !

— Si tu es connecté ! intervint Olivier qui semblait s'y connaître.

— Je serai connecté en permanence par le réseau 4G. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est risqué quand même, dit Gilles, comment on fera pour reprendre ton iPhone et retrouver le porte-monnaie de Lucie ?

— Ne vous inquiétez pas, j'y ai pensé. Seulement il faudrait que nous soyons quatre.

— Mais on est quatre ! intervint Lucie.

— Écoute, Lucie, ce n'est pas pour t'éloigner parce que tu es une fille, mais suppose que nous soyons obligés d'utiliser la force...

— Je vais demander à Alexis de se joindre à nous, dit Olivier.

— Non, même si je pense que ce n'est pas lui, il faisait partie de l'environnement de Lucie hier.

— Alors Florian ?

— Je ne le connais pas bien. Vous pensez que c'est un gars de confiance ?

— Oui ! dirent en même temps Gilles, Olivier et Lucie.

— OK, Olivier, mets tout de suite Florian au courant et rejoignez-nous discrètement. Nous vous attendons.

Quelques minutes plus tard, Olivier et Florian les ayant rejoints, Valentin reprit :

— En attendant quatre heures, soyons les plus naturels possibles. A la sortie, toi Lucie, si le stratagème a fonctionné, tu nous feras le signe « oui » avec la tête et tu rentreras vite chez toi. Nous les gars, nous nous retrouvons à quatre

heures cinq devant le portail. Des questions ?

— Une suggestion plutôt : pour compléter ton plan, ça serait bien de filmer la scène pour éviter les représailles après coup, dit Olivier, qu'est-ce que t'en penses ?

— Excellent, mais moi, je n'ai plus de téléphone !

— Trop drôle. Moi, je peux m'en charger, affirma Olivier.

— Moi aussi, compléta Florian.

— Ça marche.

— Lucie m'a fait signe que oui, chuchota Florian à Olivier, rejoignons les autres.

— Alors Valentin, est-ce que ça marche ton système ?

— Du calme, j'attends que tout le monde soit parti.

— Tu peux, il n'y a plus personne en vue.

— J'allume la tablette, il faut une minute, le temps qu'elle charge ses logiciels. Voilà, maintenant j'affiche le plan, je l'agrandis... Bingo ! Mon smartphone est là donc le voleur aussi.

— Montre, fit Florian. Je crois qu'il se dirige vers la cité.

— Suivons-le en lui laissant toujours une rue d'avance. Qui habite dans la cité parmi ceux de la classe ?

— Il y a Anaïs Gay, le Thénardier et Clébar. affirma Florian. Je le sais, j'habite un peu plus loin que la cité. Je les rencontre souvent.

— Clébar ? demanda Valentin en levant les sourcils.

— Clément Barilla.

— Ils étaient tous les trois dans le voisinage immédiat de Lucie...

— Aucune chance que ce soit Anaïs, je la connais bien, jamais elle ne volerait quoique ce soit, certifia Olivier.

— Reste Clébar et Thénardier, constata Gilles.

— Il faut agir avant qu'ils entrent dans la cité, ils ont plein de copains, on va se faire tabasser ! craignit Olivier.

— Tout d'abord, il faut savoir lequel des deux est le fautif, dit Valentin.

— J'ai une idée, fit Olivier, quelqu'un connaît le numéro de portable de Clébar ?

— Oui, je l'ai, dit Florian.

— Il suffit de lui dire que Pauline veut le voir mais qu'elle n'ose pas l'appeler et qu'elle l'attend par exemple dans le parc derrière la mairie. Il est

amoureux de ses nibards, il marchera à donf !

— Oui, mais si je l'appelle, mon nom s'affichera sur son phone, il saura que c'est moi qui ait monté le bobard, répondit Florian.

— File son numéro, je l'appelle sur le mien, dit Gilles, il ne m'adresse jamais la parole, il ne me connaît pour ainsi dire pas et il n'a pas mon numéro.

— Je crois que ça a marché ! Il m'a dit merci, ce nul.

— Attendez, reprit Valentin, le signal a changé de direction. Regardez...

— Alors c'est Clébar le voleur ?

— Non, ce n'est pas la direction de la mairie par là, affirma Florian.

— Ça y est, je sais où il va ! s'exclama Olivier. Au bout de cette rue il y a le terrain junior, vous savez avec des panneaux de basket et des buts comme au hand.

— Si le signal va vers le terrain de basket, c'est sûrement le Thénardier, je crois qu'il avait un ballon dans son sac, déduisit Gilles.

— OK, dirigeons-nous tous vers le terrain. Quand on y sera et quand je te ferai signe, tu appelles mon portable, Gilles. Olivier et Florian, vous contournez le terrain, un d'un côté, un de l'autre et vous filmerez. Olivier, en plus je te confie ma tablette.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici les boloss ?

— On a envie de jouer avec toi, le pouvons-nous ? demanda suavement Valentin.

— Pas question, c'est pas vot' quartier. C'est pas vot' ballon. Foutez le camp d'ici !

— Sinon ? demanda Valentin.

— Sans ça, j'appelle mes potes, ducon !

— Vas-y, appelle-les ! suggéra Valentin en faisant signe à Gilles.

— Tiens, il y a quelque chose qui sonne dans ton sac, ce sont tes potes qui t'appellent ? C'est l'occasion. Tu ne réponds pas ?

— Thénard lança un regard furieux mais se dirigea vers son sac. Valentin fit signe à Florian et Olivier de filmer.

— Dis-donc il est chouette ton portable, c'est un iPhone ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, minable !

— C'est marrant, ton téléphone sonne quand Gilles appelle le mien, c'est bizarre, non ?

— C'est pas le tien, c'est...

— Celui de Lucie ? Tu es piégé Tony Thénard !

— C'est pas ton téléphone j'te dis.

— Gilles, raccroche et rappelle-moi.

Gilles s'exécuta, le portable se remit à sonner dans la main de Thénard.

— Tu as pris ce portable dans le sac de Lucie pendant le cours de SVT, et ce portable, c'est le mien. Si tu étais plus malin, tu aurais pu voir que c'est mon nom qu'il y a dans les informations. Allez, tu me le rends.

— Et si je ne veux pas, qu'est-ce que tu fais, toi le malin ?

— Tu vois mes copains là-bas derrière les buts ? Ils ont tout filmé, image et son. Si tu ne veux pas le rendre, la vidéo sera ce soir sur Facebook et demain à la gendarmerie et chez le principal.

— Tiens, le v'la ton portable à la con, s'emporta le Thénardier en lançant l'engin que Valentin rattrapa adroitement.

— Maintenant, tu vas rendre le porte-monnaie de Lucie avec les vingt euros qu'il y avait dedans. Tu sais, le porte-monnaie rouge de marque Eastpak que tu as volé hier dans son sac, reprit Valentin d'une voix douce.

— Sinon ?

— Sinon Facebook !

— J'ai plus le fric, j'ai tout dépensé.

— Donne le porte-monnaie.

Tony Thénard fouilla dans sa poche, sortit la petite sacoche ronde et la balança par terre. Valentin se baissa et ramassa en souriant.

— L'argent maintenant !

— J'l'ai dépensé j't'ai dit ! T'es sourd ou quoi ?

— Pas grave, on va prendre ton ballon. Un Spalding qualité « extérieur », dit-il en l'examinant cela va chercher dans les trente euros au moins, mais je ne rends pas la monnaie !

— Tiens, les v'la tes vingt euros ! Maintenant rends-moi mon ballon et foutez le camp.

Valentin se baissa à nouveau, ramassa le billet bleu.

— Ce ne sont pas les miens, ils appartiennent à Lucie, tu sais, la fille de la classe que tu as courageusement volé.

Valentin, ballon en main s'approcha du Thénardier qu'il regarda bien dans les yeux :

— Une dernière chose, boloss, si tu comptes sur tes frères pour te venger ou

si tu touches à un cheveu de Lucie... Facebook ! On va faire plein de copies des films. Allez salut ! En route les gars, je trouve que ça pue trop par ici ! Ah, oui, ton ballon !

Valentin fit face au panier de basket et lança adroitement.

— Deux points ! se réjouit-il.

---

## CHAPITRE 8

### ÉTRANGE RENDEZ-VOUS

Le portable de Valentin vibra. Un rapide coup d'œil à l'écran lui indiqua l'arrivée d'un nouveau message. Valentin toucha la bulle verte et le message s'afficha :

« slt valent1, g qq chose a t dir rdv tt 2 suite o por. j tatan »

Machinalement, il regarda l'heure d'expédition : 18 heures 33. Perplexe, Valentin se gratta la tête. Étrange que Gilles lui envoie un message au lieu de l'appeler directement comme d'habitude. Le langage SMS n'était pas trop son genre non plus. S'il avait simplement quelque chose à lui dire, les messages étaient là pour ça donc pourquoi ce rendez-vous au port et si tard, c'est à dire presque de nuit. Même en langage SMS, Gilles n'aurait pas fait de faute grossière comme « por pour port » ou « j tatan pour je t'attends ». Et puis Gilles ne l'appelait pas Valentin mais Val.

Son premier réflexe fut d'appeler directement le numéro de son copain mais il se ravisa. Un SMS appelait toujours une réponse SMS.

Et si ce n'était pas Gilles qui lui avait écrit ? Le message émanait bien de son téléphone pourtant...

Son smartphone vibra de nouveau, une nouvelle bulle verte s'afficha à la suite de la précédente : « tu vi 1 ou pa ? c 1 portan ».

— Il se passe quelque chose de bizarre... imagine Valentin. J'appelle Florian.

— Allô, Florian ? Oui ça va, enfin oui et non, écoute, je reçois des SMS étranges du téléphone de Gilles. Est-ce que tu peux l'appeler pour lui demander... n'importe quoi, par exemple de t'apporter un manga. Écoute bien la réponse et appelle-moi aussitôt pour me dire ce que tu en penses ? OK ? Merci, j'attends.

— Allô, oui Florian. Il a simplement dit « ouais demain, salut » ? Il avait une drôle de voix ? C'est lui qui a coupé ? Merci Florian, je te raconterai demain.

Valentin relança son application Messages. A la suite du second SMS, il tapa : « Je n'ai pas bien le temps, je ne peux pas aller jusqu'au port, mais viens derrière le vieux cimetière, j'y serai dans un quart d'heure ».

La réponse arriva presque immédiatement : « j vi1 tt2 suite ».



Valentin enfila un pantalon noir, mit un vieil anorak sombre appartenant à son grand-père, coiffa sa casquette bleue et sortit. Rapidement il gagna le vieux cimetière qu'il traversait quelquefois pour se rendre au collège et se dirigea dans la quasi obscurité jusqu'au mur du fond. Il grimpa sur la stèle la plus haute puis sur le mur d'enceinte et de là put atteindre la solide branche d'un pin qui poussait à l'extérieur. Après un rétablissement, il s'éleva dans l'échelle naturelle du branchage, se cala du mieux possible, releva son col, enfonça sa casquette au maximum, mit ses mains dans les poches de l'anorak et ne bougea plus.

Cinq longues minutes après, le bruit d'un échappement libre pollua le silence de la nuit maintenant établie. Puis une silhouette s'avança lentement. Valentin força son regard vers le visage de l'arrivant qui tournait la tête en tous sens mais impossible de reconnaître qui que ce soit dans l'obscurité.

« De toute façon, ce n'est pas Gilles, ce type est bien trop grand » constata-t-il.

La silhouette vint s'adosser au tronc du pin. Valentin contrôla sa respiration pour éviter le moindre souffle pouvant le faire repérer. Au bout de plusieurs minutes, sous lui, la personne sortit un objet de sa poche, un petit rectangle de lumière souligna la silhouette mais la position surplombante de Valentin l'empêcha de voir le visage. « Il vient de regarder l'heure sur son téléphone », se dit-il.

— Ho, Kevin, t'as vu quelqu'un ?

La voix fortement chuchotée venait de l'angle à l'extérieur du cimetière.

— Y a personne ! répondit le nommé Kevin.

— Y viendra plus maintenant, y nous a baisé. Allez viens, on se casse !— D'ac Dylan, j'arrive, mais c'est moi qui conduit le Slide maintenant.

— OK, à toi.

Valentin attendit d'entendre l'échappement du deux roues avant d'étirer un à un ses membres ankylosés. « Kevin et Dylan... J'ai quand même appris quelque chose ce soir. La suite demain matin. Ouh, je suis tout raide et on n'y voit vraiment plus rien. Il faut que j'assure bien mes prises pour descendre ».

— Salut Gilles. Hou là, tu n'as pas l'air en forme ce matin !

— Ça ne va pas fort : comme Lucie l'autre jour, je me suis fait piquer mon téléphone, ou alors je l'ai perdu, je ne sais pas. Je n'en ai pas dormi de la nuit.

— Tu t'en es aperçu quand ?

— Hier après les cours, en rentrant chez moi.  
— Tu peux préciser l'heure à laquelle tu as constaté la perte ou le vol ?  
— Vers dix sept heures trente.  
— Je vois... Si tu veux, on en reparle à la récré de dix heures.  
— Gilles, ohé Gilles, cria une voix.  
— Hein ? C'est toi qui m'appelle Antoine ?  
— Oui, t'as rien perdu en gym hier ? Regarde ce que m'a donné le gardien du gymnase quand je suis arrivé à sept heures et demie ce matin !  
— Oh mince ! Mon iPhone ! Je l'ai cherché partout, je croyais qu'on me l'avait volé. Tu me sauves la vie Antoine.  
— Je n'y suis pour rien, c'est le gardien qui l'a trouvé ce matin en faisant le ménage du vestiaire. Je l'ai allumé et j'ai vu ton nom, alors le voilà.  
— J'ai dû le laisser tomber en remballant mes affaires de gym. Merci, t'es un frère !  
— De rien, salut.  
— C'est qui Antoine ? demanda Valentin.  
— Tu ne le situe pas ? Antoine Girard, Il est en cinquième D, super cool comme mec. Il est avec nous en gym.  
— OK. Donc tu avais perdu ton portable...  
— Ben oui.  
— A cinq heures ?  
— Oui, dans le vestiaire.  
— Tu peux me le prêter une minute ?  
— Pas de problème, Val.  
— Je peux regarder tes SMS ?  
— Je n'ai pas de secret pour toi, vas-y. Qu'est-ce que tu penses trouver ?  
— Le message que tu m'as envoyé à six heures et demie hier soir.  
— Tu sais bien que je n'ai pas pu t'écrire puisque je n'avais plus mon iPhone !  
— Donc ton iPhone m'a écrit tout seul ! Attends, je vérifie... Non, rien de récent... Pourtant... Tiens, je te prête le mien, regarde les derniers messages.  
— « j vi1 tt2 suite », qu'est-ce que ça veut dire ?  
— Attends, je lance ton journal d'appel... Bingo ! Un appel de Florian à dix huit heures quarante cinq ! C'est moi qui lui ai demandé de t'appeler.  
— Mais pourquoi ? C'est quoi cette embrouille ?  
— Florian, Florian, viens ! Je vous explique : hier, à six heures et demie, je reçois un message de toi, Gilles...

— Mais...

— Attends ! Dans ce message, tu me donnais rendez-vous au port. Bien sûr, j'ai trouvé cela bizarre. Pourquoi au port ? Comme je traînais pour répondre, tu m'en a envoyé un autre, plus pressant. Vérifie sur mon téléphone. J'ai alors contacté Florian pour qu'il t'appelle, n'est-ce pas Florian ?

— Oui, je t'ai appelé pour te demander de me prêter un manga et tu as répondu plutôt sèchement avec une drôle de voix plus grave que la tienne. J'ai aussitôt rappelé Valentin pour lui dire.

— J'ai alors compris que ce n'étais pas toi et qu'il s'agissait d'un guet-apens.

— Comment on a pu utiliser mon iPhone sans connaître mon code.

— Un code à 4 chiffres n'est pas très difficile à craquer, surtout quand on en connaît l'auteur : année de naissance, initiales plus code du département, début du nom de ton chien ou de ton chat, prénom de ta petite amie, suite de chiffres etc... Pour toi, j'essaierai 2-4-4-5.

— T'es sorcier où quoi ? C'est exactement ça. Comment t'as fait ? s'émerveilla Gilles.

— Ton surnom : agil ! Il correspond à ces quatre lettres sur le clavier. Mais je continue : vraisemblablement on cherchait à m'attirer vers le port. Probablement parce qu'à cette heure là il n'y a plus personne. Comme il vaut toujours mieux affronter un adversaire sur un terrain que l'on connaît, j'ai retourné le piège en « te » donnant rendez-vous derrière le cimetière. À la tombée de la nuit c'est également un endroit désert, ça a marché.

— T'as pas eu peur de traverser le cimetière à cette heure là ?

— Pourquoi avoir peur ? C'est l'endroit le plus tranquille qui soit. Les morts vivants, ça n'existe que dans les films débiles ! Donc j'ai grimpé sur le mur puis dans le grand pin derrière le mur et j'ai attendu, bien dissimulé. Cinq minutes après deux types sont arrivés sur une espèce de mobylette. Ils ont attendu une dizaine de minutes, puis ils sont partis. Je suppose qu'ils étaient là pour moi.

Gilles interloqué, bouche béante ouvrait de grands yeux. Florian demanda :

— Tu sais qui c'est, tu as pu voir leurs visages ?

— Non, il faisait complètement nuit à ce moment là, j'ai entrevu la silhouette de l'un des deux, il était plus grand que toi, Gilles, donc ce n'était pas toi !

— Ben évidemment que ce n'était pas moi !

— Donc on ne peut pas savoir qui c'est ? reprit Florian.

— Le premier s'appelle Kevin et le second Dylan et leur mobylette est un

Slide.

— Comment tu le sais ? demanda Gilles encore abasourdi.

En souriant, des deux index, Valentin tapota ses oreilles :

— Quand les yeux ne suffisent pas, il faut se servir de ça ! Est-ce que ces noms vous disent quelque chose ?

— Heu, n... non, bredouilla Gilles.

— Donc Gilles, quelqu'un t'a volé ton portable dans le vestiaire de gym pour me piéger et s'est arrangé pour le remettre, soit hier soir, soit de bonne heure ce matin.

— Mais le gymnase est fermé après la classe, objecta Gilles.

— Non, il rouvre le soir pour les entraînements de club, affirma Florian, le voleur a pu se faufiler vite fait dans le vestiaire et le planquer sous un banc. Savez-vous qui sont les dénommés Dylan et Kevin.

— Personnellement je ne connais pas encore grand monde, dit Valentin, donc non. Et toi Gilles ?

— Heu... je ne vois pas...

— Les frères de Thénardier ! intervint Florian. Et Kevin, celui qui est en troisième, possède un Slider Yamaha. Pas de doute possible. Je crois que tu as échappé à une bonne dérouillée, Valentin. Le Tony a dû demander à ses frères de le venger après le coup de la semaine dernière avec le porte-monnaie de Lucie.

— Oui, il va falloir que je fasse très attention maintenant. Pendant les vacances de Toussaint, je vais réfléchir à un moyen de les décourager. Vous êtes avec moi tous les deux ?

— Bien sûr, dit Florian pendant que Gilles opinait de la tête, et aussi Olivier et sûrement Bouboule si on lui demande.

— Bouboule ?

— Pascal Boulot. C'est le petit gros qui est assis derrière Mathilde Marchand. Il n'en a pas l'air mais il est très malin et vachement sympa quand on le connaît et qu'on est son copain.

— Pour moi le physique des gens ne compte pas. Si Pascal veut être avec nous, il est le bienvenu.

---

## CHAPITRE 9

### CONSEIL DE GUERRE

Assis dans l'herbe couverte de feuilles jaunies au pied des grands peupliers limitant la cour du collège, Valentin et ses amis profitaient de la douceur de l'été de la Saint Martin.

— Et toi Valentin, qu'est-ce que tu as fait pendant les vacances de Toussaint ?

— Mes grands-parents m'ont fait visiter ma famille française que je n'avais jamais vue sauf par Skype quand j'étais en Australie. Nous avons également fait le tour des cimetières. Mon grand-père dit que c'est important de connaître ses racines. Mais je n'aime pas bien parler de moi. Y a-t-il quelque chose de nouveau concernant le collège ?

— Rien de particulier, répondit Florian, sauf qu'il y a toujours le problème des Thénardier.

— Oui, j'ai eu le temps d'y penser pendant les vacances. Si nous ne faisons rien, un jour ils nous tomberont dessus, enfin surtout sur moi. Il va falloir trouver des idées pour les contrer. Tout d'abord nous devons comprendre comment ils fonctionnent. A mon avis, les gens comme eux mettent leur fierté dans leur force.

— C'est exactement ça, renchérit Gilles : « Moi je suis meilleur que toi, non c'est moi, non c'est moi ! » Vous voyez le genre. Il n'y a que cela qui compte pour eux. Ils réfléchissent avec leurs poings.

— D'accord avec toi, Gilles. Pour pouvoir les contrer, il nous faut connaître leurs habitudes, leurs copains, leurs loisirs, ce qu'ils aiment et ce qu'ils n'aiment pas.

— Donc il faut qu'on se renseigne sur eux, qu'on les espionne quoi, fit Bouboule.

— Tu as tout compris. Qu'est-ce qu'on sait sur les Thénardier ?

— Le Tony aime le basket, commença Gilles.

— Oui, et ses frangins aussi, je les vois souvent au terrain junior, compléta Florian.

— Ils aiment bien faire les coqs devant les gos, affirma Florian.

— C'est quoi un go ? s'étonna Valentin.

— UNE go ! s'amusa Olivier. Une go c'est une meuf, une fille quoi ! Non, moi je crois que ce qu'ils préfèrent, c'est faire les cadors sur le Slider de

Dylan.

— Combien vaut un engin comme le leur ? s'enquit Valentin.

— Oh ça vaut bien plus de deux mille euros, répondit Olivier.

— Les parents des Thénardier sont riches ?

— T'es fou, leur père est au chômage et leur mère fait des ménages.

— Comment ont-ils fait pour acheter un tel engin ?

— Je pense qu'il l'a eu d'occasion, continua Olivier, mais même comme ça, c'est plus de mille !

— Je pense qu'il fait le chouf, intervint calmement Bouboule, à nos âges on ne peut pas se faire autant de fric autrement.

— Explique-moi, Pascal. Vous employez tous des mots que j'ignore !

— Chouffer, c'est faire le guet pour les grands.

— Oui, mais guetter qui et pour faire quoi ?

— Tu débarques ?

— De Korumburra. Tu ne connais pas ?

— Ben non !

— Australie, état de Victoria, cent vingt kilomètres au sud-est de Melbourne, cinq mille habitants. Alors, pourquoi guetter ?

— Pas ici, mais en ville, il y a des trafics d'herbe, de cannabis si tu préfères, et d'un tas d'autres choses pas très autorisées. Les dealers ont besoin de guetteurs pour les avertir si les flics se pointent. Un guetteur, un chouf quoi, peut se faire cinquante par jour.

— OK, je comprends. Dis-donc, tu n'en a pas l'air mais tu en connais des trucs !

Pascal Boulot dit Bouboule en rougit de plaisir.

— C'est que j'ai l'air de rien, on ne se méfie pas de moi mais j'ai la bonne oreille.

— Tout de même, on ne peut pas balancer ! reprit Olivier. Pour l'instant ils ne nous ont rien fait.

— Il n'est pas question de dénoncer mais de se servir de leurs points vulnérables. Nous allons garder l'info de Pascal comme argument, comme j'ai utilisé la menace de publier une vidéo compromettante sur Facebook pour neutraliser Tony.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Gilles.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre que l'on pourrait utiliser contre eux ? s'enquit Valentin.

— Je repense au Slider de Kevin. Il fait souvent le malin avec. Des dérapages, des roues arrières, plat ventre sur la selle...

— Il prend ses risques mais pas d'intérêt pour nous ! Quoi d'autre ?

— Je crois qu'il lui arrive de faire des rodéos la nuit avec ses potes de la cité, hasarda Florian.

— Là je crois que nous tenons quelque chose. Il suffirait que les gendarmes ou les policiers municipaux passent par hasard à ce moment là.

— Non Val, si on balance et que ça se sait, on est grillé dans le collège. Là je ne marche pas, interjeta Gilles, approuvé par les hochements de tête des autres.

— Pas d'inquiétude Gilles. Florian, donne-moi tous les renseignements que tu as sur ces rodéos. Où, quand, comment, avec qui, tout ce que tu sais, je me chargerai du reste.

---

## CHAPITRE 10

### LES THÉNARDIER

- Dis Gilles, tu pourrais demander à ton frère de me re-prêter son VTT ?
- Pas besoin de lui redemander, il est d'accord. Tu penses en avoir un bientôt ?
- Peut-être à Noël si mes résultats scolaires sont bons.
- Alors tu es sûr d'en avoir un. Il n'y a qu'à voir la tête que fait Mathilde Marchand quand tu intervies en classe. Elle sait qu'elle n'est plus la meilleure.
- Je compte passer chez toi vers quatorze heures chercher le vélo, ce n'est pas trop tôt ?
- Ça ira bien. Tu veux aller où ?
- D'abord dans le quartier du clos Bertrand pour repérer les lieux. D'après Florian, c'est là qu'ils font leur rodéo le soir. Ensuite j'irai à la gendarmerie.
- Hein ? Tu vas dénoncer les Thénardier ?
- Non, non, mon plan est un peu plus subtil.
- Je peux venir avec toi ?
- Oui, j'aime autant ne pas être seul. Tu pourras aussi te libérer ce soir vers dix neuf heures trente ?
- Je pense que oui, pourquoi ?
- Pour assister au rodéo. Tu crois qu'Olivier pourra venir également ?
- Je lui demanderai. Et Florian ?
- Non, j'aime mieux pas. Les Thénardier savent que Florian connaît leurs habitudes, je ne veux pas le compromettre.

Les deux adolescents sonnèrent à la porte sécurisée de la gendarmerie. Le claquement de la gâche électrique libéra l'ouverture. Un gendarme à l'accueil qui remplissait des formulaires leva la tête :

- Je vous ai déjà vu tous les deux, non ? Vous êtes déjà venus voir l'adjutant, je ne me trompe pas ? Qu'est-ce que vous voulez aujourd'hui ?
- Comme la dernière fois, voir votre chef.
- Suivez-moi.
- Mon adjutant, c'est les deux jeunes aux champignons qui veulent encore vous voir, dit le gendarme en ouvrant la porte du bureau de son chef.



— Faites-les entrer. Alors qu'est-ce qui vous amène cette fois, vous m'apportez des bolets ? dit l'adjudant en abandonnant son air sévère.

Mis en confiance, Gilles demanda :

— Est-ce qu'ils étaient bons nos champignons ?

— Délicieux, mais je présume que ce n'est pas pour demander ça que vous êtes là.

— Nos renseignements vous ont-ils été utiles ? continua Gilles

— Grâce à vous deux et en collaboration avec les policiers de la ville, on a pu localiser la plupart des membres de cette organisation malfaisante. Vous venez m'apporter de nouveaux renseignements ?

— Oui et non, intervint Valentin. Nous avons, ou plutôt j'ai un service à vous demander : au collègue, il y a des grands qui...

— Qu'est-ce que vous venez faire par ici, les minus ? aboya Kevin, l'aîné des Thénardier.

— On a le droit de rouler dans les rues quand même ! s'énerva Olivier.

— Ici, c'est réservé aux motos ! Cassez-vous ou poussez-vous ! vociféra Dylan.

Les trois jeunes en VTT baissèrent la tête, montèrent sur le trottoir mais restèrent sur place.

— Prends mon chrono Kevin ! Je refais un tour.

Dylan lança le moteur à fond dans un bruit suraigu, démarra au maximum de la puissance du petit Yamaha. Au bout des cent mètres de ligne droite, il freina à peine, dégagea la jambe intérieure, coucha l'engin dans le virage du petit rond-point, revint plein gaz pour franchir l'arrivée en roue arrière. Coup de frein, dérapage, demi-tour, Dylan revint vers son frère.

— Combien ?

— Quatorze secondes et cinquante quatre centièmes. Tu ne m'as pas encore battu mon vieux ! A mon tour...

Kevin enfourcha l'engin et s'élança dans le hurlement de son moteur maltraité mais freina à fond au milieu d'un nuage de fumée. Une voiture, gyrophare bleu en action venait de s'engager dans le rond-point.

— Merde, les keufs, constata lui aussi Dylan.

Une seconde voiture, plein phares, gyrophare tournant, arrivait à l'autre bout de la rue. Les portières avant des deux véhicules s'ouvrirent. L'adjudant et trois de ses hommes s'avancèrent vers les frères Thénard.

— C'est à qui cet engin ?

— Ben à moi, fit Kevin.

— Tu as quel âge ?

— Quinze ans et trois mois.

— Et toi ?

— Quatorze.

— On va vérifier. Guimard, activez le sonomètre. Toi là, démarre ton moteur. Kevin s'exécuta à regret. L'engin pétarada au ralenti.

— Vas-y accélère ! Plus vite ! Plus vite les tours ! Combien ? demanda l'adjudant à son subordonné.

— 98 décibels, mon adjudant, et je pense qu'il n'était pas à fond.

L'adjudant s'adressa à nouveau à Kevin :

— La limite légale pour ce type d'engin est de soixante et onze décibels. Tu as trafiqué l'échappement ?

— Heu non. Je l'ai acheté d'occasion comme il est là

— Ton casque, il est où ?

— Heu, il est chez moi, j'y ai pas pensé.

— Quand nous sommes arrivés, tu n'avais pas de lumière ! C'est obligatoire jour et nuit. Et montre-moi ton certificat d'assurance.

— Heu, je l'ai laissé avec mon casque.

— Quatre infractions, quatre procès verbaux ! Quatre amendes ! Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? questionna l'adjudant, s'adressant à Dylan.

— C'est mon frère, on est venu ensemble.

— Faire du rodéo ?

— Non, se balader.

— A huit heures du soir début novembre, pour admirer le paysage peut-être. Et vous là sur le trottoir avec vos vélos, approchez. Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Nous rentrions chez nous, monsieur l'adjudant, nous étions chez un camarade pour préparer un exposé sur le théâtre de Molière, expliqua Valentin.

— Pour rouler en vélo la nuit, il faut avoir un éclairage fonctionnel jaune ou blanc à l'avant et rouge à l'arrière.

— Mais en VTT, monsieur l'agent, on ne peut pas, ils n'ont pas de feux, affirma Gilles.

— Dans ce cas, vous devez mettre une lampe frontale ou en fixer une sur le

guidon.

— Bien monsieur, intervint Valentin, nous allons nous équiper correctement dès demain.

— Bon, vous trois vous pouvez partir. A nous les deux rigolos. Vous allez casser votre tirelire...

— Monsieur l'agent... hasarda Olivier.

— Qu'est-ce qu'il y a écrit sur nos véhicules ?

— Heu Gendarmerie, heu oui, pardon monsieur le gendarme.

— Simplement monsieur, ça suffira. Qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Je voulais vous dire que quand on est arrivé, l'éclairage de leur moto, il marchait.

— Et d'habitude, ils ont toujours leurs casques, ajouta Gilles.

— Ce sont vos copains ?

Valentin relaya ses deux amis :

— Pas du tout, au contraire, mais c'est quand même la vérité.

— Et qu'est-ce que tu penses du bruit de leur engin, hein monsieur le raisonneur ?

— Vous savez, s'ils l'ont acheté comme ça, ce n'est pas de leur faute. Ils n'ont pas d'appareil pour mesurer le bruit. Recommandez-leur de changer le pot d'échappement, si vous êtes magnanimes avec eux, si vous ne leur mettez pas de procès verbaux, ils auront peut-être assez d'argent pour le faire. Allez, monsieur l'adjudant, soyez sympa, faites leur confiance.

Le gradé fit semblant de réfléchir en se frottant le menton.

— Bon, pour cette fois on va fermer les yeux, mais... l'adjudant se tourna vers les Thénardier : un, vous faites les réparations phare et échappement, deux, vous venez présenter l'engin à la gendarmerie dans deux jours avec vos casques et le certificat d'assurance et trois, vous allez rentrer chez vous à pied en poussant votre véhicule. Allez, donnez tous vos noms au brigadier Guimard.

— Eux c'est Kevin et Dylan Thénard, mes copains c'est Gilles Arroux et Olivier Chanat et moi je m'appelle Valentin Valmont

— C'est noté brigadier ? Allez-y les jeunes, et je ne veux pas vous y reprendre. En voiture vous autres.

Quand les voitures de gendarmerie eurent disparu, Kevin s'approcha de Valentin.

— Tu les connais les keufs ?  
— Les quoi ?  
— Ben eux, les gendarmes.  
— Pas plus que vous.  
— Ils ont l'air de t'avoir à la bonne.  
— C'est toujours comme ça quand on est poli avec eux.  
— En tout cas merci de leur avoir parlé, c'est cool pour nous.  
— Vous ne voulez plus me casser la figure comme l'autre soir au port ou au cimetière ?  
— Tu savais que c'était nous ?  
— Pas difficile à deviner.  
— T'as été cool, on arrête là. On peut faire quelque chose pour toi ? Tu veux chouffer pour te faire du blé ?  
— Pas question, je n'aime pas l'argent qui sent mauvais.  
— Comme tu veux, mais tu gardes ça pour toi, hein ? Sinon... Allez, on est potes ?  
— Non, on n'est pas potes. Je vous ai rendu service, et mes copains aussi, alors vous nous laissez tranquilles, tes frangins et toi, c'est tout.  
— OK d'accord, c'est bon. Mais...  
— Gilles, Olivier, allons-y, coupa Valentin qui se retourna vers les Thénardier : et vous, je vous conseille quand même d'aller rapidement à la gendarmerie. Allez, salut.  
— Ouais, salut.

---

## CHAPITRE 11

### LA VOITURE ABANDONNÉE

- Allô Val ?
- Oui Gilles, salut.
- Salut, tu pourrais passer chez moi cet aprèm ?
- Oui, tu veux que nous fassions nos devoirs ensemble ?
- Non, j'ai fini mes devoirs. Je veux t'emmener voir quelque chose.
- J'arrive dans un quart d'heure.
- 
- Où allons-nous ?
- Au stade.
- Je n'ai pas ma tenue de sport, tu aurais dû me dire.
- Non, on ne va pas faire d'activité. Voilà, on arrive au parking du stade. tu ne remarques rien ?
- Il y a des voitures sur le parking. Il me semble que c'est normal.
- Tu viens souvent par ici ?
- Non, ce n'est pas ma route.
- Moi, je passe ici deux fois par jour. J'ai remarqué que toutes les voitures bougent, sauf une. Cela fait plus d'un mois et demi que celle là-bas, la grise dans l'angle du parking, est stationnée là. Tu ne trouve pas ça bizarre ?
- Un mois et demi... Voyons ça de plus près. Une Laguna. En effet, elle a accumulé la poussière, le pare-brise est presque opaque. Tu as essayé de l'ouvrir ?
- Heu, non bien sûr !
- La première chose à savoir, c'est à qui elle appartient. Donc il faut voir si on peut l'ouvrir, il y a sûrement des indices à l'intérieur.
- Valentin essaya d'abord la portière chauffeur, puis les trois autres sans succès. Il testa ensuite le coffre en appuyant sur le bouton poussoir près de la plaque d'immatriculation : rien !
- Tout est verrouillé, il faut trouver une autre solution.
- Écoute Val, laissons tomber. On ne peut rien faire sinon encore prévenir l'adjutant.
- Je peux peut-être essayer quelque chose. Un jour à la ferme à Korumburra,

mon père avait égaré ses clés de voiture et l'auto était verrouillée. Il a appelé le garagiste du coin qui est un sacré débrouillard. Une fois sur place, en moins de deux minutes, il a réussi à ouvrir la portière sans rien abîmer

— Comment a-t-il fait ?

— Est-ce que tu pourrais te procurer un bout de fil électrique bien souple ou un fil-de-fer très mince ?

— On devrait avoir ça dans notre garage, quelle longueur il te faut ?

— Un peu plus d'un mètre sera suffisant.

— J'en ai pour cinq minutes, tu viens avec moi ?

— Non, je t'attends ici.

— Regarde Gilles, j'ai bien observé sa technique : il a fait une sorte de nœud coulant à trente centimètres d'une extrémité puis il glisse le milieu du fil par le coin supérieur de la portière, comme cela. Tu vois, il passe assez facilement entre les caoutchoucs d'étanchéité.

— On a le droit de faire ça ? s'inquiéta Gilles.

— Cette auto n'a pas bougé depuis longtemps tu dis, c'est donc qu'il y a un problème quelque part ! Si nous pouvons faire quelque chose pour le résoudre, ce n'est pas mal agir, au contraire. Regarde bien, je pousse sur le nœud coulant pour le glisser à l'intérieur, je tire le petit et le grand bout vers le bas, pas trop fort pour ne pas refermer le nœud, je positionne la boucle au niveau du poussoir de fermeture. Le plus délicat maintenant : je vrille les deux bouts pour faire tourner le nœud coulant et le passer sur le fermoir. Voilà ! Ensuite je tire fermement sur les deux bouts du fil et hop le poussoir est emprisonné ! Maintenant il n'y a plus qu'à tirer le grand bout vers l'oblique en haut et... blip ! C'est déverrouillé.

— Val, tu m'épates ! Un vrai cambrioleur !

— Un cambrioleur qui ne vole jamais rien. Regardons dans le coffre... Une boîte à chaînes, un plaid, une clé en croix à démonter les roues, nous ne sommes pas plus avancés. Entrons dans la voiture, installe-toi côté passager, je me mets derrière le volant.

— Tu ne vas tout de même pas la démarrer ?

— Non, ne t'inquiète pas. Encore que ce ne soit pas beaucoup plus difficile ! Nous allons juste faire une petite inspection. Dans la boîte à gants, qu'est-ce qu'il y a ?

— Heu, une lampe de poche, une note de supermarché, un ticket d'horodateur

et, tu ne vas pas me croire : une paire de gants !

— Là tu es drôle. Un crayon à bille, un carnet avec des chiffres de consommation d'essence, trois euros et cinquante centimes plus un jeton de caddy dans le vide poche d'accoudoir.

— Rien sous les sièges.

— Rien derrière les pare-soleil. Attends un peu, entre le tapis de sol et la poignée du frein à main, qu'est-ce que c'est ?

— Ça c'est une une chevalière.

— Waouh, elle est lourde, c'est de l'or ! Cela vaut cher ce genre de bijou.

— Oh oui, mais nous en sommes toujours au même point. On ne connaît pas le proprio !

— Il n'y a plus qu'une solution, réfléchit Valentin, le numéro d'immatriculation. Sortons, on va le noter.

— La voiture n'est pas récente : 1259 XR 74. Comment on fait pour connaître le nom du propriétaire : par internet ?

— Essaye, fais une recherche sur ton smartphone.

— Voilà ce que je lis : Les seules personnes qui peuvent retrouver une plaque d'immatriculation avec un nom, ou l'inverse, sont les membres des forces de police, de la gendarmerie ou des préfectures On est coincé !

— Mais non, sourit Valentin : la police ou la gendarmerie. Rappelle-toi ce que nous a dit l'adjudant : ne pas hésiter à l'appeler. Tu veux essayer ? Vas-y invente un scénario.

— Gendarmerie nationale, brigadier Guimard, j'écoute.

— Bonjour, je suis Gilles Arroux, vous vous rappelez ? Oui, c'est ça les champignons. Est-ce que je peux vous demander un service ? Oui, comment fait-on pour connaître le propriétaire d'une auto à partir de sa plaque ? Non, ce n'est pas très important. Oui, bien sûr je peux vous dire pourquoi, J'ai entendu mon voisin dire à propos d'une Laguna qui ne bouge pas sur un parking « je donnerais bien dix euros pour connaître le propriétaire. » Qu'est-ce qu'il veut faire ? Lui proposer de la racheter je pense. Moi, dix euros, ça m'intéresse. Ah, l'adjudant n'est pas là. Dommage, il nous a promis que s'il pouvait nous rendre encore un service... Vous pouvez, vous ? Ce serait super. Oui, je vous indique le numéro. Oui, je reste en ligne... Monsieur Michel Dubouloz. route des Chapelles. Merci, vous êtes chouette ! Merci monsieur le brigadier.

— Bon, tu vois quand tu veux, sourit à nouveau Valentin, quand on est poli, on y arrive toujours. Allons voir ce monsieur pour lui rendre sa chevalière.

— Attends un peu, il va nous demander comment on l'a eue.

— Nous répondrons que la porte de sa voiture n'était pas verrouillée, et d'ailleurs maintenant, c'est vrai, s'amusa Valentin. C'est loin d'ici la route des Chapelles ?— Non, tout près au contraire.

La maison n'était ni belle ni laide : une construction standard au milieu d'une pelouse couverte de feuilles mortes. Pas de fumée sortant de la cheminée, mais les volets étaient ouverts.

— On sonne ? demanda Gilles.

— Nous sommes venus là pour ça, tu ne crois pas ? ironisa Valentin.

— Ça ne réponds pas.

— Insiste, frappe !

— Il n'y a personne.

— Je vais essayer d'ouvrir la porte.

— Tu ne vas tout de même pas crocheter la serrure ? s'inquiéta Gilles.

— Ce ne sera pas la peine, regarde, c'est ouvert. Ohé, y a-t-il quelqu'un ?

— Y a quelqu'un ? reprit Gilles en écho.

— Viens, entrons !

— Tu n'as peur de rien, toi !

— S'il n'y a personne, aucune raison d'avoir peur, s'il y a quelqu'un, nous dirons que nous avons sonné et que nous venons rendre la bague. Les cambrioleurs emportent les bijoux, ils n'en apportent pas. Allez, viens.

— Oh putain ! Oh que ça pue là-dedans !

— Tu as raison ! Quelle odeur épouvantable !

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait une odeur de vieux caoutchouc pourri ou plutôt de kangourou crevé.

Valentin s'avança dans le séjour, ouvrit successivement la porte de la cuisine, celle des toilettes. Puis celle d'une chambre. La puanteur se fit plus lourde, plus intense.

Au pied du lit gisait un homme.

Gilles resta pétrifié sur le seuil, une main sur le nez, une autre sur la bouche. Un essaim de mouches vertes vrombissait autour du corps.

— C'est un mort ! sauvons nous ! cria Gilles.



— Pas de panique, Gilles, répondit Valentin tout pâle en sortant néanmoins de la chambre, les morts sont moins dangereux que les vivants. Mais tu as raison, sortons de cette maison, l'odeur est insupportable. Je crois qu'il nous faut encore prévenir les gendarmes.

— T'es fou ! Ils voudront tout savoir !

— On n'a rien fait de mal !

— Ah oui ? Forcer la portière d'une voiture, violation de propriété, vol d'une bague...

— Calme-toi et réfléchit : la voiture était ouverte, la maison était ouverte, nous sommes venus rendre une chevalière que n'importe qui aurait pu voler. Nous avons sonné et avons cru entendre « Entrez ! » C'est simple. Je pose la bague sur la table du séjour. C'est moi qui les appelle cette fois.

« Allô la gendarmerie ? Il y a un mort dans la maison de monsieur Michel Dubouloz. Oui, c'est moi Valentin Valmont, je suis avec Gilles Arroux. Oui, encore nous, mais.... Route des Chapelles... D'accord, nous restons sur place, nous vous expliqueront tout ! »

— Décidément jeunes gens il y a du nouveau chaque semaine avec vous. C'est la première fois que vous voyez un mort ? Pas trop impressionnés ? questionna l'adjudant.

— Oh moi si ! affirma fortement Gilles.

— Personnellement je suis surtout triste pour ce monsieur qui est mort tout seul chez lui, enfin c'est ce que je crois. Mais comme nous n'y pouvons rien...

— Vous êtes sûr que vous n'avez pas besoin d'aide ?

Les adolescents se regardèrent. Finalement, c'est Gilles qui prit la parole :

— Sûr monsieur l'adjudant. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— On a prévenu les services compétents. Le corps va être enlevé et conduit dans une unité spéciale à l'hôpital de la ville.

— Vous voulez dire à la morgue ? fit Valentin.

— Tu en connais des choses, toi. Oui, à la morgue. Le médecin des morts - ça s'appelle un médecin légiste - va tenter de connaître les raisons du décès. Rentrez chez vous et tentez d'oublier tout ça. Il aurait quand même mieux valu que vous nous appeliez au moment où vous avez repéré cette voiture et ne pas servir de bobard à mon subordonné, hein Gilles ?

— Oui monsieur mon adjudant, dit Gilles en baissant la tête.

— On dit « Mon adjudant » dans l'armée. « Mon » est une vieille abréviation de politesse que l'on retrouve dans « Mon Sieur » qui est devenu monsieur, donc pas la peine de faire un pléonasme ! Tu as appris ça au collège ? Au fait mon nom est Lemoine : adjudant Lemoine. Vous avez eu raison de m'appeler. Allez filez !

---

## CHAPITRE 12

### LES CHATS

Assis sur un banc de la cour du collège, Pascal Boulot, les yeux rouges et la mine triste, reniflait bruyamment et secouait négativement la tête, comme s'il parlait à lui-même.

— Salut Pascal ! Oh mais que t'arrive-t-il ? demanda Valentin à son camarade.

Pascal leva brièvement les yeux, pinça un peu plus les lèvres, comme pour empêcher sa peine de sortir.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? Explique-moi, insista Valentin.

— C'est mon chat Guzzy, expliqua Pascal la voix étranglée, ça fait deux jours qu'il a disparu. Je l'ai cherché partout ! D'habitude il rentre aussitôt qu'on l'appelle car il sait que ça veut dire qu'on va lui donner à manger mais là j'ai appelé, appelé, appelé partout mais il n'est pas venu. J'ai cherché dans les rues des alentours, j'ai demandé à tous les gens que j'ai vu, mais...

Pascal secoua la tête de désespoir.

— S'il n'a pas été shooté par une voiture, et ce n'est sûrement pas le cas puisque tu as regardé dans les rues près de chez toi, il y a de grandes chances qu'il soit encore vivant quelque part. Il sortait beaucoup ?

— Il sortait tous les jours sur la pelouse et dans les buissons en bas de notre immeuble mais il ne s'éloignait jamais.

— Il se laissait approcher facilement ?

— Non, il est craintif et personne d'autre que nous ne peut le caresser.

— Est-ce qu'il aurait pu monter dans une voiture, sauter dans un coffre ?

— Pas impossible mais je ne crois pas.

— Tu as pensé à mettre des affiches ?

— Pour ça je suis allé chez Marion Lacombe, oui la Marion de la classe, c'est ma voisine, parce que chez nous il n'y a pas d'ordinateur et pas d'internet. Elle a imprimé des photos de Guzzy avec mon numéro de téléphone, j'en ai mis plus de vingt.

— Ne désespère pas Pascal, un chat heureux chez lui finit toujours par rentrer. Ce soir j'irai t'aider à le chercher, OK ?

Le silence se fit quand le principal entra dans la classe des cinquième C.

— Asseyez-vous. Votre professeur de sciences, monsieur Jobard a eu un léger accident de voiture. Rassurez-vous, rien de très grave, mais une fracture de la jambe qui va l'empêcher de se déplacer et donc d'assurer ses cours pendant environ un mois. Il sera remplacé dès cet après-midi par une jeune professeur stagiaire, mademoiselle Carine Fontaine. Je compte sur vous pour lui faciliter la tâche par une conduite exemplaire. En conséquence votre cours de SVT qui devait avoir lieu maintenant est reporté à cet après-midi quinze heures à la place de l'heure d'étude surveillée. Profitez de ce moment libre pour vous avancer dans votre travail, le surveillant sera là dans deux minutes.

— Alors, qu'est-ce que vous pensez de notre nouvelle prof de SVT ? demanda Olivier à ses copains Gilles, Pascal et Valentin.

— Elle est plutôt jolie pour une prof, analysa Gilles, elle n'a pas de lunettes.

— Merci pour moi, intervint Pascal en rajustant les siennes sur ses yeux rougis.

— Je trouve qu'elle est plutôt intéressante mais elle laisse beaucoup trop faire, commenta Olivier, c'est dur d'écouter ce qu'elle dit dans le bruit. Sûr qu'elle va se faire chahuter ! Ton avis Valentin ?

— Personnellement je trouve qu'elle a l'air triste. Un peu comme toi aujourd'hui Pascal. Je n'aime pas quand les gens sont tristes. La prochaine heure de SVT à lieu quand ?

— Dans deux jours, jeudi de neuf à dix heures, renseigna Olivier.

— OK, autre chose : le chat de Pascal a disparu depuis deux jours, voulez-vous venir avec nous pour le chercher ? demanda Valentin à Gilles et Olivier.

— Bien sûr, répondit Gilles pendant qu'Olivier acquiesçait de la tête.

— Alors rendez-vous chez lui dans un quart d'heure. Pascal, va voir Marion et imprime-nous chacun une photo de Guzzy. Nous allons inspecter toutes les rues du quartier, chacun la sienne, et sonner à toutes les portes pour demander des renseignements.

— Comme quoi par exemple ?

— D'abord s'ils ont vu le chat, ensuite s'ils ont remarqué une voiture qui n'a pas l'habitude de se garer par là et dans laquelle il aurait pu monter.

— Pourquoi une voiture inhabituelle ? interrogea Olivier.

— Parce que si la voiture appartient à quelqu'un du quartier, le chauffeur connaît le chat au moins de vue et le libérera dans le quartier tandis que si elle

appartient un un inconnu, le chauffeur ne connaît pas le chat et a pu l'embarquer loin d'ici,.OK ? Tout renseignement peut nous être utile. Ne perdons pas de temps, prévenez chez vous et allons-y, la nuit tombe vite en cette saison.

Après une heure de recherches, quand les quatre amis se retrouvèrent, la nuit était tombée. Les mines désappointées trahissaient l'échec des leurs investigations. Rompant le silence gêné, Valentin prit la parole :

— Alors ? Qui a du nouveau ?

— Un autre chat à également disparu chez des gens à cent mètres de chez Pascal, indiqua Gilles. Deux personnes m'ont signalé un fourgon blanc qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, c'est tout ce que j'ai pu récolter comme renseignements.

— Et toi Olivier ?

— Une dame m'a dit aussi avoir vu une camionnette blanche avec deux hommes qu'elle ne connaît pas.

— Pascal ?

— Rien de plus. Hélas j'ai peur de ne plus jamais revoir mon Guzzy, soupira tristement Bouboule.

— Désolé Pascal, nous aurions aimer te donner de bonnes nouvelles...

— Vous avez fait plus que tout le monde pour moi, vous êtes vraiment des copains. Mais bon... Je crois qu'il faut rentrer maintenant.

— Mademoiselle Fontaine, je peux vous parler ? demanda poliment Valentin à la fin du cours de SVT.

— Bien sûr.

— Je m'appelle Valentin Valmont. C'est juste pour vous dire que mes copains et moi avons beaucoup apprécié votre cours sur l'évolution des paysages sous l'action de l'eau et des vents, et que nous trouvons dommage que certains profitent de votre gentillesse pour chahuter.

— Merci Valentin, c'est bien rare que des élèves nous disent de telles choses, je trouve cela réconfortant et encourageant.

— Vous venez d'arriver ou vous habitez le village ?

— Les deux Valentin. En réalité j'habite Grenoble mais j'ai loué un studio dans une maison du village pour la durée de mon remplacement.

— Je peux vous poser une question peut-être un peu indiscrete ?

- Pose ta question, je verrai si je peux te répondre.
- Mademoiselle, vous avez toujours l'air aussi triste ?
- C'est en effet indiscret. Mais je vais quand même te répondre. J'ai perdu quelqu'un que j'aime beaucoup le jour où j'ai emménagé au village.
- Votre compagnon, une amie ?
- Ma meilleure amie, ma chatte siamoise Asya. Elle a disparu le soir de mon arrivée. Elle n'a probablement pas supporté de déménager.
- Je suis désolé pour vous, mademoiselle, j'espère qu'elle va vite revenir.
- Merci, Valentin.

Valentin était allongé sur son lit, les yeux au plafond, il réfléchissait. Ces disparitions de chats l'intriguaient. La vibration de son téléphone interrompit sa méditation.

- Allô Valentin ?
- Oui Florian, tu veux me demander quelque chose ?
- Je viens de discuter avec Olivier et il m'a raconté l'histoire de Pascal et de son chat. Je veux te dire que mon voisin a aussi perdu le sien il y a trois jours.
- C'est une épidémie ! Dis-moi, est-ce que tu peux demander dans ton quartier si quelqu'un a remarqué un fourgon blanc qui n'est pas là d'habitude ?
- Moi, j'en ai vu un il y a trois ou quatre jours. Je l'ai remarqué parce qu'il a fait plusieurs fois le tour de ma résidence.
- C'était un fourgon de quelle marque ?
- Un Fiat je crois avec deux hommes à l'avant.
- Tu n'aurais pas relevé son numéro par hasard ?
- Non, je sais juste que c'était une plaque suisse.
- OK Florian, merci de t'impliquer pour Pascal.
- Normal, c'est aussi mon copain.

Seul dans sa chambre, à nouveau Valentin réfléchissait intensément. Cette disparition en série de chats domestiques le tracassait, elle était à l'évidence anormale. Il avait eu une première intuition en collectant des informations sur la présence récurrente d'un véhicule inhabituel dans la village. Il avait d'abord pensé à un camion de livreur dans lequel le chat de Bouboule aurait pu monter par curiosité mais la multiplication des disparitions annulait cette hypothèse. Il décida d'approfondir ses recherches et connecta sa tablette au réseau Wi-Fi de la maison.

Une rapide recherche sur internet lui permit de recenser les causes principales de disparition d'un chat. Il griffonna sur une feuille de papier le fruit de ses recherches :

- trafic d'animaux pour leur fourrure
- trafic d'animaux pour les laboratoires
- animal accroché par une voiture, ramassé par les éboueurs
- voisin malveillant
- chasseur tueur de chats
- fugues à la saison des amours

Valentin élimina tout de suite les fugues qui ne se produisent pas à quelques semaines de l'hiver mais au printemps et en été. Il raya également l'hypothèse d'un chasseur qui n'oserait sûrement pas tirer en plein village. Un voisin malveillant, peut-être mais quatre dans quatre endroits différents, peu probable. L'hypothèse des éboueurs le laissa sceptique également, et puis quatre chats écrasés en si peu de jours... Valentin souligna les deux causes restantes : trafics !

Une autre recherche lui permit de savoir qu'au moins une famille française sur cinq possède un chat ce qui dans un village de six mille habitants donnait le chiffre minimum de 300 chats. S'il s'agissait bien d'un trafic, les disparitions n'étaient pas terminées.

Comment un trafiquant s'y prend-il pour capturer un chat ? se demanda le détective en herbe. Une nouvelle recherche lui permit de comprendre le principe de la cage avec trappe à bascule : quelques bouts de viande pour attirer le matou vers le piège dans lequel est placé un autre morceau. L'animal habitué à sa caisse de toilette n'hésite pas à pousser la trappe transparente pour entrer finir son aubaine de repas et se retrouve piégé par un système anti retour de la trappe basculante. Simple et sans danger de griffures, morsures ou risques d'évasion !

Mais comment repérer et piéger les piègeurs, comment récupérer les animaux capturés et rendre le sourire à Bouboule et peut-être à la gentille professeure de SVT ?

Pas question de s'adresser à la gendarmerie qui avait d'autres chats à fouetter. Impossible également de surveiller chaque matou du village dans l'espoir de prendre les ravisseurs sur le fait, et puis comment alors les neutraliser ?

Sans solution évidente, Valentin décida de ne rien décider dans l'immédiat, tout était vraiment trop compliqué. Il éteignit sa tablette, descendit souhaiter

la bonne nuit à ses grands-parents et remonta se coucher.

Le lendemain matin, quand Valentin s'éveilla, tout était limpide dans sa tête, ses idées étaient redevenues claires, son inconscient avait trouvé les solutions.

Premièrement, repérer le fourgon des ravisseurs qui n'allaient sûrement pas s'en tenir là. Il alluma son iPhone et, à l'intention de ses copains Gilles, Florian et Olivier, rédigea ce message : « Rendez-vous chez moi à neuf heures, venez en vélo. »

Ses trois fidèles amis arrivèrent en avance, signe que eux-aussi prenaient l'affaire à cœur.

— Bon, les amis il faut faire quelque chose de plus pour le chat de Bouboule. Je vous ai demandé de venir pour mettre un plan au point. J'ai la conviction qu'il s'agit de voleurs de chats !

— Pourquoi voler des chats ? demanda Gilles, pas pour les manger tout de même !

— Dans certains pays, les gens mangent les chats et les chiens, mais par ici, c'est plutôt pour d'autres raisons que certains les capturent. Il y a ceux qui les volent pour leur fourrure et d'autres, des laboratoires sans scrupules qui les utilisent pour des expériences, qui s'en servent comme cobayes.

— Mais c'est dégueulasse ! s'indigna Olivier.

— Oui, et c'est pour cela que je n'ai pas convoqué Pascal. Il a déjà assez mal.

— Alors, quel est ton plan ? enchaîna Florian.

— Il semble bien qu'il s'agisse de deux hommes qui piègent les chats en les attirant dans une sorte de nasse, deux individus qui se déplacent dans un fourgon blanc immatriculé en Suisse. Il faut que nous repérions ce fourgon, que nous lui placions une balise et que nous le pistions comme nous avons fait pour trouver le voleur du porte-monnaie de Lucie.

— Une balise, comment on va se procurer ça ? s'inquiéta Olivier.

— Chaque chose en son temps, décida Valentin, tout d'abord retrouver le fourgon. J'ai imprimé quatre plans du village, chaque plan est divisé en quatre secteurs. On aura chacun un secteur à sillonner en vélo. Florian, à toi le quartier est, Olivier au nord, Gilles à l'ouest et moi au sud. Si quelqu'un voit ce fourgon stationné, il note l'endroit ; s'il le voit en train de rouler, il note la ou les rues. Si nous n'avons pas de résultat ce matin, il faudra recommencer



demain soir après les cours.

— Ça peut être très long cette affaire, s'inquiéta Florian.

— En fait, je ne crois pas et je suis même persuadé que nous allons les repérer dès aujourd'hui, demain au plus tard.

— Tu es voyant maintenant ? se moqua Gilles.

— Non, j'ai regardé la météo.

— Quel rapport avec le fourgon ? s'étonna Olivier.

— Tout simplement que les gens ne laissent pas leur chat dehors quand il pleut, or aujourd'hui il fait beau et demain le temps commence à se dégrader. Allez, en route les amis. Celui qui trouve envoie un message aux autres.

L'iPhone de Valentin vibra dans sa poche. Il s'arrêta et toucha la bulle verte de son écran. Le message provenait de Florian : « stationné rue de l'Arcalod ». Valentin répondit immédiatement : « surveillance, j'arrive ».

En passant sur son VTT d'emprunt, il vit lui aussi le véhicule avec deux hommes à bord. Il rejoignit Florian fort occupé à faire semblant de régler son dérailleur.

— Les autres sont prévenus ? questionna Valentin.

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On les attends avant de passer à la phase deux. Les voilà justement. Éloignons-nous pour éviter de créer des soupçons.

— Tu as une balise GPS à mettre sur le fourgon ? demanda Gilles.

— J'ai mon iPhone comme la dernière fois à propos de Lucie.

— Tu es fou Valentin, tu risques de ne jamais le retrouver.

— Tant qu'il aura de la batterie, je pourrai le situer grâce à ma tablette et il est chargé à bloc. Le problème c'est que je ne sais pas comment le fixer.

— Il te faudrait du ruban collant double-face : fixé au dos de ton appareil et appliqué sous le fourgon.

— Non, pas sous le fourgon, le signal GPS ne passerait pas, sur le toit ce serait l'idéal.

— Sur le toit, mais il sera visible !

— Pas du tout. Ce type de véhicule mesure plus de deux mètres de haut. Mon iPhone ne pourrait être vu que par au-dessus. Quelqu'un possède du double-face ?

— J'en ai. J'habite tout près, je fonce en chercher.

Quand Florian fut revenu, Valentin sortit son canif et coupa une quinzaine de

centimètres du large ruban et le colla au dos de son appareil.

— Comment on va faire pour le placer sur leur camionnette sans se faire prendre ?

— Si j'ai bien compris leur manège, ils ont dû placer leur piège dans un buisson près d'une maison non loin d'ici. Ils vont sûrement bientôt aller aux nouvelles.

— Tu as encore raison Valentin, il y en a un qui sort.

— OK, il va falloir faire vite. Gilles et Olivier, quand ce type sera hors de vue, vous irez faire du raffut juste devant le camion pour attirer l'attention du chauffeur, Florian et moi on passera par derrière. Flo, tu me feras la courte échelle pour coller mon iPhone. On se retrouve ici après. Allez, go !

Les quatre amis se séparèrent. Quand Gilles et Olivier arrivèrent au niveau de l'avant du fourgon, Olivier lança une bourrade de l'épaule à Gilles qui vint se cogner contre la portière côté chauffeur. L'homme baissa sa vitre.

— C'est fini vos conneries les gnards ! Foutez le camp avant que je sorte !

— On l'a pas abîmé vot' camion. On a le droit de passer dans la rue, non ? s'emporta Olivier.

— L'homme ouvrit sa portière.

— C'est bon ! C'est bon ! On s'en va ! fit Gilles qui venait de voir Valentin lui faire signe en levant le pouce.

Gilles et Olivier s'éloignèrent, bientôt rejoints par Florian et Valentin.

— Voilà, la balise est en place. Je vais aller chercher ma tablette plus un ou deux trucs. Viens avec moi Gilles parce que si ça bouge, on aura besoin de ton téléphone. Continuez à surveiller vous autres. Dès que j'ai leur position, Gilles vous envoie un message pour vous fixer un point de regroupement. C'est bon ? Allez, viens Gilles !

— Il s'est passé quelque chose pendant qu'on n'était pas là-bas ? questionna Gilles dès qu'ils furent à nouveau réunis.

— Oui, le deuxième mec est revenu en portant un cabinet de chat, affirma Olivier. Florian continua :

— Il a ouvert la porte à glissière du fourgon, continua Olivier, il l'a mis dedans et...

— Regardez, voilà leur camionnette qui bouge, coupa Valentin les yeux fixés sur sa tablette, où vont-ils ?

— On dirait qu'ils prennent la route de l'église, constata Olivier.

— Elle mène où cette route ? Je ne connais pas encore le village par cœur, s'excusa Valentin.

— S'ils continuent tout droit, ils vont vers le col. Pour les suivre, ça va être plutôt hard ! gémit Gilles.

— Quelqu'un a une idée de leur destination ?

— Il y a un village à six kilomètres et un autre à neuf. Le col est à onze.

— Ou la la ! se plaignit Gilles.

— De l'autre côté ça redescend... plaisanta Florian.

— Du calme ! Nous ne pouvons pas rivaliser avec un moteur, nous devons simplement localiser leur repaire, donc nous allons rouler cool. De plus je serai obligé de m'arrêter de temps en temps pour sortir la tablette de mon sac à dos et faire le point, disons tous les kilomètres. Oxygène-toi bien Gilles, nous partons. Vas-y Olivier, passe en tête et roule sans forcer. On va se relayer pour mener.

— Ça doit faire deux kilomètres maintenant, affirma Gilles, tu fais le point ?

— OK. Aïe, j'ai du mal à me connecter, il n'y a presque plus de réseau, la réception est à la puissance minimale. Ah, ça y est. Le fourgon est à... quatre kilomètres, à peu près. Il continue à avancer. Mais on a un gros problème les gars, si je continue je vais perdre complètement la connexion 4G et sans elle, je ne peux plus les localiser.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? s'inquiéta Olivier

— Il faut que Valentin reste ici et nous renseigne, suggéra Florian.

— Nous renseigne comment ? ironisa Gilles, par télépathie ?

— Par téléphone tiens donc !

— Si sa tablette est à la limite de réception, nos téléphones aussi, tu ne crois pas ? reprit Gilles sarcastique.

— Donc c'est fichu et son iPhone est perdu... s'inquiéta Florian.

— Pas obligatoirement. Nous restons tous ici et nous surveillons le signal.

— Le signal peut marcher même si ton iPhone n'a plus de réseau ? demanda Florian.

— Oui, par GPS, comme un navigateur de voiture, intervint Olivier.

— Nous attendons donc que le signal reste fixe et nous aurons ainsi leur point de chute.

— Leur point de chute ? Florian fronça les sourcils d'incompréhension.

— Leur quartier général, l'endroit où ils se garent, leur maison, expliqua

Gilles.

— Ça y est, le signal est fixe ! J'agrandis la carte. Regardez ! Quelqu'un sait-il où cela se situe en vrai ?

— Montre, dit Gilles en prenant la tablette. Oui, je sais où c'est : après le deuxième village et avant le col, sur la gauche, il y a la route forestière et là, c'est un ancien foyer de ski de fond désaffecté. C'est à neuf cents mètres d'altitude, je ne me vois pas grimper jusque là-bas.

— Là haut ! Qui est partant pour aller voir ? s'enquit Valentin.

— Je suis navré mais il va falloir que je rentre, je n'ai pas d'assez bonnes notes et mes parents me surveillent, se désola Olivier.

— Moi je peux, affirma Florian.

— Voici ce qu'on va faire : Florian et moi, nous allons aller voir sur place pour être sûr.

— Ben vous êtes courageux ! Trois cents mètres de dénivelée !

— Rentrez chez vous et pas un mot à quiconque, n'est-ce pas ? Gilles, prends mon sac à dos avec ma tablette.

— Voilà la route forestière, haleta Florian. C'était dur sur la fin, hein ?

— Question d'entraînement je suppose. Cachons nos vélos dans ce bosquet, on va finir à pied.

— La route est couverte de feuilles mortes mais on voit nettement des traces de roues.

— Pas de bruit surtout, on parle par gestes à partir de maintenant.

— D'accord ! chuchota Florian.

Les deux amis s'engagèrent sur la très étroite route de montagne sinuant dans le bois. Après deux cents mètres, un toit apparut au milieu d'une petite clairière. Valentin fit signe à Florian de rester caché derrière le tronc d'un hêtre, s'avança d'une vingtaine de mètres, se dissimula derrière un gros épicéa et fit signe à Florian de le rejoindre.

Du doigt, Valentin désigna une petite grange séparée de la bâtisse principale. D'un geste circulaire de la main, il indiqua la façon de s'approcher du petit bâtiment de bois.

Derrière la grange se trouvait le fourgon blanc, invisible de la route. Valentin mima le geste de téléphoner puis celui du porteur de courte-échelle. Florian se mit en position et hissa son ami qui décolla difficilement son portable du toit du véhicule.

Pouce levé, il montra que tout était OK puis, toujours caché du bâtiment principal, il s'avança et colla son oreille contre les planches de la grange. Quelques feulements à peine audibles lui parvinrent. Il hocha la tête de façon affirmative et invita Florian à écouter à son tour. Valentin fit lentement le tour de la grange et avisa une fente dans la paroi. Faisant écran de son corps, il colla la vitre de son iPhone contre la fente, activa la lampe incorporée. Il put alors distinguer quelques félins couchés sur la terre battue. Attiré par la lueur, un chat miaula plaintivement.

Valentin éteignit rapidement la lumière de son iPhone et rejoignit Florian. Sortant de sa poche deux clous à tête fine, il en tendit un à son ami qui le regarda d'un air interrogatif. De l'index, il lui fit signe de le suivre. Valentin s'accroupit près de la roue avant droite du fourgon, dévissa le capuchon de la valve et, à l'aide de la tête du clou, appuya doucement sur le clapet. En se dégonflant le pneu émit un chuintement que Valentin contrôla en dosant la pression sur le clou. Le véhicule s'inclina légèrement sur sa droite. Florian comprit l'intention et fit de même avec la roue arrière. D'une mimique et d'un geste du doigt, il demanda s'il fallait faire l'opération sur les roues gauches. Non fit Valentin de l'index en revissant le capuchon, imité par Florian. D'un mouvement expressif et impératif des avant-bras, il donna le signal de la retraite.

Quand ils furent revenus à leurs VTT, Florian demanda à voix basse :

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

— On rentre au village, je te dirai en roulant, souffla Valentin.

— Alors ? questionna Florian quand ils furent remontés sur leurs VTT.

— Nous ne pouvions rien apprendre de plus. Neutraliser les malfrats à nous deux, ce n'était pas possible donc il nous faut de l'aide pour la suite de l'opération.

— Il s'agit donc bien comme tu le pensais d'un affreux trafic de chats, soit pour leur fourrure, soit pour des expérimentations.

— Oui, j'en ai la certitude. Dans un quart d'heure nous serons en bas et je préviendrai l'adjudant Lemoine pour qu'il fasse intervenir sa brigade.

— Ils vont peut-être s'échapper ?

— Loin de tout, avec un fourgon dans l'incapacité de rouler, avec une seule route comme sortie de secours, ils sont piégés à leur tour. Ils vont bientôt comprendre comme c'est agréable d'être mis en cage ! Dès qu'il y a du réseau,

je téléphone. Toi tu préviendras Gilles et Olivier.

— Et Bouboule ?

— Non, c'est trop tôt, ne lui donnons pas de fausse joie. Je pense que les gendarmes vont faire intervenir la SPA pour récupérer toutes ces pauvres bêtes et les identifier.

— Il y en avait beaucoup, tu as pu voir ?

— Au moins une quinzaine !

— Est-ce qu'il y avait le chat de Bouboule ?

— Désolé, je n'ai pas eu le temps de détailler.

— Alors jeunes gens, dit avec bonhomie l'adjudant Lemoine, quand est-ce que vous passez le concours d'entrée dans la gendarmerie ? Vous êtes de fameux enquêteurs !

Les quatre jeunes gens en rougirent de contentement et de fierté.

— Comment les opérations se sont-elles passées là-haut ? s'enquit Valentin.

— Nous les avons surpris dans l'ancien foyer de ski de fond qu'ils occupaient sans la moindre autorisation. Ils étaient bien deux. Ils n'ont rien vu venir et se sont laissés cueillir comme des fruits mûrs.

— Et les chats, mon adjudant ? questionna Florian.

— Il y en avait dix sept dans la grange, affamés et assoiffés. Nous avons demandé à la SPA de les prendre en charge et de les identifier si possible. Les maîtres de ceux qui sont tatoués ou identifiés par puce électronique seront prévenus directement, quant aux autres, nous ferons publier une annonce dans les journaux locaux à leur intention. Les malfrats opéraient pour un laboratoire secret qui avait besoin de chats pour leurs expérimentations inavouables. Encore bravo pour votre flair à tous les quatre, mais je vous interdis de prendre de tels risques à l'avenir. Les voyous ne font pas de sentiment !

— Mon adjudant, je désire être prévenu avant tout le monde si dans la lot se trouvait celui-ci, dit Valentin en présentant la photo de Guzzy, le chat de Bouboule, ainsi qu'une chatte siamoise nommée Asya.

— Pas de problème Valentin, je te dois bien ça. Tu seras le premier informé.

Le lendemain, à la fin du cours de sciences, en compagnie d'un Pascal Boulot rayonnant, de Florian, Gilles et Olivier, Valentin s'adressa à la professeure :

- Mademoiselle, pouvons-nous vous parler quelques minutes ?
- Oui bien sûr, répondit-elle avec un sourire triste, que puis-je faire pour vous ?
- Retrouver un vrai sourire, fit Valentin en tendant vers elle son iPhone présentant la photo d'un superbe chat siamois.
- C'est le même que ma pauvre Asya.
- Non mademoiselle, C'EST Asya ! La SPA a pu contrôler sa puce électronique et nous l'a confirmé.
- Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?
- Elle avait été kidnappée comme beaucoup de chats du village, y compris Guzzy, le chat de Pascal.
- Comment avez-vous fait pour les retrouver ?
- C'est toute une histoire, mes amis vont vous raconter...

---

## CHAPITRE 13

### FOOTBALL

— Salut Florian ! Oh mais tu boites ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? interrogea Valentin en voyant son copain arriver à la grille du collège.

— J'ai du mal à marcher, j'ai sacrément mal à mon pied.

— Qu'est-ce que tu as ? Une ampoule ? Tu as marché sur un clou ? Tu t'es fait une entorse ?

— Non, c'est pas ça...

— Et bien raconte ? Où, quand, comment ?

— Ben hier après-midi sur la pelouse de la cité, il y avait des mecs du coin qui jouaient au foot. Je me suis arrêté pour les regarder. Comme ils étaient six contre cinq, il y en a un qui m'a demandé si je voulais bien compléter. J'ai dit oui.

— Des gars que je connais ?

— Tu connais déjà les frères Thénardier et Clébard. Les autres étaient également du collège mais pas de notre classe. Il y avait aussi un grand du lycée en ville.

— Donc tu t'es tordu une cheville en jouant.

— Non, c'est pas ça, j'ai pris un méchant coup de pied sur l'os là, répondit Florian en touchant la malléole externe de son pied gauche.

— Un coup de pas-de-chance donc ! supposa Valentin.

— La malchance n'a rien à voir. Je crois bien que le type l'a fait exprès.

— Il s'agit de qui ?

— Le grand du lycée. Il se croit le plus fort parce qu'il joue dans l'équipe cadette du club en ville. J'ai eu la chance de lui piquer le ballon quand il dribblait alors il est vite revenu vers moi et m'a taclé méchamment. Il n'a pas touché le ballon mais ma cheville a reçu vilain. Tiens regarde, fit Florian et relevant le bas de son pantalon et en baissant sa chaussette, c'est devenu tout bleu. Quand je lui ai fait remarquer qu'il jouait brutal, il m'a répondu en rigolant que ce n'est pas un jeu de mauviettes et que je devrais plutôt acheter une poupée.

— Comment ce type s'appelle-t-il ?

— Les autres l'appellent Anton. Je suppose que c'est Anthony, mais je ne connais pas le nom de famille.



— Où habite-t-il cet Anton ?

— Dans la cité.

— Je pense que nous ne devrions pas laisser ce genre de type faire la loi.

— Je suis bien d'accord avec toi, mais il est bien plus costaud que nous, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je vais réfléchir au problème, revoyons-nous à la récréation.

— T'es trop sympa Val. Je peux te poser une question ?

— Bien entendu.

— Pourquoi parles-tu comme ça ?

— Que veux-tu dire ? Parlerais-je un mauvais français ?

— Au contraire, tu causes comme dans les livres.

— Par exemple ?

— Tu as dit il y a un instant « nous ne devrions pas ». Personne ne cause comme ça !

— Comment aurais-tu dit ?

— On devrait pas.

— Tu sais que j'ai vécu en Australie de l'âge de cinq ans à maintenant, enfin jusqu'à il y a un mois. A l'école, je parlais l'anglais et j'ai appris à parler le français avec mon père qui est d'origine savoyarde. Ma mère elle est australienne.

— Ton père est prof ?

— Non, pas du tout. Il exploite une ferme, mais cela ne l'empêche pas de bien parler.

— Vous avez une ferme avec des vaches ?

— En Australie, il y a surtout des élevages de moutons, mais mes parents cultivent des légumes biologiques. Ta curiosité est satisfaite ? La sonnerie ! Revoyons-nous à dix heures. Demande à Bouboule de venir avec toi, il peut nous être utile.

— Dis-moi Pascal, dans ta cité, connais-tu un dénommé Anton ? questionna Valentin.

— Bien sûr que je le connais, il habite dans mon immeuble dans même montée que moi. Il s'appelle Anthony Montaz.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est un sale type ! Ce matin encore il m'a bousculé dans l'escalier pour me doubler. Quand je le croise, je planque mes bonbons ou mes carambars

parce qu'il cherche toujours à m'en taxer un, mais lui, il ne donne jamais rien. C'est un sale type qui mériterait une bonne leçon.

— Ça oui ! Regarde ce qu'il m'a fait hier au foot, approuva Florian en montrant sa cheville bleue et enflée.

— T'as le pied cassé ? s'inquiéta Pascal.

— Non, intervint Valentin, s'il avait une fracture de la malléole, il ne pourrait pas marcher.

— La quoi ? demanda Florian.

— La malléole, l'extrémité de l'os de la cheville qui fait une bosse.

— Comment fais-tu pour savoir tout ça ? admira Bouboule.

— Mes parents en ont parlé une fois et j'ai retenu, c'est tout. Vous êtes d'accord pour donner une leçon à cet Anton ?

— Oui ! répondirent ensemble les deux autres.

— Bon, Florian, toi qui aimes bien le football, si tu vois un ballon en plein milieu de la rue, qu'est-ce que tu fais ?

— Moi, je shoote dedans, enfin si je n'ai pas mal au pied.

— Et si tu vois une canette vide ou une balle de tennis ?

— Pareil, je shoote. Tout le monde fait pareil, non ?

— Peut-être. C'est un instinct du footballeur en tout cas, et Anton en est un, donc ce que j'imagine, c'est l'obliger à shooter dans quelque chose de lourd pour qu'il se fasse mal au pied. Procédons par ordre : d'abord il faut que nous connaissions un trajet qu'il fait régulièrement et il faut que ce soit quand on n'a pas cours. Pascal, tu pourrais te renseigner ?

— Je sais qu'il va en ville pour l'entraînement le dimanche matin.

— Comment y va-t-il ?

— Il prends le bus de neuf heures dix.

— Et son trajet pour se rendre à l'arrêt du bus ?

— Je crois qu'il suit le chemin qui longe la rivière.

— Très bien tout cela. Maintenant il nous faut trouver une canette vide, personnellement je n'en ai pas !

— Tu bois pas de soda ? s'étonna Bouboule.

— Non, mes parents sont contre tous ces trucs sucrés.

— Du coca ça irait ? hasarda Bouboule.

Valentin sourit et tapa gentiment l'épaule de Pascal.

— Parfait, à la tienne ! Maintenant, qui a une vieille balle de tennis ?

— J'en ai tout un stock, affirma Florian.

— Très bien, mais une seule suffira. Enfin il faudrait que nous nous procurions un petit ballon de plage, un de ces trucs colorés comme il s'en vend en supermarché. Qui peut en trouver un ?

— Je m'en charge, continua Florian.

— Super ! Il reste à trouver quelque chose de rond et de lourd à mettre à l'intérieur de la balle.

— Un galet, un poids, du sable ?

— L'idéal serait un poids en fer mais un galet pourrait convenir.

— Je peux « emprunter » un poids comme ceux qu'on a lancés au moment des tests d'athlétisme avec Filedoux, imagine Bouboule.

— Comment vas-tu faire ? s'étonna Valentin.

— Les poids sont dans une caisse avec couvercle dans un coin du stade, j'en planque un près du grillage et je le récupère à la sortie.

— Mais la caisse est fermée au cadenas ! objecta Florian.

— Oui, mais une des planches est disjointe. Tu te rappelles Florian, Filedoux nous a engueulés parce qu'on y jetait les poids au lieu de les poser et que ça disloquait tout ? Donc en écartant la planche, j'en récupère un.

— Je résume : rendez-vous dimanche vers neuf heures au départ du chemin de la rivière, au niveau de la passerelle. Florian tu apportes une balle de tennis et un petit ballon coloré, Pascal une canette vide et un poids. OK ?

Neuf heures sonnaient au clocher de l'église quand les trois amis se retrouvèrent dans le froid vif du matin de décembre.

— Florian, donne moi le ballon. Il est neuf ?

— Non, je l'ai récupéré dans la caisse à jouets du garage de mes parents. Il est à moi en fait.

— Dommage de l'abîmer dit Valentin en sortant son canif et en entaillant l'enveloppe, mais c'est obligatoire. Pascal, mets le poids à l'intérieur. Quelqu'un doit faire le guet et faire signe quand le footballeur arrivera, à ce moment là les deux autres placeront d'abord la canette, vingt mètres plus loin la balle de tennis et encore plus loin la balle piégée à côté d'une pierre et se cacheront derrière le buisson là-bas. Il ne faut pas les installer trop tôt pour éviter de tenter quelqu'un d'autre, juste au bon moment. Qui fait le guet ? Moi je ne peux pas car je ne le connais pas.

— Moi ! décida Bouboule.

— OK, quand il arrivera au bout de la passerelle tu tousseras très fort puis tu

avanceras dans le chemin et tu te laisseras doubler. Allez, en place les gars !  
commanda Valentin.

La toux prolongée de Bouboule surprit Florian et Valentin au point qu'ils se demandèrent s'il n'était pas vraiment malade. Une minute suffit à la mise en place leur stratagème et à leur positionnement quelques dizaines de mètres plus loin. Sans se cacher, au milieu du chemin, les deux complices firent mine de discuter le plus naturellement du monde.

Anton, chaussures de jogging, survêtement bleu, casquette américaine et sac de sport à l'épaule entama le chemin d'une démarche chaloupée. Quant il aperçut la canette, il se décala sur sa gauche et, après deux pas d'élan, envoya d'un magistral coup du pied droit le détritrus vers la rivière. Des branches dénudées bloquèrent la canette qui retomba en bordure, d'abord doucement emportée puis rapidement happée par la violence du flot hivernal. Anton fit une gambade de satisfaction et continua sons chemin.

La vue de la balle de tennis placée sur la gauche du chemin l'incita à changer de pied. Son coup du gauche expédia, par dessus les arbustes, la balle jaune au milieu du flot tumultueux.

— Yes ! fit-il avec un geste de vainqueur du bras droit.

Le ballon d'enfant posé sur l'herbe du côté droit du chemin amena sur ses lèvres un sourire gourmand de satisfaction anticipée. Il posa son sac de sport, se positionna comme pour tirer un coup de pied de pénalité et s'élança.

Le hurlement qui suivit marqua la complète réussite du plan de punition des trois adolescents. Anton se roulait par terre en se tenant le pied, criant et gémissant. « Aïe ! Ouille ! Oh putain ça fait mal ! Aïe aïe aïe ! »

Si fort que les trois complices se regroupèrent autour du blessé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda hypocritement Florian.

— Aïe ! J'ai shooté dans une balle... Ouille, ouille, ouille !

— Et ça te fait cet effet là ? insista Florian insensible.

— Je me suis cassé le pouce du pied ! Oulala ! Aïe aïe aïe !

— Viens t'asseoir sur ce banc là-bas, commanda Valentin, appuie-toi sur moi, ajouta-t-il en faisant discrètement signe à Bouboule de récupérer le poids. Tu veux qu'on appelle quelqu'un ?

— Tu veux appeler ta mère ? persifla Florian.

— Laisse-le tranquille, il a mal, ça se voit ! Va plutôt ramasser la balle et trouve une explication.

— Elle est où cette balle ?

— Là-bas, gémit Anton, elle a roulé vers l'eau.

Florian s'éloigna et revint presque immédiatement avec le ballon crevé.

— C'est à cause de ça que tu gueules comme un goret ? T'as shooté dans le caillou qui était à côté, oui ! Pas très fort pour un grand footballeur.

— Tu vas pouvoir marcher ? reprit Valentin.

— Ch'sais pas... Peut-être sur le talon...

— Bon, alors rentre chez toi, c'est le mieux que tu puisses faire, A moins que tu préfères que nous appelions les pompiers.

— Non, je vais essayer de rentrer.

Quand les trois complices se retrouvèrent, Valentin murmura :

— Nous y sommes peut-être allés un peu trop fort.

— Et lui sur ma cheville, hein ? Et puis personne ne l'a obligé à tout shooter sur son passage.

— Surtout pour polluer la rivière, appuya Bouboule.

— Qu'est-ce qu'on va faire du poids ? s'interrogea Florian.

— Je vais le remettre au collègue, dans l'herbe, juste derrière la clôture. Quand Filedoux le retrouvera, il sera tout rouillé et il pensera que quelqu'un a oublié de le ranger.

— Pascal, tu es un gars plein de ressources !

— Tu sais Val, tu peux m'appeler Bouboule comme tout le monde, ça ne me vexe pas. Je sais reconnaître mes amis.

---

## CHAPITRE 14

### LE CHIEN

En cette première matinée des vacances de Noël, le temps était superbe. Les toits étaient blancs de givre et les montagnes se découpaient avec netteté sur fond de bleu. Valentin eut envie d'aller se promener dans la nature.

— Grand-père, si cela ne coupe pas trop tes activités, pourrais-tu me conduire en voiture jusqu'au premier village sur la route du col ?

— Je suis disponible Valentin, que veux-tu faire exactement ?

— J'ai envie de profiter de la journée, marcher dans les bois et les prairies, prendre des photos, manger des cynorhodons et revenir à pied.

— Tout seul ? Tu ne connais pas encore bien la région...

— Si tu es d'accord, je demande à Gilles Arroux de venir avec moi.

— Tu comptes rentrer pour le repas ou tu veux que je vous prépare des sandwiches ? Intervint sa grand-mère.

— Un sandwich, une pomme et une bouteille d'eau, cela serait parfait.

— Je vais préparer ça. Appelle ton ami et dis-lui de bien se chauffer.

— Nous voici rendus les enfants. Attention à vous : dans les bois d'aval, le terrain peut être marécageux et dans ceux d'amont il y a quelques ravins et des fondrières sur les chemins qui sont moins bien entretenus qu'autrefois... En cas de problème, vous m'appelez.

— A tout à l'heure grand-père et merci.

— Au revoir monsieur.

Les deux jeunes riant et devisant se dirigèrent vers la montagne. La prairie à l'herbe rase laissa la place au bois mélangé de hêtres et d'épicéas.

— Regarde Val, il y a encore des grisets.

— Des quoi ?

— Des champignons. Ils sont cuits par le gel, dommage, on aurait pu en porter à l'adjutant, fit Gilles en éclatant de rire. En tout cas, je retiens le coin pour l'année prochaine.

— Arrête-toi ! Regarde-moi ce paysage, nous pouvons voir l'ensemble des maisons du village par cette trouée d'arbres, je prends une photo. C'est superbe avec le clocher à bulbe, les cheminées qui fument, une vraie carte de

noël.

— Oui, c'est chouette. On descend jusqu'au ruisseau ? Tu sais qu'il y a de l'or dans les rivières savoyardes ? Alors peut-être que dans les ruisseaux aussi.

— Oui, j'ai lu un article là-dessus mais hum, ici le terrain est calcaire, alors j'ai des doutes. Nous pouvons quand même regarder si tu veux.

— Viens, on va quitter le chemin et descendre dans cette ravine. Attention, ça glisse, fais comme moi, plante bien tes talons quand tu descends tout droit. Retiens-toi aux arbres.

Arrivés au mince ruisseau glissant sous quelques miroirs de glace accrochés aux cailloux, Gilles souleva quelques pierres sans autre résultat que troubler l'eau et se geler les mains.

— Tu as raison, on ne trouvera rien par ici. Viens, on remonte sur l'autre versant.

— Écoute !

— Quoi ?

— Chut... Tu n'entends rien ?

— Non, rien que le bruit de l'eau.

— Bon, remontons, si nous le pouvons.

— Pour escalader une pente terreuse sans glisser, tu fais comme avec des skis, tu plantes l'intérieur de la semelle de ton pied aval ensuite tu plantes l'extérieur du pied amont et tu ramènes l'autre, comme si tu montais un escalier en marchant de côté.

— Pas facile !

— On retourne dans la prairie si tu veux.

— Attends, chut, écoute encore... Tu n'entends toujours rien ?

— Si, on dirait un petit gémissement. Ça viens de par là, fit Gilles tendant le bras vers l'est.

— Allons voir.

— Prudents quand même, hein, si c'est quelqu'un, il peut être dangereux !

— Quelqu'un qui se plaint à besoin d'aide, c'est tout. Viens.

— Les deux amis marchèrent une cinquantaine de mètres.

— Attention, là-bas ! C'est un loup ! s'exclama Gilles à voix chuchotée.

— Non, je le vois mieux maintenant, c'est un chien, un berger allemand. Je crois qu'il est attaché à un arbre. Son maître ne doit pas être loin. Ohé, il y a quelqu'un ? cria Valentin.

— Il n'y a personne. Approchons nous. Oh le pauvre, il saigne.

— Il est attaché trop haut et trop court pour pouvoir s'asseoir ou se coucher.

— Il a une corde comme muselière ! Quel est le salaud qui traite son animal comme ça. Regarde, il a l'oreille droite arrachée, il tremble comme ce n'est pas possible.

— Pauvre bête. Je pense qu'il y a longtemps qu'elle est là, peut-être même qu'elle a passé la nuit comme ça dehors sans pouvoir bouger.

L'animal tremblant sur ses pattes levait des yeux suppliants. Des larmes de pitié et de rage perlèrent à ceux des deux adolescents. Gilles se précipita pour détacher la corde, stoppé par son copain.

— Attends, je prends d'abord des photos. Vas-y maintenant, détache-le mais ne le laisse pas s'en aller.

— Il n'a pas envie de s'en aller, il est complètement gelé. Il s'écroule.

— Il est épuisé et transi, tiens, mets-lui mon anorak sur le dos.

— Tu vas prendre froid !

— Moins que lui. Je fais une photo en gros plan de son oreille. J'ai l'impression qu'elle a été coupée volontairement. C'est dégueulasse, c'est immonde de traiter un être vivant de cette façon.

— Il faut le soigner.

— Il est complètement affamé et assoiffé. Nous allons d'abord le faire boire un peu. Toi d'abord, dit Valentin en tendant la bouteille à son copain, il ne faut pas perdre une goutte d'eau. Je vais couper le fond de la bouteille pour lui faire une écuelle, expliqua Valentin en sortant son canif.

Le chien se dressa sur ses pattes titubantes et à tira très fort sur la corde servant de laisse en gémissant.

— C'est avec un couteau qu'il a été mutilé, il a peur du mien ! Je vais m'éloigner un peu, parle-lui gentiment en me cachant avec ton corps.

Valentin inversa la bouteille, découpa rapidement le plastique à cinq centimètres au dessus du fond, rangea son canif et versa de l'eau dans le récipient improvisé. Le chien lapa avidement

— Encore, dit Gilles, il en veut encore.

— Non, pas trop d'un seul coup, donnons lui à manger maintenant.

— On n'a rien !

— Si, le jambon de nos sandwiches, doucement, morceau par morceau.

— Il est carrément mort de faim, il y a sûrement longtemps qu'il est là. Pourquoi on lui a coupé l'oreille ?

— Pour supprimer son tatouage, pour interdire son identification, pour



empêcher de remonter jusqu'au propriétaire. C'est volontairement qu'il a été attaché ici, loin des maisons. Son maître l'a condamné à mort mais il n'a pas eu le triste courage de le tuer lui-même. Comment peut-on vouloir tuer son meilleur ami !

— Quel salopard ! Faire mourir son chien d'épuisement, de froid, de faim, de soif. Il faudrait le retrouver et le dénoncer.

— Je vais nettoyer doucement sa plaie avec un mouchoir en papier. Donne-moi l'eau. Ne bouge pas mon chien, je vais faire tout doucement. Là, encore un peu... Voilà , c'est fini. Regarde Gilles, il reste des signes bleus sur la peau, ce monstre n'a pas supprimé toute l'inscription tatouée. Je prends une autre photo.

— Le chien va un peu mieux, il tremble moins. Donne lui la fin de la bouteille d'eau et reste à côté de lui. Tu lui parles et tu le caresses doucement. Moi je vais examiner les alentours.

Les yeux au sol, Valentin commença à décrire des cercles concentriques autour de l'arbre de torture. A chaque boucle il s'éloignait de quelques mètres. Soudain il s'arrêta, sortit son smartphone, prit une photo. Il repéra l'emplacement en cassant quelques branches d'un arbuste voisin puis continua son exploration. Au quatrième cercle, il s'arrêta de nouveau, prit une nouvelle photo puis s'accroupit et ramassa un objet qu'il mit dans le sac ayant emballé son sandwich ; il recommença quelques pas plus loin. Au dixième cercle, n'ayant rien trouvé de plus, il revint vers Gilles et le chien.

— Comment va-t-il ?

— Un peu mieux, il tremble moins et a essayé de me lécher la main. C'est une gentille bête. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Il y a obligatoirement une route forestière ou un chemin carrossable par là, affirma Valentin en désignant du doigt.

— Tu es déjà venu dans ce bois ?

— C'est la première fois que je mets les pieds par ici.

— Comment le sais-tu alors ? Tu es devin ?

— Ce n'est pas sorcier. Là ou je me suis arrêté pour la première fois, sur un petit endroit ou la terre est nue, j'ai repéré une empreinte de chaussure d'homme dont l'avant indique la direction opposée à cet arbre. Comme le monstre qui a fait ça est probablement venu en voiture pour ne pas se faire repérer avec le chien qu'on aurait retrouvé tôt ou tard, il y est retourné tout

droit après son forfait.

Je cherche confirmation sur mon iPhone. Oui, il y a bien un chemin forestier par là, vers le nord-est. Allons-y doucement, le chien est très faible et nous ne pouvons pas le porter. Attention aux ronces pour ses pattes.

— Je t'ai aperçu te baisser et prendre deux autres photos, c'était quoi ?

— Un mouchoir en papier plein de sang. Cela peut-être celui du chien ou celui du bourreau. Il a pu se faire griffer et saigner au moment de son forfait quand l'animal s'est débattu. J'ai aussi ramassé un mégot de cigarette roulée à la main. Tiens, le voici ce chemin. Reste ici avec le chien, il a besoin de se reposer. Je vais voir vers l'amont si je trouve quelque chose.

Épuisé, le chien se laissa tomber sur place. A son tour Gilles ôta son anorak et recouvrit le corps de l'animal.

Valentin partit, les yeux balayant le large chemin et ses bas-côtés. Un virage vers l'ouest le fit disparaître aux yeux de

Gilles qui caressait toujours l'animal en lui parlant doucement.

Au bout de dix minutes, Valentin réapparut en hochant affirmativement la tête.

— Je pense qu'il s'est garé à trois cent mètres d'ici, sur le bas-côté droit. J'ai repéré des empreintes de pneus et les traces d'une voiture opérant un demi-tour. Bien sûr j'ai pris des photos. Est-il apte à reprendre la marche ?

— Il a mangé un peu du pain beurré de mon sandwich, il a dû reprendre un peu de force.

— Allons-y doucement, la route n'est pas loin.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ?

— Dès qu'on sera sur la route communale, j'appellerai la SPA. La directrice a bien apprécié ce que nous avons fait pour les chats, elle enverra son fourgon pour nous récupérer.

— Tu crois qu'on pourra retrouver le salaud qui a fait ça ?

— J'ai bien l'intention de mener une enquête, tu marches avec moi ?

— Et comment !

---

## CHAPITRE 15

### ENQUÊTE

— Au revoir madame Loiseau.

Valentin et Gilles descendirent du véhicule marqué du logo de la SPA. La conductrice leur fit un petit signe de la main et reprit sa route emportant le chien couché dans une cage.

— Que vous est-il arrivé ? s'inquiéta le grand-père de Valentin.

— A nous rien, rassura Valentin, mais on a sauvé un pauvre chien abandonné en forêt. Il était attaché à un arbre et avait une oreille sectionnée.

— Et vous avez appelé la SPA, c'est une bonne réaction, félicita le grand-père.

— Nous nous demandons comment faire pour retrouver le sinistre individu capable d'un acte aussi horrible.

— Là, c'est quasi impossible mon pauvre garçon.

— Tu as probablement raison. Je vais dans ma chambre avec Gilles, on va réfléchir.

— Donne moi une feuille de papier et un crayon, demanda Gilles, on va mettre noir sur blanc tout ce qu'on a et ce qu'on sait.

— OK. D'abord le lieu, tu le connais mieux que moi.

Gilles écrivit :

— Lieu : dans le bois de la grande sapinière.

— Précise le moyen d'accès.

— Accès par route du col, village de Saint Marcel, chemin forestier du Levant.

— Les faits maintenant, enchaîna Valentin.

— Un chien... berger allemand ?

— Berger belge à poil court, la dame de la SPA me l'a précisé.

— ...à poils courts, une corde servant de collier, nouée autour de son cou, une autre servant de laisse reliée au collier et une muselière en corde également nouée au collier... Elle n'avait aucune chance de pouvoir se délivrer en rongant son attache, la pauvre bête.

— Ajoute qu'il était attaché à un hêtre et condamné à rester debout à cause du point d'attache trop haut et parle de son oreille.

— ...trop haut. Il avait l'oreille droite coupée et ensanglantée. Il était épuisé.  
— Maintenant ce que nous avons fait pour lui.  
— Nous lui avons donné à boire et du jambon à manger avant de soigner son oreille et de la prendre en photo.  
— Notons maintenant ce que nous avons trouvé dans les environs, suggéra Valentin.

— ...dans les environs : une empreinte de semelle, un mouchoir en papier plein de sang séché et un mégot... En revenant avec le chien, on a vu des empreintes de pneus de voiture...Je crois que c'est tout ce qu'on a.

Valentin reprit :

— Il reste à transférer les photos de mon iPhone sur ordinateur et ensuite les imprimer.

— Tu sais faire tout ça, toi ?

— Ce n'est pas sorcier avec une clé à deux embouts : USB d'un côté et lightning de l'autre.

— C'est quoi lightning ?

— Qui se branche sur un iPhone. Allons demander à mon grand-père la permission d'utiliser son bureau.

— Voyons ce que nous pouvons retirer de ces images, décida Valentin.

— Pourquoi tu as mis ton canif à côté des empreintes sur chaque photo ?

— Pour avoir un repère mesurable. Bon, je vais calculer le rapport canif-empreinte.

Je mesure mon canif sur l'image : 3,2 centimètres. Toujours sur l'image, l'empreinte du pied fait 11 centimètres. J'active la calculette de mon smartphone : 11 divisé par 3,2, j'obtiens 3,4375. Mon canif fermé fait en réalité 9 centimètres de long donc la chaussure du type mesure réellement : 9 multiplié par 3,4375 soit 30,9675 centimètres que j'arrondis à 31 centimètres. «Grand-père, combien tu chausses ? » cria Valentin à travers la maison ;

— Du 43 mon garçon, pourquoi ?

— Tu peux me prêter une de tes bottes et ton mètre ?

— Dans le garage. Tu peux m'expliquer ?

— Je te dirai tout dans un moment grand-père ! Gilles, je reviens dans deux minutes, en attendant peux-tu rechercher sur internet la différence entre deux pointures ?

Valentin descendit quatre à quatre les marches de l'escalier conduisant au

garage et dans la minute qui suivit les remonta deux par deux.

— Qu'est-ce que tu es allé faire ?

— Je suis allé au garage mesurer la semelle de la botte de mon grand-père. Il chausse du 43 et sa botte mesure 29,7 centimètres.

— Quel rapport ?

— Tu as trouvé ce que je voulais ?

— Oui. 0,666 centimètres entre deux pointures. Ça va te servir à quoi ?

— Écoute le raisonnement : entre la semelle du type 31 cm et celle de la botte de mon grand-père 29,7 cm il y a 1,3 cm. Si je divise 1,3 par la différence entre deux pointures donc 0,666, j'obtiens 1,95 soit tout près de 2. Le salopard a le pied plus grand que celui de mon grand-père. Il chausse du 43+2 donc du 45 !

— Chapeau pour tes calculs, où as tu appris tout ça ?

— En Australie, j'ai appris la règle de trois à la fin de l'école primaire. J'avais un maître sensationnel.

— Donc le sale type chausse du 45. On est bien avancé maintenant, dit Gilles un peu goguenard.

— Nous avons un premier élément. Examinons maintenant les traces des roues. Quelle est la marque de pneu la plus utilisée en France ?

— Je pense que c'est Michelin.

— OK . Sur internet, je cherche « empreintes de pneus Michelin » et je clique Images. Voilà, comparons.

— Rien qui ressemble, dit Gilles déçu, essaye Continental.

— Rien non plus, quoi d'autre ?

— Bridgestone.

— Bingo, regarde : Bridgestone Blizzak, c'est exactement ça !

— D'ac, on a un type qui avait un chien, qui roule en bagnole avec des pneus Bridgestone et qui chausse du 45 ! On le trouve où ?

— Nous n'avons pas fini. Cette image là maintenant, fit Valentin en saisissant la photo de l'oreille mutilée.

— Ça me fait mal de voir ça ! se plaignit Gilles.

— A moi aussi mais il faut avancer. Tu vois ces traces bleues ?

— Oui, mais on ne peut rien en déduire.

— Attends, je reprends la photo sur le logiciel de traitement d'images et je l'agrandis au maximum. Maintenant je capture le résultat et je l'imprime. Voilà.

## — A H V 8 2 4 —

— Qu'est-ce qu'on peut en déduire ? A mon avis, rien du tout, se désespéra Gilles.

— J'appelle la SPA. Allô ? La SPA ? Oui, bonjour madame, est-ce que madame Loiseau est rentrée ? Je suis Valentin Valmont avec mon ami Gilles Arroux. Oui, c'est nous qui... Comment va le chien ? Bon, tant mieux. Non, ne la dérangez pas, vous pouvez sûrement nous renseigner. Comment est fait le tatouage d'un chien ? Oui, bien sûr avec une encre spéciale, mais comment est déterminée l'inscription ? Sept caractères, oui. Un chiffre, trois lettres, trois chiffres... Et qui correspondent à... OK. Avec cette inscription il est possible de retrouver le propriétaire ? Comment faut-il faire ? S'adresser à vous ou aux autorités. Je vous remercie... Oui ? Non, de rien madame, merci.

— Alors, que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a dit... Attends, procédons par ordre, elle m'a dit que le premier signe est obligatoirement un chiffre. J'écris les chiffres :

1 2 3 4 5 6 7 8 9.

Regarde bien le premier symbole sur la photo, c'est quoi à ton avis ?

— Cela ne peut être que la base d'un 2.

— D'accord avec toi. J'écris les lettres maintenant :

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z

La première lettre présente deux traits obliques donc A ou X ; la deuxième deux traits verticaux donc obligatoirement un H ; la troisième avec une pointe évasée, c'est un V. Les derniers chiffres : ce petit arrondi, c'est le bas d'un 8, d'accord ? Encore un 2 pour le deuxième puis à mon avis un 4.

— On n'a donc que deux possibilités : soit 2 AHV 824 soit 2 XHV 824 se réjouit Gilles.

— Tu vois quand tu veux ! Pour ma part, je crois qu'il s'agit de la première.

— Pourquoi ça ?

— Parce que la dame de la SPA m'a expliqué que depuis l'an 2000, une nouvelle numérotation a été mise en place car l'ancienne était saturée. Cela m'étonnerait fort que l'on utilise déjà le X en première lettre ou alors c'est qu'il y a plusieurs milliards d'animaux immatriculés depuis cette date ! Donc voici l'identité du chien, affirma Valentin :

# 2AHV824

— On appelle la SPA pour savoir qui est le bourreau ?

— Non Gilles. Il vaut beaucoup mieux faire une lettre à l'adjudant Lemoine en lui expliquant tout et en joignant les pièces à conviction. C'est le seul à pouvoir agir maintenant.

— Tu as sûrement encore raison. Tu me laisses faire la lettre ? J'irai la poster directement en rentrant chez moi. Je l'aimais déjà très fort ce chien, tu comprends ?

— Ah ! Encore vous ! dit avec bonhomie l'adjudant Lemoine après que le brigadier Guimard eut introduit les deux adolescents dans son bureau.

— C'est encore nous parce que vous nous avez convoqués, répondit du tac au tac Valentin avec un sourire complice.

— Vous avez encore fait du sacré bon travail dans cette affaire de maltraitance animale...

— Vous avez arrêté le coupable ? coupa Gilles plein d'espoir.

— Nous l'avons identifié. Il s'agit d'un homme un peu fruste, assez brutal, qui est vigile dans un supermarché et videur de boîte de nuit à l'occasion. Il habite une HLM en ville.

— Vous êtes bien certain que c'est lui ? continua Gilles.

— Tout concorde : les semelles de ses bottes identiques à l'empreinte, les pneus Bridgestone de sa Clio, les témoignages des voisins qui affirment sa possession d'un chien berger belge et surtout le mouchoir que nous avons fait analyser. Les tests ADN sont formels, il y a du sang du chien et de son propre sang, et son avant-bras gauche présentait des traces de griffures.

— C'est quoi un test ADN ? s'enquit Gilles.

— Il s'agit d'une façon incontestable de reconnaître un individu ou un animal. Chaque être vivant ou mort d'ailleurs possède dans chacune des cellules de son corps un ADN unique. Par exemple, si tu avais le même ADN que Valentin, tu serais Valentin et non pas Gilles, tu comprends ?

— Comme les empreintes digitales alors ?

— Oui, mais en plus scientifique donc fiable à 99,9 pour cent.

— Et le mégot ?

— Il va dans le même sens, cet homme fume et roule lui-même ses cigarettes,

donc tout concorde.

— Je ne comprends pas bien, intervint Valentin, si cet homme est vigile, il a besoin d'un chien, non ? Pourquoi abandonner celui-ci ?

— Peut-être le trouvait-il trop gentil, pas assez agressif, pas assez dissuasif.

— Vouloir faire mourir son chien parce qu'il est trop gentil, c'est abominable ! Il va aller en prison ? continua Gilles.

— La SPA a porté plainte. Un juge se prononcera.

— Que risque-t-il ?

— La peine maximale encourue pour maltraitance animale est de deux ans de prison et trente mille euros d'amende. Le juge peut aussi prononcer, à titre complémentaire, l'interdiction définitive ou provisoire de détenir un animal.

— Que va devenir ce pauvre chien maintenant ? demanda encore Gilles anxieux.

— Il va attendre à la SPA que quelqu'un veuille l'adopter, mais il a peu de chances avec son oreille mutilée.

— Mais alors, qu'est-ce qui va lui arriver ?

— Malheureusement pour lui, si personne n'en veut, il finira par être euthanasié.

— C'est quoi ça ?

— Endormi avec une piqûre et mis à mort de façon indolore avec une injection de barbituriques.

— Mais c'est absolument dégueulasse ! Tout ça parce qu'il est trop gentil ?

— C'est bien triste, oui.

— Moi, je le veux ce chien. Quand il souffrait le martyr dans le bois, il m'a léché la main. On a une petite pelouse autour de la maison, je vais demander à mes parents de l'adopter, c'est moi qui m'en occuperai, affirma Gilles fortement.

— Bon, les enfants, votre garde à vue est terminée, plaisanta l'adjutant pour alléger l'ambiance pesante. Vous avez vraiment le chic pour vous mettre dans des situations invraisemblables. La gendarmerie vous remercie de votre aide intelligente. Restez toujours prudents à l'avenir, le monde n'est pas peuplé que de gentils et n'essayez jamais de faire justice vous-mêmes, hein ?



## CHAPITRE 16

### OCÉANE

Océane et Marine Daucy étaient de vraies jumelles. Semblables en tout, elles ne se différenciaient que par un discret ruban dans les cheveux, bleu océan pour Océane et bien sûr bleu marine pour Marine. Les professeurs avaient cru discerner une légère différence dans leurs résultats scolaires, Océane avait obtenu un demi-point de moyenne de plus que sa sœur sur son bulletin du premier trimestre. Mais ils n'étaient pas certains d'avoir noté la bonne personne car elles poussaient le mimétisme jusqu'à écrire de la même façon.

Le conseil de classe avait décidé de les séparer, non pas de les changer de classe mais de table et de voisins. Ce n'était pas pour les punir car, somme toute, leurs résultats étaient acceptables, mais plutôt par souci de les rendre plus autonomes, pour leur permettre de mieux s'affirmer individuellement.

C'est ainsi que Océane se retrouva entre Gilles et Valentin tandis que Marine se vit placée entre Tony et Clément. Les garçons séparés n'en furent pas spécialement heureux mais les jumelles étaient plutôt jolies et, double avantage, savaient sourire et se servir de leur sourire, ce qui fait que tout se passa au mieux.

Par ses résultats scolaires flatteurs et son attitude bienveillante et constructive, Valentin avait petit à petit pris un ascendant moral et intellectuel sur ses camarades de classe. Il n'était physiquement pas le plus fort mais son combat de boxe contre Tony Thénard lui avait apporté le respect de tous les garçons. L'épisode du sauvetage des chats avait fini par s'ébruiter, ce qui avait encore augmenté son prestige auprès des autres élèves.

A la fin du cours d'anglais, alors qu'il se dirigeait vers le gymnase, une des jumelles s'approcha de Valentin.

— Je peux te parler ? demanda-t-elle avec son charmant sourire.

— Oui, bien sûr, qu'est-ce que tu veux ?

— Il y a un truc que je n'ai pas bien compris en anglais. Toi qui le parle couramment, tu peux m'expliquer ?

— Ce n'est pas possible maintenant. Après la gym si tu veux.

— Tu es gentil, je t'attendrai à la sortie.

— OK. Toi c'est Marine, je ne me trompe pas ?

- Si, juste un peu.
- Tu m'expliqueras comment vous différencier parce que là...
- Il y a trois détails qui nous distinguent.
- Dis-moi vite car je me sens un peu bête !
- À toi de les découvrir ! répliqua-t-elle avec un sourire mutin. A tout à l'heure Valentin.

Au cours de la séance de gymnastique aux agrès qui suivit, Valentin ne se montra pas aussi bon que d'habitude et sans la présence attentive de Florian et Olivier à la parade, sa chute de la barre fixe aurait été plutôt rude.

— Bien les pareurs ! félicita Filedoux. Fais attention Valentin, dose ton élan, applique-toi !

L'intéressé hocha la tête sans répondre et alla s'asseoir sur le banc de repos. Gilles vint s'asseoir près de lui.

- Ça ne va pas ?
- Si, tout va bien. Dis-moi, comment tu distingues Océane de Marine ?
- Pourquoi, tu t'intéresses à laquelle ?
- A aucune des deux en particulier, c'est juste pour savoir.
- Leur ruban dans les cheveux. Celui d'Océane est d'un bleu plus clair que celui de Marine. Il y en a une qui te plaît ?
- Il faudrait qu'elles aient de vraies différences pour affirmer que l'une est plus plaisante que l'autre. Bon, il faut que je retourne à la parade, c'est mon tour.

Océane était assise sur le banc de l'abri bus à la sortie du collège quand Valentin, qui avait laissé passer devant lui tous ses camarades de classe, sortit du gymnase. Pourquoi ne voulait-il pas être vu en compagnie d'Océane ? Il n'en savait rien lui-même. Il sentait bien que son cœur battait un peu plus fort que d'habitude mais après une séance de gymnastique, c'était on ne peut plus normal.

— You waited for me. What is the matter with your english lesson ? (Tu m'as attendu. Quel est le problème avec ta leçon d'anglais?)

Océane ouvrit un peu plus ses grands yeux bleus dans lesquels passa un peu d'incompréhension.

- Euh, en fait rien. Je crois que j'ai compris maintenant.
- Bon, alors bonne soirée, salut.

— Attends Valentin, attends, en fait je voudrais juste discuter un peu avec toi, tu veux bien ?

— Oui, qu'as-tu à me dire ?

— Je trouve que dans l'affaire des chats kidnappés tu as été formidable.

— Qui t'en a parlé ?

— Des bruits qui circulent. Il paraît aussi que tu es copain avec les flics.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on entend et j'ai des relations normales avec tout le monde, sans aucun a priori. C'est tout ce que tu voulais me dire, mademoiselle ruban bleu ?

— Ne te fâche pas, j'aimerais qu'on devienne de bons amis. Qu'est-ce que tu fais demain après-midi ?

— Qu'as-tu l'intention de me proposer ?

— Tu aimes le ciné ?

— Quand le film est bon.

— J'ai envie d'aller voir « Radin » avec Dany Boon à la séance de l'après-midi, mais... je ne veux y aller seule.

— Et Marine ?

— C'est avec toi que je veux y aller.

— Ah...

— Tu n'as pas envie de sortir un peu avec moi ?

— Qu'entends-tu pas « un peu » ?

— On va au ciné ensemble, on prend un pot ensemble, on discute...

— Bon, c'est d'accord si mes grands-parents n'ont rien prévu d'important.

— Et tes parents ?

— Ils sont en Australie.

— Tu as de la chance, tu es libre.

— Je suis libre parce que ma famille me fait confiance. Tu veux aller au ciné village ?

— Non, non, pas ici, plutôt au multi-vision en ville.

— Tu veux y aller en vélo ?

— Ça va pas ! En plein hiver ! Non, on prendra le bus. Donne moi ton phone, je te donne le mien. Je te confirme ce soir.

— OK, quel arrêt de car ?

— Moi je monte à l'arrêt « Mairie » au bus de treize heures trente.

— Je monte avant toi, je serai dedans.

— Cool.

Valentin mit plus longtemps que d'habitude à s'endormir ce soir là. L'image d'Océane, si toutefois c'était bien elle et non sa sœur, l'obsédait. Pourquoi ce soudain intérêt pour lui ? Pourquoi elle ? Que voulait-elle en vérité ? Océane avec ses longs cheveux blond foncé, ses yeux bleus, sa silhouette gracile et son sourire enjôleur est plutôt une jolie jeune fille. Était-elle amoureuse de lui ou cherchait-elle simplement un bon copain ? Était-elle sincère ou avait-elle l'intention de s'amuser à ses dépens ? Que savait-il d'elle ? Lui plaisait-elle vraiment ?

Valentin avait toujours considéré les filles comme des camarades, de bonnes camarades parfois, mais qui n'avaient pas les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes jeux, les mêmes loisirs que lui et ses copains.

Il décida de laisser les événements se faire sans tenter de les influencer. A minuit, n'ayant toujours pas reçu le texto attendu et secrètement espéré, Valentin éteignit son téléphone puis sa lampe de chevet. Le sommeil fut très long à venir cette nuit là.

Dès le réveil, sa première action fut d'allumer son smartphone et de consulter mails et textos.

Rien ! Sinon un ridicule message publicitaire non sollicité pour une pizzeria située à l'autre bout de la France ! Il mit machinalement le numéro de l'expéditeur dans ses interdits.

La matinée traîna en longueur. Toutes les cinq minutes il sortait le téléphone de sa poche pour vérifier sa correspondance au cas où le vibreur n'aurait pas fonctionné.

A onze heures et demie, après une nouvelle infructueuse consultation de son écran de portable, il demanda à sa grand-mère s'il était possible de manger tôt car il avait l'intention d'aller au cinéma en ville avec un copain.

— Bien sûr Valentin. Tu n'as qu'à mettre la table et prévenir ton grand-père. Tu vas voir quel film ?

— « Radin » avec Dany Boon.

— C'est qui ce copain ? Gilles ?

— Non, tu ne le connais pas.

— Le repas sera prêt dans un quart d'heure.

Son smartphone vibra en plein milieu du repas. Valentin consulta l'écran : « Message de Océane ». Il toucha l'icône verte puis le titre du

message qui s'ouvrit : « C'est bon »

Le texte était bref, un peu trop succinct par rapport à ce qu'il attendait mais une émoticône représentant une figure jaune avec des cœurs à la place des yeux déclencha une étrange sensation dans sa poitrine. Pour la première fois quelque chose vibra dans son cœur de jeune adolescent.

— Bonne nouvelle ? questionna sa grand-mère en souriant.

— Oui, heu non... C'est juste mon copain qui me dit que c'est bon pour cet après-midi.

Dans son esprit ce n'était pas vraiment un mensonge, une copine peut être aussi un bon copain, même si secrètement il espérait autre chose de son rendez-vous.

A treize heures quinze il était à l'arrêt de car le plus près de chez lui. Constatant son avance, il brancha les écouteurs de son portable, activa l'application de musique enregistrée et attendit en faisant les cent pas. Quand le car arriva, une dizaine de personnes y étaient disséminées. A près avoir validé son titre de transport, Valentin choisit une rangée de deux sièges libres, s'installa intelligemment sur le plus proche de l'allée centrale et posa son anorak sur l'autre.

Deux arrêts plus loin, son cœur fit un bond dans sa poitrine ; elle était là, jupe verte courte sur les leggings marron, anorak coloré vert et jaune, une écharpe verte en double tour du cou et un bonnet marron laissant échapper un flot de cheveux blonds. Ses joues étaient avivées par le froid de l'hiver et son sourire radieux.

— Salut Val, fit-elle en s'installant près de la vitre légèrement embuée, ça va ? Qu'est-ce que tu écoutes ?

— Salut, heu, tu es Marine ou Océane ? Sans ton ruban, je ne peux pas être certain que c'est... celle qui m'a demandé de sortir avec elle.

— Oh, tu sais, un ruban ça s'échange, dit-elle en souriant ironiquement.

— Vous le faites souvent ?

— Ça nous est arrivé.

— Et là, aujourd'hui tu es Océane ?

— Mais oui ! Tu es bête, Océane c'est moi.

— Dis-moi le moyen d'en être sûr à l'avenir.

— Je suis plus grande que ma sœur, d'un centimètre !

— Ce n'est pas cela qui va m'aider.

— J'ai une cicatrice que ma sœur n'a pas.

Valentin détailla lentement le visage de son amie.

— Au visage ?

— Non, j'ai été opérée de l'appendicite, pas ma sœur ! Cette fois Océane moqueuse se mit à rire.

Valentin sourit en tordant un peu le nez.

— Plus qu'une chance, quelle est la troisième différence ?

— La troisième différence se trouve effectivement sur le visage, mais pas sur le mien. Regarde-moi bien et lundi tu regarderas ma sœur. Toi qui est paraît-il très perspicace, tu vas sûrement trouver. Tu ne m'as pas répondu, qu'est ce que tu écoutais ?

— Tu vas te moquer de moi : des chansons du temps de mes grands-parents. J'ai repiqué des vieux disques vinyles que j'ai trouvé au grenier et j'ai transformé la musique en mp3.

— Y avait déjà du rap à leur époque ?

— Non bien sûr.

— Du reggae, du slam ?

— Non.

— Du rock alors ?

— Mon grand-père m'a expliqué que le rock and roll est apparu à la fin des années cinquante, quand il était jeune mais non, ce n'est pas encore cela. Nous arrivons, Océane. Tu me guides, je ne connais pas encore bien la ville.

— Viens, dit-elle en lui prenant la main.

Valentin frissonna au contact de la petite main fraîche, mais ce n'était pas de froid. Étrange comme il se sentait petit garçon auprès de cette fille délurée.

— Alors, qu'est-ce que tu as pensé du film ? demanda Océane quand ils furent assis à l'intérieur de la brasserie.

L'arrivée du serveur dispensa Valentin de répondre.

— Que boiras-tu ?

— Un coca, et toi ?

— Une orange pressée.

— Tu n'aimes pas le coca ? Moi j'adore. On partage la note ?

— Non, après le film que nous venons de voir, je t'invite.

Valentin s'attendait à un remerciement ou à tout le moins au séduisant sourire complice de son amie quand un groupe de trois garçons fit son entrée dans la

brasserie. Océane se leva et se dirigea vers eux. Elle se retourna et lui dit :

— Tu m'attends une minute ?

Dépité, Valentin la vit donner deux bises à chaque gars puis en souriant de toutes ses dents entrer dans une discussion enjouée avec les intrus. « Elle a le droit d'avoir des copains » se raisonna-t-il. Mais la discussion se prolongea, ponctuée de petits rires. Les garçons tournaient fréquemment la tête vers lui. Il eut la très désagréable impression d'être une cible, la risée du groupe, le boloss. Au bout de cinq minutes, Valentin sortit son iPhone, coudes sur la table, appareil au niveau des yeux, faisant mise de consulter ses messages, il mit l'application photo en mode silencieux, zooma et déclencha plusieurs fois l'appareil. Il regarda l'heure puis éteignit le téléphone. Le groupe entourant une Océane apparemment ravie continuait de rire. Une onde de colère froide le submergea. Valentin but rapidement son jus d'orange, mit les quelques euros de la note dans la soucoupe, se leva et sortit de l'établissement sans passer près des autres jeunes.

A quelques dizaines de mètres de la brasserie, des pas précipités résonnèrent derrière lui mais il ne se retourna pas, accéléra le pas.

— Val, Valentin, attends moi, qu'est-ce ce qui se passe, pourquoi pars-tu ?  
Valentin ! Arrête-toi !

Ce n'est qu'à l'abri-car que la jeune fille enfin le rejoignit. Valentin, les yeux fermés, écouteurs aux oreilles semblait se délecter de sa musique. Océane lui toucha le bras.

— Pourquoi es-tu parti comme ça ?

Valentin ouvrit les yeux, ôta un écouteur et regarda la jeune fille sans répondre, l'obligeant à répéter sa question.

— Tu peux me dire pourquoi tu es parti de cette façon ?

— Je ne connais qu'une façon de partir et si tu ne comprends pas pourquoi, c'est que tu es moins... intéressante que je le pensais.

— Mais c'était juste des copains, j'ai le droit d'avoir des copains, non ?

— Tu as tous les droits te concernant et... de mon côté j'ai aussi tous les miens, affirma-t-il en remettant son écouteur.

Dans le car, sur le trajet du retour, Valentin resta debout malgré quelques places libres. Océane s'assit au plus près de lui sans réussir à capter son regard. Quelques larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Quand le car arriva place de la mairie, elle se leva, s'arrêta près de Valentin, voulut lui faire une bise d'au revoir mais, visage fermé, il recula suffisamment pour faire

échouer la tentative.

— Au revoir Val, tu veux bien qu'on se revoie ? Hein, tu veux bien ?

— On se reverra... en classe lundi avec tous les autres, salut.



---

## CHAPITRE 17

### MISE AU POINT

Le lendemain de sa déconvenue, Valentin profita du dimanche pluvieux pour transférer sur l'ordinateur de ses grands-parents les photos prises la veille. A l'aide du logiciel de traitement d'images, il sépara les personnages en autant de nouvelles photos qu'il imprima, réalisa des gros plans des visages, puis re-transféra le tout dans son smartphone avant d'effacer les traces de son travail. Il était certains de n'avoir jamais vu les trois garçons qui, avec la complicité d'Océane, l'avaient humilié.

Le lundi suivant, à l'interclasse de dix heures, Valentin, qui ne la perdait pas de vue, déjoua plusieurs fois la tentative de rapprochement d'Océane. Appareil photo opérationnel en main, il s'efforça de situer sa jumelle et dès qu'il le put, prit discrètement plusieurs gros plan du visage de Marine. Satisfait de son action, il rejoignit le groupe de ses meilleurs amis, ignorant les impérieux signes de la main d'Océane.

Toute la journée, il sut éviter tout rapprochement, ignora les demandes chuchotées de celle qui était toujours sa voisine pendant les cours, négligea les messages papier qu'elle tenta de lui faire passer, ne répondit pas à ses textos.

Le soir de ce même lundi, sous prétexte de recherches pour le collègue, il reprit possession du gros ordinateur familial. Juxtaposant les photos des visages des jumelles, établit un calque de quadrillage sur chacune et examina chaque carré d'image. Œil droit, œil gauche, ensemble des deux, nez, menton, pommettes, joues, oreilles, implantation des cheveux, tout était semblable. Il agrandit encore un peu plus les images et c'est là qu'il vit la différence : la partie supérieure du lobe de l'oreille gauche de Marine présentait un très léger a-plat.

Satisfait de sa petite enquête, Valentin fit à nouveau le ménage de l'ordinateur, vida la corbeille et, l'esprit plus tranquille se mit à l'apprentissage de ses leçons.

Le lendemain, Océane au ruban bleu océan prit comme d'habitude place à la table voisinant celle de Valentin. Elle semblait avoir pris son parti de la

froideur du garçon et ne tenta rien pour le distraire. A la faveur d'un mouvement de tête destiné à rejeter ses cheveux en arrière, Océane découvrit un instant le côté gauche de son visage laissant fugitivement apercevoir son oreille à l'ourlet légèrement aplati. Valentin fit celui qui n'avait rien remarqué mais il avait compris le stratagème, elles avaient échangé leurs places et leurs rubans.

A la récréation qui suivit, la jumelle au ruban bleu foncé vint vers Valentin qui se laissa aborder avec le sourire.

— Qu'est-ce qui se passe avec ma sœur Valentin ? Depuis samedi elle pleure tout le temps et ne comprends rien à ton attitude. Elle a vraiment envie de sortir avec toi, tu sais.

— Il ne peut pas être question que je sorte avec quelqu'un qui me laisse tomber à la première occasion, je ne suis pas un « faute de mieux » !

— Je comprends, mais moi, je ne laisse jamais tomber personne.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu es trop malin Valentin. Ne me dit pas que tu ne comprends pas. Je ne fais pas les mêmes erreurs que ma sœur, moi !

— Tu veux prendre la place qu'elle a perdue ?

— Pourquoi pas. Elle te plaisait et moi je suis physiquement exactement la même. Tu veux bien ?

— Écoute-moi bien MARINE, tu diras à ta sœur que les garçons n'aiment pas qu'on triche avec eux. Tu lui diras que la seule chose que ne doit jamais faire une fille qui sort avec un garçon, c'est lui laisser le sentiment qu'il passe après les autres. Se moquer de lui en compagnie d'autres mecs, c'est signer une lettre de rupture définitive. Glisse-lui ça dans... l'oreille gauche ! Salut !

---

## CHAPITRE 18

### LA LORELEI

Personne parmi les élèves de la classe ne savait depuis quand madame Laurence Laymarie enseignait la musique dans l'établissement.

Son surnom de Lorelei, qui avait traversé plusieurs générations de collégiens, lui seyait parfaitement car elle avait une magnifique voix de soprano léger, douce et envoûtante.

Elle approchait de la retraite mais les années n'avaient pas le moins du monde altéré sa voix et quand elle chantait, même le plus chahuteur des élèves tombait sous le charme. Ses cours, issus d'une pédagogie éprouvée, ne lassaient jamais son auditoire, c'est ainsi que dans la classe de cinquième C, elle avait demandé à ceux qui avaient une compétence touchant l'expression musicale d'en faire un exposé que tous étaient ensuite invités à commenter.

Valentin n'avait aucune prédisposition mais s'était cependant porté volontaire pour présenter le sien.

— Après l'exposé de Mathilde sur le violon soprano et sa très belle démonstration ; l'intéressante présentation des chanteurs de Rap par Tony, et celui d'Émilie sur la composition d'un orchestre symphonique, Valentin va nous parler de... de quoi Valentin ?

— Je dois d'abord relier mon smartphone à l'ampli... Voilà... c'est fait.

Je ne vais pas vous parler de la musique des autochtones d'Australie comme certains pourraient le penser étant donné le pays d'où je viens. Non.

J'ai découvert dans une malle de la maison de mes grands-parents un certain nombre de disques vinyles datant des années d'après la guerre de 1939-1945 ainsi qu'une platine tourne disque.

J'ai eu envie d'écouter ces chansons d'autrefois. C'est ainsi que l'idée d'un exposé sur ce genre musical m'est venue.

— Ça va être d'un nul ! lança Tony.

— Tony, nous avons écouté avec intérêt ce que tu nous as présenté, sois gentil de respecter le travail des autres.

Valentin reprit sans se démonter :

— J'ai enregistré celles qui me plaisent le plus sur mon smartphone et voici la première : elle date de 1946. Sur un texte de Jacques Prévert et une musique

de Joseph Kosma...

— C'est qui ceux là ? s'amusa Océane.

— Pour toi Océane, Yves Montant interprète « Les feuilles mortes. » Écoute bien...

*Oh, je voudrais tant que tu te souviennes  
Des jours heureux où nous étions amis  
En ce temps-là la vie était plus belle  
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui*

*Les feuilles mortes se ramassent à la pelle  
Tu vois, je n'ai pas oublié  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle  
Les souvenirs et les regrets aussi...*

La chanson achevée, Valentin laissa un instant la magie du silence agir sur l'inconscient de ses camarades avant d'enchaîner.

— Ensuite, interprété par Caura Vaucaire, je vous propose « La complainte de la butte. » Une chanson écrite en 1955 par Jean Renoir et Georges van Parys. Le premier est un réalisateur de cinéma et l'autre compositeur de musique de film. Je vous laisse écouter...

*En haut de la rue St-Vincent  
Un poète et une inconnue  
S'aimèrent l'espace d'un instant  
Mais il ne l'a jamais revue...*

La chanson terminée, le silence à nouveau s'installa que personne n'osa rompre. Valentin reprit d'une voix douce :

— Et maintenant, un poème à la fois désespérant et optimiste de Francis Jammes mis en musique et chanté par Georges Brassens, en 1955 également : « La prière. »

*Par le petit garçon qui meurt près de sa mère  
Tandis que des enfants s'amuse au parterre  
Et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment...*

Quelques reniflements discrets suivirent la fin de la chanson. L'émotion de la jeune assemblée était palpable.

— Je vais terminer par une chanson de 1956 dont la musique est extraite du Prince Igor, un opéra du compositeur russe Borodine mais avec des paroles originales de Francis Blanche...

— Ah oui, lui je le connais, il jouait dans « Les tontons flingueurs » lança Clément Barilla, provoquant le rire d'une partie de la classe.

— C'est exact, intervint la professeure, c'est bien le même, mais si tu veux, les commentaires viendront après l'exposé. Nous laissons Valentin terminer.

— La musique originale est celle des Danses polovtsiennes de cet opéra. La chanteuse se nomme Gloria Lasso et la chanson s'intitule « Étrangère au paradis ». Écoutez la pureté de la voix de l'interprète :

*Prends ma main*

*Car je suis étrangère ici*

*Perdu dans le pays bleu*

*Étrangère au paradis...*

La chanson finie, la professeure reprit de sa jolie voix de soprano : *Prends ma main car je suis étrangère ici...*

Quand elle eut terminé, à nouveau personne n'osa rompre le silence. C'est elle qui finit par demander :

— Que pensez-vous de l'exposé de Valentin ?

— C'est ringard ! décida Tony.

— Pourquoi dis-tu ça ? intervint Marion, moi je pense que ces chansons, même si elles sont vieilles, elles sont très belles et pourraient être de maintenant.

— Moi, j'ai failli pleurer en écoutant la prière, confessa Lucie.

— Oh la nulle ! se moqua Tony.

— Ce n'est jamais nul d'exprimer une émotion. Ce qui est nul, c'est de ne pas comprendre qu'on puisse le faire, contra Mathilde.

— Et aussi de ne pas en avoir, renchérit Emilie.

— Moi j'ai adoré la première chanson sur les feuilles mortes, elle est très poétique et je trouve que le chanteur Yves... Machin y met beaucoup de sentiment.

— Yves Montand. Je suis d'accord avec toi Anaïs, appuya Valentin.

— Moi, c'est peut-être bête, mais la chanson sur heu... sur la lune, et bien , elle me donnait envie de tourner.

Quelques rires suivirent la naïve déclaration de Pascal. Madame Laymarie intervint pour expliquer.

— C'est loin d'être bête ce que tu dis là, Pascal. Les couplets qui suivent l'introduction de cette chanson sont construits sur un rythme de valse anglaise encore appelée valse lente. C'est un rythme à trois temps qui effectivement donne envie de valser, donc de tourner.

— J'ai trouvé que la musique qui accompagne les chansons n'empêche pas d'entendre les paroles, dit Adrien rapidement appuyé par Marion.

— Oui c'est vrai, je trouve que ces chanteurs-là prononcent bien, je veux dire qu'ils articulent et qu'on comprend les paroles alors qu'ils ne crient pas.

— Ils sont encore vivants ces quatre là ? demanda Pauline.

— Non, ils sont tous décédés. S'ils avaient à peu près trente ans en 1950, ils auraient près de cent ans maintenant. Remarque, je n'ai pas fait de recherche mais il est fort possible que certains autres de cette époque soient toujours vivants.

— On vient de les entendre, donc ils sont encore un peu vivants pour nous, réfléchit Olivier.

— Tu as raison, c'est ce qu'on appelle passer à la postérité. Ceux qui font une œuvre de qualité restent dans les mémoires et ne disparaissent jamais complètement, expliqua la professeure.

— On peut encore trouver des CD ?

— Je pense que oui Eva. Je crois qu'il existe des compilations de chansons anciennes qui se vendent dans les magasins spécialisés et même dans les hypermarchés. Merci Valentin pour ce super exposé, sensible et bien présenté. A titre personnel, il m'a rappelé d'excellents souvenirs. A qui le tour la semaine prochaine ?

---

## CHAPITRE 19

### CAMBRIOLEURS

- Dis-moi Valentin, cela te plairait de gagner dix euros ?
- Bien sûr grand-père, qu'est-ce que je dois faire ?
- Tu connais madame Vaillant qui habite la petite maison aux volets beige, presque au bout de la rue ?
- De vue seulement.
- Elle est veuve et vit seule. Elle a besoin d'un coup de main.
- Que faut-il faire, rentrer du bois, ratisser les feuilles mortes ?
- Non, pas du tout. Elle m'a dit qu'elle venait de prendre une box internet et de s'acheter un ordinateur portable pour communiquer avec sa famille à Paris. Elle m'a demandé si je voulais bien l'aider à tout mettre en place et lui apprendre à s'en servir. Comme tu t'y connais mieux que moi, je te propose d'aller l'aider. Est-ce que tu saurais faire ?
- Sans problème.
- Comment comptes-tu t'y prendre ?
- C'est un peu long mais pas sorcier. D'abord je branche sa box et je la teste avec mon iPhone. Ensuite j'installe le système d'exploitation de son ordinateur.
- C'est un PC, pas un Mac.
- Le principe est le même grand-père. J'établis la connexion et je télécharge les logiciels nécessaires : courrielleur, autre navigateur, Skype. J'en ai pour deux heures maximum.
- C'est d'accord, je lui téléphone.
- Attends grand-père, tu penses qu'elle acceptera les conseils d'un jeune comme moi ?
- Je vais chaudement te recommander.

Quand Valentin se présenta devant la porte de la maison aux volets beige, celle-ci s'ouvrit avant qu'il eut besoin de sonner.

- Bonjour madame Vaillant, je suis Valentin.
- Bonjour mon garçon, sourit la dame, entre. Monsieur Valmont m'a dit que tu es un crack en informatique.
- Un crack, je ne sais pas mais pour les opérations de base, je n'ai pas de

problème.

— Regarde Valentin, tout ce que j'ai reçu, c'est plein de boîtes, de cordons et de fils. Il paraît qu'avec ça je pourrai converser avec mes enfants et petits enfants à Paris, c'est vrai ?

— Non seulement converser mais les voir en direct. Je vais faire les branchements et les installations nécessaires. Quand tout sera prêt je vous montrerai comment rédiger un message électronique, comment aller sur internet et comment établir une communication. Je converse souvent comme cela avec mes parents en Australie. Il y a combien de temps que vous avez commandé votre box internet ?

— Il y a huit jours.

— Bon, votre ligne doit être opérationnelle maintenant. Où est la prise téléphonique ?

— Là, derrière ce meuble.

— OK, j'installe la box, puis je mettrai en place le système de votre ordinateur ensuite je téléchargerai les logiciels nécessaires pour l'usage d'internet. J'en ai pour une bonne heure.

Concentré, soigneux, méthodique, Valentin déballa un à un les éléments du réseau à installer, positionna les appareils, enficha et vérifia les connexions, testa la mise sous tension, laissa la box s'actualiser puis vérifia le bon fonctionnement de l'ordinateur. Satisfait de l'installation, après avoir mis à jour les principaux logiciels, il se retourna vers madame Vaillant qui depuis son fauteuil le regardait avec admiration.

— Voilà madame Vaillant. Avez-vous votre contrat avec vos identifiants ? C'est pour mettre en place votre messagerie.

— Voici ce qu'ils m'ont donné lorsque j'ai souscrit mon abonnement.

— Merci, je crée votre compte de courrier... Vous avez pensé à un mot de passe ?

— Heu non, comment fait-on ?

— Il s'agit d'un mot qui permet aux ordinateurs de votre fournisseur d'accès à internet de vous reconnaître. Puis-je vous demander votre prénom ?

— Mauricette. Ce prénom n'est pas très à la mode, n'est-ce pas ?

— Ma grand-mère dit toujours que la mode c'est ce qui se démode, sourit Valentin. Comme mot de passe, je vous propose maurivaill. Début du prénom quatre lettres, début du nom quatre lettres, tout en minuscules, c'est facile à retenir. Vous pourrez le changer quand vous le désirerez. Maintenant, je teste



votre connexion en envoyant un message sur mon iPhone... Voilà, c'est fait... OK, le message est arrivé, regardez...

— Tu est un crack Valentin !

— Vous savez, l'informatique c'est surtout de la logique et il paraît que j'en ai un peu. Maintenant j'installe le logiciel qui vous permettra de communiquer avec votre famille. Là il faut fournir un mot de passe plus compliqué, il nous demande des majuscules, des minuscules et des chiffres, voyons... Tenez, je vous propose Mauri5Vaill3. Pour le retenir, c'est simple : majuscule au début du prénom et chiffre pour le nombre de lettres manquantes et pareil pour le nom. OK, je vais régler votre caméra...

— Mais je n'ai pas de caméra Valentin !

— Regardez là, en haut de votre écran, ce petit rond, c'est la lentille d'une caméra intégrée à votre ordinateur.

— Hé bien ça, c'est extraordinaire...

— Tout à l'heure, quand je serai rentré, je vous appellerai pour tester la visiophonie.

— Mais je ne saurai jamais faire mon petit Valentin...

— Pas d'inquiétude, laissez votre ordinateur allumé tel qu'il est là. Je vous téléphonerai pour vous guider en temps réel.

— Tu es trop gentil, tiens prends ce billet pour te remercier.

— Vingt euros, c'est beaucoup trop madame Vaillant.

— Tu les a bien mérités, prends.

— Merci beaucoup. Cet après-midi, je reviendrai pour vous familiariser avec les logiciels. Bon appétit !

— Alors Valentin, elle est sympa madame Vaillant ?

— Trop gentille, grand-mère, elle m'a payé vingt euros pour des trucs que j'aime bien faire !

— Elle est généreuse pour une personne qui s'est fait cambrioler.

— Cambrioler ? Quand ?

— L'été dernier au mois d'août.

— Qu'est ce qui lui a été volé, tu sais ?

— Je ne sais pas exactement, elle m'a parlé de sa télévision et d'un tas d'autres choses...

— Les voleurs n'ont pas été retrouvés ?

— Non, pas encore, c'est probablement une enquête difficile.

— Oui, sûrement.

— Toute son installation fonctionne bien ?

— Oui, mais je n'ai pas tout à fait terminé. Je vais tester son Skype et la guider en même temps, je peux squatter l'ordinateur ?

— Vas-y, nous mangeons dans une petite heure, je te dispense de mettre la table aujourd'hui.

— Allô madame Vaillant ? C'est moi Valentin. Votre ordinateur est toujours allumé ?

— Non, l'écran s'est éteint tout seul.

— C'est normal, passez votre doigt sur le pavé tactile ou bougez la souris.

— Ça y est, il se rallume.

— Bon, je vous appelle par Skype, gardez votre téléphone à l'oreille et dites-moi ce qui se passe sur l'écran...

— Quelque chose s'affiche en bas à droite.

— Bon, cliquez dessus.

— Oh, Valentin, je te vois, c'est extraordinaire !

— Je vous vois aussi, vous pouvez éteindre votre téléphone maintenant, nous pouvons continuer de parler par ordinateur.

— Je vais pouvoir appeler mes enfants ?

— Oui, cet après-midi, je repasserai vous voir pour finir de vous expliquer.

— D'accord Valentin.

— Voilà madame Vaillant, tout est en place. Vous pouvez rajouter autant de correspondants que vous le souhaitez, il suffit que vous échangiez vos adresses.

— Encore merci Valentin, tu es un génie !

— Dites-moi, ma grand-mère m'a dit que votre maison a été cambriolée cet été...

— Oh, oui hélas, quel gâchis ils m'ont fait ! Je me suis absentée une petite semaine pour aller à Paris et ça a suffit.

— Que vous ont-ils pris comme objets de valeur ?

— Une pendule du dix-neuvième siècle...

— Oulà, c'est vieux ça !

— Elle venait de mes grands-parents. Ils ont aussi volé ma boîte à bijoux, un portefeuille avec un peu d'argent liquide, divers bibelots de valeur, mon poste

de télévision, un petit meuble bureau à tiroirs secrets et plein de petites choses, des vases, les lampes...

— Les gendarmes, qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Ils n'ont aucun indice. Ils m'ont expliqué que je n'ai pas été la seule, il y a eu trois effractions la même semaine dans le village.

— Ce qui est sûr c'est qu'ils étaient au moins deux et qu'ils avaient un véhicule genre fourgon. Par où sont-ils entrés ?

— Ils ont forcé une fenêtre à l'arrière de la maison. Pourquoi deux personnes ?

— Il faut être deux pour transporter un meuble. En tout cas c'est moche tout ça.

— Je me demande ce qu'ils font de tout ce butin.

— Un voleur ne veut pas s'encombrer de tous ces objets, il cherche à les revendre.

— Comment font-ils, ils ne peuvent pas tenir boutique quand même !

— Ils peuvent revendre par internet. Attendez madame Vaillant, je fais une recherche. Il y a des sites spécialisés dans la vente d'occasion. Comment était votre pendule ancienne ?

— Comment dire, elle avait un corps cylindrique tenu par quatre colonnettes en marbre, un mini balancier représentant un soleil, un cadran finement décoré de festons soulignant les chiffres. C'était un très bel objet.

— Regardez madame, je me suis connecté à un site de vente d'occasion très connu. Dans recherche, je tape « pendule ancienne en marbre à balancier » puis je choisis France et Entrée - c'est cette touche là - et les résultats s'affichent. Il suffit maintenant de faire défiler les annonces avec la molette de la souris. Regardez, si vous voyez quelque chose de ressemblant à votre pendule, vous me le dites.

— Là, c'est une comme ça, même cadran, même balancier mais le dessus est différent.

— Je vais vous laisser continuer à chercher madame Vaillant, il faut que je rentre maintenant car j'ai quelques leçons à apprendre.

— Qu'est-ce que je fais si je vois la même que la mienne ?

— Vous cliquez dessus et vous notez le pseudo du vendeur.

— C'est quoi ça, le pseudo ?

— C'est le mot avec lequel le vendeur s'identifie, il se trouve en haut de son annonce, à droite. Là, vous voyez ?

— Je vais essayer Valentin mais je ne suis pas sûre d'avoir tout compris.  
— Avec un ordinateur, il faut essayer des tas de fois et ne pas avoir peur de faire des erreurs et de recommencer. Vous pourrez aussi faire une recherche sur un de vos bijoux ou sur votre meuble de bureau. Attendez, j'efface tout, je vous remontre une fois comment il faut faire puis je me sauve ! Si vous découvrez quelque chose, vous m'appellez.

— Allô Valentin ?

— Ah, madame Vaillant, avez-vous besoin d'aide ?

— Ça va, je m'habitue aux nouvelles technologies comme on dit. Je t'appelle pour te dire que j'ai vu un bijou identique à un de ceux qui m'ont été volés sur le site que tu m'as indiqué. J'ai noté le pseudo du vendeur c'est *deva*. Est-ce que c'est utile ?

— C'est une première piste. Est-ce que vous avez chez vous des photos montrant les objets volés ?

— J'ai bien des photos de mon intérieur montrant la pendule et le meuble. Je pense aussi en avoir une de moi avec quelques bijoux...

— Très bien. Puis-je passer chez vous pour vous exposer mon plan et vous emprunter ces photos ?

— Tu viens me voir quand tu veux mon petit Valentin. Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Je vais scanner vos photos, faire des agrandissements des objets et mettre mes copains dans le coup pour faire des recherches. Il y a beaucoup de sites de vente d'occasion et il va falloir ratisser très large.

— Mais qu'est-ce qui prouvera qu'il s'agit bien de ce qu'on m'a volé ?

— Quand nous trouveront des similitudes, nous ferons comme si nous étions intéressés pour acheter. De cette façon nous allons récupérer des adresses de courriel, des numéros de téléphone et des pseudos. S'il y a concordance entre objets et coordonnées du vendeur, nous pourrons avoir de sérieux soupçons.

— Tu es vraiment malin pour un garçon de ton âge !

— Ce n'est que de la logique, madame Vaillant. Je passe dans l'après-midi récupérer les photos et demain je mets mes bons copains au travail !

A la sortie des cours ce vendredi-là Valentin rassembla ses copains Gilles, Florian, Olivier et Pascal.

— Qui possède un ordi personnel ?

— Moi j'ai le vieux portable Sony de mes parents, je m'en sers pour mes devoirs, tu en as besoin ? demanda Florian.

— Non, Flo, j'ai ce qu'il faut. Et vous autres ?

— Je peux me servir de celui de mes parents si c'est pour le travail scolaire, expliqua Olivier.

— Moi aussi, ajouta Gilles.

— On n'a toujours pas ça à la maison, dit piteusement Pascal.

— Je te prêterai ma tablette.

— Tu me montreras comment faire ?

— Bien sûr mon vieux.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? s'enquit Gilles approuvé par les mimiques des trois autres.

— Je fais une enquête pour tenter de coincer des cambrioleurs. Ils ont volé une vieille dame de mes amies, madame Vaillant...

— Ah oui, j'ai entendu parler ce ce cambriolage et ce n'était pas le seul je crois, confirma Olivier.

— C'est juste, il y en a eu au moins trois dans le village l'été dernier. Alors voici ce que j'attends de vous : j'ai fait une liste des principaux sites d'achat-vente d'occasion en ligne, en voici une chacun, j'ai fait des photos de quelques objets précieux volés, voilà deux photos différentes par personne.

A part Pascal à qui je vais tout expliquer, vous savez tous faire des recherches, n'est-ce pas ? Demain c'est samedi et il va pleuvoir alors autant faire action utile. Dès que vous trouvez quelque chose, vous faites une copie d'écran, vous relevez le pseudo du vendeur ainsi que le numéro de téléphone s'il est indiqué et vous m'envoyez un message. Vous avez compris les gars ? Viens jusqu'à chez moi Pascal, je vais te montrer comment se servir de la tablette.

Le premier message arriva le lendemain matin dans le téléphone de Valentin. Il émanait de Gilles « bague rubis 150 € pseudo : *napoca* ». Vers midi, nouveau texto, de Florian cette fois « meuble à tiroirs *lasi* 200 € ». Dans l'après-midi Bouboule lui téléphona :

— Salut Val, c'est vraiment super ta tablette, j'ai envie de la garder !

— Annonce Bouboule, je sais que tu as trouvé quelque chose !

— Comment le sais-tu ?

— Parce que tu m'appelles.

— Oui, sur un site de vente aux enchères, j'ai sur l'écran un coffret à bijoux très ressemblant. Il est mis à prix 20 euros et il reste un peu plus de trois jours.

— Comment s'appelle le vendeur ?

— Comment on fait pour savoir ?

— Regarde à droite de l'écran.

— Ah oui, c'est écrit « Détails sur le vendeur » et en dessous « *galati* ».

— Bien Pascal, j'écris tout ça. Tu as fait une recherche sur ta seconde photo ?

— Oui, mais rien.

— OK, je te tiens au courant.

Dans la foulée, Valentin appela Olivier qui ne donnait pas signe de vie.

— Salut Olive, rien trouvé ?

— Non et j'ai une indigestion de vases art déco et autres styles. !

— Pas grave. Tu peux venir chez moi vers dix huit heures ? Réunion générale pour tirer les conclusions de nos recherches.

— D'accord, tu veux que je prévienne les autres ?

— Oui, je veux bien.

— Bon, les gars je vous remercie pour le travail que vous avez fait.

— Ça t'a donné des indices ? questionna Pascal.

— Oui, indirectement. Tout d'abord, la valeur des objets est indiscutablement sous évaluée, comme si les vendeurs voulaient s'en débarrasser à tout prix, c'est le cas de le dire, donc c'est louche. Ensuite les pseudos : j'ai fait une recherche sur internet pour chacun d'eux.

— Tu as trouvé un point commun ? s'intéressa Florian.

— Le seul que j'ai trouvé, c'est qu'en mettant une majuscule à chacun, j'obtiens une ville de Roumanie.

— Ça ne fait pas beaucoup avancer le schmilblick, ironisa Olivier.

— Je crois que si. Imagine : le ou les voleurs ne veulent pas mettre toujours le même pseudo pour éviter tout recoupement, alors ils en veulent des faciles à mémoriser pour eux et pour cela, ils cherchent des mots qui leur sont familiers. En l'occurrence, s'ils ont pris des noms de villes roumaines, c'est probablement qu'ils sont eux-mêmes roumains.

— Tu crois donc qu'il s'agit des cambrioleurs de madame Vaillant ? espéra Gilles.

— J'en suis presque persuadé.

— Le cambriolage a eu lieu il y plus de six mois, les annonces ne seraient déposées que maintenant ? continua Gilles.

— D'abord, une annonce peut se renouveler.

— Oui, mais j'ai lu qu'il faut payer pour prolonger une annonce or ils cherchent de l'argent, ils n'ont pas envie d'en donner.

— Pas s'ils en font une nouvelle avec un nouveau pseudo.

— Comment faire pour les coincer ? continua Florian.

— Il faut que nous trouvions leur adresse.

— Oui, mais ça c'est impossible, désespéra Gilles.

— Ne soit pas défaitiste ! Réfléchit un peu Gilles : les petites choses sont en général envoyés par colissimo mais pour un gros objet comme une pièce de mobilier, comment font-ils ? Flo, c'est toi qui a trouvé le vendeur du meuble ? Tiens, mets-toi à l'ordinateur et refais ta recherche.

— Voilà, ça y est, dit Florian, regardez l'écran et la photo que Val m'a donnée. C'est exactement le même meuble, hein ?

— Oui, cela semble effectivement le même. Descends sur la page... lieu : « Saint Étienne ». Clique sur « Voir le numéro ».

— C'est un numéro de portable en 06.

— OK, à toi Gilles, retrouve l'annonce de bague rubis.

— Bon, une minute... Voilà.

— Clique pour voir le numéro.

— Oh, c'est le même !

— Alors les gars, quelle conclusion en tirer ?

— C'est la même personne qui vend le meuble à tiroirs et la bague au rubis, il s'agit donc de ce qui a été pris à madame Vaillant et on possède le numéro du cambrioleur. Voilà ! fit Bouboule tout réjoui.

— Il ne reste plus qu'à téléphoner, émit Olivier avec assurance.

— Du calme, tout cela se prépare. Pour être crédible, il faut que ce soit une voix d'adulte qui appelle. Il n'y a que toi Olive qui peut le faire, tu es le seul d'entre nous dont la voix a mué. Tu vas demander si le meuble de l'annonce est toujours disponible. Ensuite tu dis qu'à 150 euros tu es intéressé et que tu payes en espèces. S'il ne veut pas baisser le prix, tu demandes si le secrétaire est en bon état. Tu discutes comme si tu tenais vraiment à l'acheter et tu cèdes. Ensuite tu demandes où tu peux le voir. Tu dis que tu peux venir avec un fourgon et comment faire pour trouver l'adresse. Prends rendez-vous pour mardi par exemple.

— Pourquoi si tard ?  
— Il nous faudra le temps de prévenir l'adjudant Lemoine et lui laisser celui de s'organiser et de monter son piège.  
— Ah, d'accord !  
— S'il dit quelque chose dont tu n'as pas la réponse, fais répéter pour gagner du temps. OK ? Allez, Olive, à toi de jouer ! Mets le haut-parleur.

— Allô, Bonjour je vous appelle pour l'annonce.  
— *Care anunt?* Quelle...annonce ?  
— Celle pour le meuble, l'annonce de *lasi*, le secrétaire à tiroirs...  
— Ah, *scuzati*, oui je comprends.  
— Le meuble est toujours disponible ?  
— *Da*, oui, toujours.  
— Je suis éventuellement intéressé. Cent cinquante euros, ça irait ?  
— Non, très joli meuble, *douà sute*, deux cents.  
— Cent quatre vingt et je paye en espèces.  
— En espèces ?  
— Oui, en billets.  
— *Bine...* D'accord. Vous prenez quand ?  
— Je peux venir mardi avec mon fourgon. C'est où dans Saint Étienne ?  
— Pas vraiment Saint Étienne, pas loin, Saint Chamond. Je donne adresse, maison facile à trouver.  
— Entendu, je suis monsieur Lemoine. Je demande qui ?  
— Moi. Monsieur Bobesco.  
— D'accord, à mardi vers onze heures, bonsoir monsieur Bobesco.  
— Oui, mardi. *Bună seara*.

— Tu t'es débrouillé comme un chef, Olive ! Je crois qu'on a découvert une nouvelle association de malfaiteurs. A mon avis au moins trois personnes, deux qui visitent les maisons inoccupées et un qui se charge du stock et de la revente.  
— Il vient d'où ce langage bizarre ?  
— Je crois bien que c'est du roumain comme les pseudos nous le laissent penser.  
— Il ne reste plus qu'à faire un rapport à l'adjudant Lemoine. Monsieur Lemoine, s'amusa Gilles.



- Pas moi, dit Olivier, je viens de faire mon taf.
- Quelqu'un pour aller le voir et lui présenter l'affaire ? Bouboule, Flo ?
- Toi Val, intervint Florian, tu le connais bien maintenant et il t'a à la bonne.
- Il va t'engager comme détective, c'est sûr ! s'amusa Bouboule.
- OK, je vous tiendrai au courant. A lundi les gars.

---

## CHAPITRE 20

### RÉCOMPENSE

— Les cambrioleurs ont été coffrés ! raconta Valentin au groupe de ses copains en arc de cercle devant lui. Ils ne se sont pas méfiés quand un fourgon est arrivé devant chez eux mardi matin. Un gendarme en civil est sorti avec son portefeuille à la main et s'est présenté comme étant monsieur Lemoine. Le dénommé Bobesco, un homme d'une cinquantaine d'années, l'a conduit dans sa réserve en se faisant passer pour un brocanteur amateur. Pendant ce temps les autres gendarmes, en tenue, qui étaient cachés dans le fourgon sont sortis discrètement et ont encerclé la maison. Ils ont arrêté trois hommes et une femme : l'épouse de Bobesco, les deux autres étaient leurs fils de 19 et 23 ans. Dans le garage, ils ont découvert tout un tas d'objets volés, fruits de leurs cambriolages.

— Madame Vaillant va récupérer ses biens alors, espéra Olivier.

— Pas tout de suite. D'abord les gendarmes doivent faire l'inventaire et le remettre au juge d'instruction qui s'occupe de l'affaire. C'est lui, le juge, qui décidera de la restitution des objets, m'a expliqué l'adjudant au téléphone. Si les biens étaient assurés et remboursés, c'est l'assurance qui les récupère, sinon les propriétaires volés seront convoqués pour reconnaître leurs affaires.

— Et dans le cas de madame Vaillant ? demanda Bouboule.

— Elle n'avait pas jugé utile de s'assurer pour ça, elle va donc pouvoir récupérer tout ce qui n'a pas été vendu par les malfrats.

— Elle est contente je suppose, émit Florian.

— Tu penses bien. Elle m'a chargé de vous remettre une petite récompense à chacun. Alors voici, dit théâtralement Valentin en sortant son porte-monnaie : dix euros chacun !

— Chouette ! Et l'adjudant, qu'est-ce qu'il a dit de nous ? s'enquit Gilles.

— Il a dit que pour l'enquête, il n'aurait pas fait mieux ! Il a rigolé quand il a su qu'Olive s'était fait passer pour monsieur Lemoine. Il a quand même un peu tiqué quand je lui ai dit que l'opération devait avoir lieu mardi car il a dû se coordonner d'urgence avec ses collègues de là-bas. Les cambrioleurs étaient effectivement originaires de Roumanie ce qui ne veut pas dire que tous les roumains sont des voleurs, m'a-t-il fait remarquer.

— Qu'est-ce qu'il va leur arriver aux voleurs ? questionna Bouboule.

- J'ai posé la question, il m'a répondu : mise en examen, jugement et condamnation probable.
- Donc affaire résolue, et par nous ! triompha Florian.
- En quelque sorte oui. Mais je ne vous ai pas encore dit le plus beau.
- C'est quoi ? s'impatienta Olivier.
- Les assurances vont offrir une récompense à ceux qui ont permis de résoudre l'affaire, donc nous.
- Un cadeau ? De l'argent ? questionna Bouboule tout excité.
- Probablement une petite somme d'argent, mais ce n'est pas nous qui allons la recevoir car nous sommes mineurs, plutôt nos parents.
- C'est toujours comme ça, t'es trop jeune, t'es trop petit, quand tu seras en âge de comprendre, quand tu seras grand... Se lamenta Olivier
- Bah, tes parents te donneront sûrement un petit quelque chose tout de suite.

---

## CHAPITRE 21

### MATHILDE

— Valentin, je veux te parler.

Au moment de l'interclasse, Mathilde, qui ne lui avait jamais adressé la parole, venait de toucher le bras de Valentin qui leva des sourcils étonnés.

— Oui, parle.

— Pas ici. Dans la cour, à la récré de dix heures.

— Comme tu veux. Ce sera quoi le thème de la discussion ?

— Tout à l'heure, dit-elle avec un sourire contraint.

— OK, d'accord.

Valentin passa les temps morts de l'heure de cours qui suivit à chercher des raisons à cette demande. Ce n'était pas de l'aide scolaire car Mathilde était la plus brillante des filles de la classe. Le seul point commun qu'ils avaient était justement le fait qu'ils étaient bons l'un et l'autre. Quand la sonnerie de dix heures les libéra, Mathilde vint rapidement se placer à son côté.

— Alors Mathilde ?

— Viens, marchons. Voilà, tu sais que je suis représentante des élèves au conseil de classe ?

— Oui.

— J'ai entendu dire que certains veulent que je démissionne et que je te laisse la place. Je veux connaître ton avis. Je veux savoir si c'est toi qui est à l'origine de ces bruits. Je veux savoir si tu convoites ma place.

— Sincèrement ?

— Autant que possible.

— Sincèrement, je trouve que tu fais très bien ton travail, que tu remplis bien ton rôle. Je ne suis pas à l'origine de ces bruits et même si tu voulais démissionner, je ne serais pas candidat pour te remplacer.

— Bon, et bien au moins comme ça c'est clair ! sourit Mathilde rassérénée.

— Pour être encore plus franc, je dois te dire que certains m'ont confié que tu étais un peu jalouse de mes résultats, surtout en anglais, parce qu'avant mon arrivée tu étais la meilleure. Sache que je ne fais jamais rien pour rabaisser les autres et surtout pas toi. Je trouve même que pour quelqu'un dont ce n'est pas la langue maternelle, tu te débrouilles très bien. As-tu autre chose à me demander ?

— C'est vrai que j'étais un peu jalouse de toi. Alors tu trouves que j'ai bien fait mon boulot au conseil de classe ?

— Je n'y étais pas mais j'ai trouvé ton compte-rendu tout à fait clair et conforme à l'idée que j'ai du niveau et du travail des autres de la classe donc tu as bien noté les avis des profs et tout bien rapporté. Ceux qui veulent te remplacer sont vraiment dans l'erreur, ils ne trouveront pas meilleure représentante que toi. Je ne dis pas cela pour te flatter mais parce que je le pense vraiment.

— Donc nous pourrions devenir copains ?

— Je n'étais pas ton ennemi, Mathilde. L'amitié ne se décrète pas mais tu ne m'es pas antipathique. Si tu as besoin de moi un jour, si tu as besoin d'un service que je peux te rendre, tu m'en parles.

— Je suis contente que tu dises ça. J'aurai peut-être quelque chose à te demander.

— Vas-y, pose ta question.

— Pas maintenant, demain à la même heure, tu veux bien ?

— A demain, Mathilde.

Valentin demeura songeur quelques instants. Il n'avait pas la moindre envie de recommencer un épisode comme celui d'Océane. Il se sentait trop naïf avec les filles et ne savait pas bien comment se comporter quand elles lui souriaient ou plus simplement lui adressaient la parole. Il prenait alors, presque malgré lui, une attitude distante et un parler bref, sec, cassant quelquefois.

Que voulait-elle lui demander qui ne pouvait pas se dire dans l'instant ? Une aide pour ses devoirs ? Non, sûrement pas, parmi les filles, c'était elle la meilleure en toutes matières. Une petite aventure sentimentale ? Non plus... Elle l'avait ignoré et même jaloué jusqu'à cet instant. Si sa demande ne concernait ni elle ni lui, c'est qu'elle avait pour objet quelque chose ou quelqu'un d'extérieur à eux-mêmes et probablement au cadre de la classe. Il s'agissait donc d'un problème qu'elle ne pouvait pas résoudre, sinon, en fille intelligente, elle ne ferait pas appel à lui. Cela ne concernait évidemment pas non plus les adultes. Qu'est-ce qu'il avait, lui Valentin, de plus que les autres de la classe ?

La réponse lui apparut, évidente, lumineuse. Ses bons copains avaient ébruité les affaires apparemment compliquées qu'il avait résolues et son aura avait

dépassé les limites de leur petit cercle. Mathilde devait être au courant d'un problème et allait lui demander de l'aider à le résoudre. Satisfait de ses déductions, Valentin rejoignit ses amis Agile, Olive, Flo et Bouboule qui ne lui épargnèrent pas les quolibets :

— Encore amoureux Val ?

— Océane va être furieuse !

— Il te les faut toutes !

— Tu ne choisis pas les plus moches !

Valentin haussa les épaules, négligea les remarques et leur dit :

— J'aurai probablement besoin de vous demain.

— D'accord mais pourquoi faire ? demanda Gilles, appuyé par les regards interrogateurs des autres.

— Demain ! fut la brève réponse.

---

## CHAPITRE 22

### RACKET

À la récréation de dix heures, Mathilde aborda Valentin avec un sourire sous lequel perçait une petite inquiétude. Elle ne lui fit pas la bise comme c'était devenu la mode entre garçon et fille au collège, elle ne tendit pas la main non plus.

— Bonjour Valentin. Tu es toujours disposé à m'aider ?

— Je n'ai pas l'habitude de renier ma parole. Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— Il faut que je t'explique d'abord certaines choses. J'ai un petit frère qui s'appelle Théo, il est en sixième B, tu l'as peut-être déjà vu.

— Vu, peut-être mais sans savoir qui il est.

— Pas très grand, mince, les cheveux châtain, il porte des lunettes.

— Il a un problème Théo ?

— Je te raconte : au début de l'année, il était très content de venir au collège, il travaillait bien et me disait tout : sa journée, ses copains, ses profs etc... Mais depuis la rentrée de janvier, ce n'est plus le même : il est triste, ne me dit plus rien. Il a toujours mal au ventre avant de venir à l'école, bref, ça ne va plus. Il ne veut plus aller en gym et demande toujours à mes parents de lui faire un mot d'excuse ; il faut que je te dise aussi qu'il n'est pas très costaud donc je pense qu'il a du mal à se faire respecter.

— Tu lui a demandé si quelqu'un en particulier l'ennuyait ?

— Oui, bien sûr mais il est resté évasif, il m'a dit « non, ça va » mais je vois bien que ce n'est pas vrai.

— A la maison, pas de problème, pas de conflit avec tes parents ?

— Non, pas du tout.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? questionna Valentin qui voyait très bien où Mathilde voulait en venir.

— En fait, je ne sais pas exactement. Comme tu as un peu la réputation d'être un Robin des bois, je me disais... Non, c'est idiot, laisse tomber, ce n'est pas ton problème et de toute façon, tu ne peux rien faire.

— Quand est-ce qu'il a gym ?

— Le jeudi je crois.

— Montre-le moi ton petit frère.

— C'est le petit gars, adossé à l'arbre là-bas, avec un anorak bleu et jaune. Il est encore tout seul le pauvre. Je vais le voir

— Non, laisse, je vais l'observer. A quelle heure finissent ses cours cet après-midi ?

— Comme nous, à quatre heures.

— Vous habitez loin d'ici ?

— Au Berlet, à dix minutes à pied.

— OK Mathilde, je vais essayer de tirer cela au clair. Il me faudra probablement plusieurs jours. Je te tiendrai au courant. En attendant, donne-moi l'emploi du temps de ton frère ou plutôt ses heures de fin de cours.

— Je te donne ça pendant la pause de midi.

— OK, salut.

— Gilles ! appela Valentin en faisant de grands signes à son copain, viens.

— Alors, ça marche avec Mathilde ? ironisa Gilles.

— Ne sois pas bête. Tu vois le petit sixième adossé à l'arbre là-bas, celui à l'anorak bleu et jaune ?

— Oui, je le vois.

— C'est le frère de Mathilde. Je voudrais que tu le prennes en photo au zoom et que tu nous l'expédies en SMS à Olivier, Florian et moi. Je vous expliquerai ce midi à la cantine, le premier arrivé réserve une table.

Valentin, Gilles, Florian, Olivier et Pascal se retrouvèrent à la même table de la grande salle à manger du collège pour le premier service. Valentin, la mine plus soucieuse que d'habitude prit la parole.

— Les gars, à part Bouboule et son téléphone dinosaure, vous avez reçu un message de Gilles avec une photo. Le petit gars sur la photo s'appelle Théo, c'est le frère de Mathilde. Tiens Bouboule, regarde sur mon iPhone. Je te donnerai un tirage papier demain.

— Qu'est-ce que tu veux que nous en fassions ? s'enquit Olivier.

— Que tu la mémorises. Il y a quelque chose qui ne va plus avec lui mais Mathilde ne sait pas quoi ni pourquoi. Elle m'a demandé si je pouvais trouver une explication. Tu vois Gilles, ce n'est pas ce que tu crois !

— Moi, je ne dirais pas non. Elle est mignonne et elle pourrait m'aider pour mes devoirs !

— Laisse tomber Gilles, je crois qu'elle ne pense pas du tout à ça. Bon,



revenons à Théo. Ce que j'attends de vous, c'est que vous le filiez.

— Une filature comme dans la police ? se réjouit Bouboule.

— En quelque sorte, mais hyper discrètement. Il faut surveiller sa sortie et le suivre jusqu'à chez lui. C'est vers le Berlet, à dix minutes à pied.

— Dis donc, nos parents ne vont pas apprécier qu'on rentre en retard tous les jours, objecta Olivier.

— Chacun son jour, Olive. Je commence ce quatre heures. Lundi, qui ?

— Moi je veux bien, choisit Bouboule.

— Je prends le mardi, décida Olivier.

— Jeudi pour moi, dit Florian.

— Le mercredi me convient, conclut Gilles, qu'est-ce qu'on doit faire à part le suivre ?

— Repérer tous ceux qui l'abordent, noter à quel endroit, épier les actions de ou des autres et les réactions de Théo, prendre des photos. Pas d'intervention sauf s'il se fait tabasser, dans ce cas seulement il faudrait le défendre. Dès que l'un d'entre nous repère quelque chose de pas normal, il prévient les autres. Des questions ?

— Oui, pourquoi on fait ça ? demanda Olivier.

— Pour la même raison que nous avons aidé Lucie et madame Vaillant, que nous avons sauvé le chien et les chats. Vous êtes d'accord ?

Quatre hochements de têtes approbateurs lui répondirent.

— OK, réunion de compte-rendu tous les jours à la récré du matin.

Quatre jours passèrent sans apporter quoi que ce soit mais à la récréation du jeudi, Gilles annonça un fait nouveau :

— Il n'a pas pris la piste hier, il a fait un détour par le supermarché avant de rentrer chez lui.

— Tu l'as suivi dans le magasin ? questionna Valentin.

— Non, je l'ai attendu dehors. Il n'y est pas resté longtemps.

— OK, il faut continuer.

Le lendemain au conseil de la récréation Florian annonça tout excité :

— Ça y est les gars, je crois que je tiens quelque chose. Hier soir, il s'est fait aborder par un grand, un mec de troisième je crois. J'ai vu Théo sortir quelque chose de son sac et lui donner.

— Il l'a rattrapé ou il venait de la direction opposée ?

— Il venait d'en face.

- Théo avançait ou il attendait ?
- Il attendait je crois.
- As-tu pris une photo ?
- Oui, mais j'étais loin et il faisait sombre, la photo n'est pas parlante.
- Tu ne sais pas ce que Théo lui a donné ?
- Non, je me trouvais vraiment trop loin, je ne voulais pas me faire repérer, tu comprends.
- A quel endroit s'est passé l'échange ?
- Sur la piste cyclable bien après le pont de la rivière.
- OK, je résume les faits : vendredi, Théo rentre par la piste cyclable, il ne se passe rien. Lundi, même trajet et rien. Mardi pareil. Mercredi Théo change d'itinéraire, il passe par le centre du village et s'arrête au supermarché. Jeudi, il repasse par la piste cyclable et se fait aborder. Qu'en déduisez vous ?
- Je pense qu'il faut continuer à le suivre pendant une semaine pour voir si c'est habituel, affirma Gilles.
- Pas tout à fait une semaine, intervint Valentin. Gilles, mercredi prochain si Théo repasse par le centre et va au supermarché, ce que je pense qu'il va faire, tu rentres derrière lui dans le magasin et tu essaies de voir ce qu'il achète. Selon le cas nous prendrons la décision d'intervenir - ou pas - le lendemain. En attendant, il faut que je vois Mathilde, mais je suis à peu près sûr que nous devons agir jeudi prochain. Conseil de guerre ce jour là à la récréation.

Le jeudi suivant, Gilles bouillait d'impatience en attendant ses copains. Dès que Valentin, dernier arrivé fut là, il prit la parole.

— Il est effectivement encore passé par le centre et le supermarché. Il a acheté deux paquets de bonbons, des fraises Tagada et des Dragibus.

— Hum, ça c'est bon ! fit Bouboule.

— Je crois que les choses se précisent. Restez là, je cours demander une précision à sa sœur et je reviens.

Valentin se dirigea au pas de gymnastique vers un groupe de filles de la classe, entraîna Mathilde un peu à l'écart sous les regards amusés et les sourires entendus des autres. Après quelques mots, toujours courant, il rejoignit ses amis.

— Bingo les gars, chez eux ils ne mangent jamais de bonbons.

— Même des Tagada fraises ? s'étonna Bouboule.

— Même, et entre nous, ils ont bien raison, mais on s'éloigne du sujet. Je pense que ce soir il va à nouveau se faire aborder et racketter. Il faut qu'on donne une bonne leçon à ce type.

— On peut lui tomber tous dessus et lui mettre une bonne avoinée, mais ensuite il cherchera à se venger de nous, imagina Olivier.

— S'il ne peut pas nous reconnaître, il ne pourra rien faire !

— Génial Gilles, appuya Florian. Il faut qu'on mette chacun un masque. Mardi gras c'est la semaine prochaine et il y a plein de masques pas chers au supermarché. J'irai en acheter cinq.

— Bien, alors maintenant le plan. Ce soir, c'est moi qui vais suivre Théo et vous, voici ce que vous allez faire...

Théo marchait lentement sur la piste désertée suivi à son insu par Valentin. Arrivé au niveau du pont sur la rivière, Valentin cacha son visage par un masque de panda.

L'abordage eut lieu juste avant l'ancienne gare de dépôt. Un grand gaillard, que Valentin avait déjà aperçu paradant dans la cours de récréation, aborda le petit Théo. Valentin put entendre « Allez, aboule, morveux ». Théo tomba son sac à dos et sortit un premier paquet que l'autre saisit brutalement.

— Oh, une distribution de bonbons, dit Valentin qui venait d'établir la jonction, je peux en avoir ?

— Toi, on ne t'a rien demandé, et d'abord qui t'es ? fit la brute en tentant d'arracher le masque de panda.

Valentin fit prestement un pas en arrière et prononçant distinctement :

— Et toi, qu'est-ce que tu lui veux au petit ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, t'es de sa famille ? Non, alors casse-toi !

— Tu n'as pas à me donner des ordres, j'ai le droit d'être ici.

— Fous le camp ou je t'en colle une !

— Essaie donc gros balourd.

Le grand tenta le pousser Valentin qui recula juste à temps.

— Alors tu n'y arrives pas, gros naze ?

Nouvelle tentative de bourrade et nouveau recul de Valentin qui se mit à rire et à tousser. Le grand de troisième, furieux, avança rapidement sur lui et ne vit pas Bouboule qui, obéissant au signal, vint se mettre à genoux mains au sol juste derrière lui. Valentin non seulement ne recula plus mais repoussa violemment son adversaire. Ce dernier, jambes bloquées par le corps de

Pascal, ne put reculer et tomba lourdement sur les fesses. Florian et Olivier masqués en tigre et en lion jaillirent de derrière les grands arbres du talus et bondirent pour lui immobiliser les bras tandis que Bouboule en ours brun et Valentin toujours en panda se mirent à califourchon sur ses jambes.

— Théo, viens ici, ordonna Valentin. Il y a longtemps que ce type t'embête ? N'ai pas peur de parler, il ne te fera plus jamais rien.

— Depuis la rentrée de janvier.

— C'est lui qui t'a pris tes baskets et les a envoyés sur le fil électrique près du pont ?

Théo, gorge serrée fit oui de la tête.

— Qu'est-ce qu'il te demandait ?

— Chaque semaine, il voulait deux paquets de bonbecs, des Tagada, des Dragibus, des Crocodiles, des Chamalows. J'ai presque plus d'argent de mon Noël.

— Et si tu ne les donnais pas ?

— Il a dit qu'il jetterait mes cahiers dans la rivière.

— C'est vrai ça, espèce de lâche ?

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Vous voulez qu'on partage ?

— Non ma belle, quand quelqu'un nous donne quelque chose, c'est par amitié pour nous. Tu saisis la différence ?

— Lâchez-moi bande de boloss. Demain je vais m'occuper de vous et de cette petite balance.

— Tu ne t'occuperas de personne, abruti ! Le chat ! Tu peux venir ? cria Valentin.

Un autre jeune masqué d'une tête de chat sortit de derrière un buisson tout en continuant à filmer.

— La prise de vue est bonne ou il faut recommencer la scène ? s'amusa Bouboule.

— Excellente, autant pour le son que pour l'image, déclara Gilles hilare sous son masque. Vous avez trouvé là un super acteur.

— Alors tu veux toujours casser la figure à ceux qui vont te rendre célèbre sur Facebook ? Non n'est-ce pas ? Donc tu es d'accord pour réparer ce que tu as fait à Théo, j'en suis certain. Théo, combien tu as dépensé en bonbons.

— Au moins quatre euros à chaque fois.

— Cinq semaines à quatre euros, ça fait vingt euros, j'ai bon ? Et tes baskets, combien ils valaient ?

— Je ne sais pas exactement, c'était un cadeau de Noël.

— Pas grave, il va te racheter exactement les mêmes. Quelle pointure Théo ?

— Je chausse du 36.

— Donc nous sommes d'accord hein machin ? Vingt euros et une paire de basket pour lundi sans faute. Tu les donneras à Théo à la récré de dix heures, nous te surveillerons de loin. Le chat, envoie la vidéo sur nos portables pour éviter de la perdre en route.

Nous allons te laisser aller sans casser ta figure de looser bien que tu le mérites, mais si tu oses t'en prendre de nouveau à ce petit gars là, tu seras célèbre dans toute la France. Allez, casse-toi pauvre type.

Le mardi suivant, à la récréation de dix heures, Mathilde courut vers le groupe d'amis.

— Valentin et vous tous, qu'est-ce que vous avez fait à mon petit frère ? Il est tout souriant, plein d'entrain. Il parle, il rit, il a de nouveau envie d'aller en gym...

— Théo était victime d'un racketteur, un mec de troisième qui le terrorisait. Avec mes amis ici présents, nous avons pu le piéger et lui faire réparer ses mauvaises actions.

— Mais s'il recommençait ?

— Aucune chance, si j'ose dire. Il sait trop bien que dans ce cas il serait mis à la porte du collège.

— Val, demanda Gilles, comment savais-tu qu'il rackettait Théo et en plus à cet endroit précis de la piste ?

— J'étais certain que Théo se faisait racketter car j'avais demandé à Mathilde s'il mangeait des bonbons. Elle m'a dit qu'ils n'en avaient jamais à la maison. Je lui avais aussi demandé quel est le meilleur chemin pour rentrer du collège. C'était bien la piste cyclable. Par curiosité, je suis allé faire le trajet. Les baskets noués ensemble par leurs lacets et qui pendent à un fil électrique près du pont m'ont intrigué. Quand Mathilde m'a répété qu'il ne voulait plus aller en gym, j'ai fait le rapprochement : nous savons tous que Filedoux exige que nous ayons des chaussures de sport dans le gymnase et Théo n'avait plus les siennes, d'où les mots d'excuse. De plus la photo de Florian que j'ai agrandie et éclaircie m'a donné les détails du lieu. Comme tous les petits terrorisés par ce genre de type, Théo n'a pas osé raconter tout cela à ses parents et à ses proches, dont toi Mathilde.

- Vous avez été courageux de vous attaquer à un grand. S'il demandait à ses copains de vous tabasser ?
- Aucune chance qu'ils s'attaquent à la ménagerie, s'amusa Bouboule.
- Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne comprends pas.
- On avait tous des masques d'animaux ! rigola Florian. Complètement incognito.
- Affaire résolue, conclut Olivier.
- Je vous fais la bise à tous les cinq ! C'est grave bien ce que vous avez réalisé, vous êtes des chouettes types. Merci pour Théo et merci pour moi.

---

## CHAPITRE 23

### SAUVETAGE

Le repas du dimanche était trop copieux à son goût, mais comment le faire comprendre à ses grands-parents si gentils avec lui.

«Tu es trop maigre Valentin, il faut manger ! »

Valentin, un peu ballonné, demanda la permission de quitter la table et sortit respirer. Quand il fut dans le jardin, un léger vertige l'obligea à revenir s'asseoir quelques instants sur le banc d'extérieur contre le mur sud de la maison. « Étrange... pensa-t-il, j'ai sûrement encore trop mangé »

Rapidement remis, il fit le tour du jardin et de la pelouse. Les premières fleurs de l'année s'ouvraient au soleil : perce-neiges et crocus égayaient l'herbe rase. Valentin sorti son iPhone, activa l'application photo, se pencha vers les fleurs d'un jaune éclatant et déclencha la prise de vue.

Il contemplait ses épreuves quand l'appareil se mit à vibrer.« Flo appelle » lui indiqua l'écran. Il accepta aussitôt la communication.

— Val, il faut que tu viennes m'aider tout de suite, ma petite sœur vient de disparaître ! Je ne sais pas quoi faire. Elle était là, on jouait à cache-cache et elle a disparu. Elle a disparu Val !

— Calme-toi Flo. La panique n'arrange jamais rien. D'abord, où es-tu ?

— Sur la montagne aux buis au sud du village.

— Ah, tu es en montagne, tu es seul ?

— J'étais avec ma sœur et elle a disparu je te dis ! La voix de Florian tremblait d'inquiétude.

— Où débute le chemin qui mène au sommet ?

— Il faut prendre le chemin de la grotte du lac. Ça monte un peu raide au début mais après c'est mieux. Tu ne vas pas jusqu'à la grotte, au panneau qui l'indique, tu prends le chemin de gauche.

— Avez-vous marché longtemps pour arriver au sommet ?

— On n'est pas au sommet. On a juste marché un quart d'heure sur le sentier pour avoir un beau point de vue sur le lac. Ensuite la crête s'élargit et il y a comme une grande plate forme. C'est là qu'on est.

— Je mets mes bonnes chaussures de marche et je te rejoins. Tu continues à m'expliquer pendant que je me prépare. Est-ce que l'endroit est dangereux ? Ta sœur a-t-elle pu tomber ?

— Non, je ne crois pas, il y a des rochers, de l'herbe, des arbustes, des buis. C'est un peu pentu mais il n'y a pas de falaise à ce niveau là.

— Elle ne s'est pas fait mal ? Elle n'a pas crié ?

— Non, je n'ai rien entendu. Fais vite Val, je t'en prie.

— Il y a longtemps qu'elle a disparu ?

— Un quart d'heure à peu près.

— Tu as prévenu tes parents ?

— Non, ils sont en ville.

— Je prends quelques affaires et je saute sur mon vélo. J'y suis dans vingt minutes. Continue à chercher en attendant, préviens-moi aussitôt si tu la trouves.

Valentin accrocha son VTT neuf au poteau indicateur qui sécurisait déjà deux autres vélos et entama la montée en s'oxygénant au maximum. L'air embaumait le buis chauffé au soleil de l'avant printemps. Il aimait cette odeur puissante, balsamique, entêtante que tant d'autres détestent. Au niveau de la bifurcation du chemin de la grotte, il eut un nouveau vertige. « Je me suis trop oxygéné, je suis ivre d'oxygène » songea-t-il. Il se campa sur ses jambes écartées, laissa passer quelques secondes. Le chemin escaladait un épaulement rocheux sur lequel s'accrochait des buis arborescents. Les lacets se succédaient, courts et serrés. Le chemin alternant roches, cailloutis et terre humide était glissant d'humidité mais quand il arriva au sommet du raidillon, le sol mieux exposé s'assécha. Quelques noisetiers exposaient leurs chenilles au soleil, les chênes rabougris par manque de terre perdaient leurs dernières feuilles sèches. Le lac apparut, merveille de pureté dans son écrin de montagnes mais Valentin ne prit pas le temps d'admirer, il accéléra le pas. Quand il arriva quelque peu essoufflé dans la clairière du replat, c'est un Florian hagard qui se précipita vers lui.

— Je ne l'ai pas retrouvée, j'ai crié tant que j'ai pu mais rien... Qu'est ce qu'on va faire, qu'est ce qu'on peut faire Valentin ? Chloé ma petite sœur...

— Calme-toi. Raconte-moi aussi précisément que possible ce que vous avez fait juste avant.

— Elle a voulu jouer à cache-cache. On s'y collait chacun son tour contre ce gros pin. Elle riait beaucoup et savait bien se dissimuler derrière les rochers. La dernière fois que je m'y suis collé, j'ai eu comme un petit étourdissement, j'ai quand même entendu des cailloux rouler, mais quand je l'ai cherchée, plus



rien, elle avait disparu. Je ne comprends pas. C'est terrible Valentin.

— Vous comptiez jusqu'à combien avant de chercher ?

— On devait compter lentement jusqu'à dix.

— Qu'est-ce que tu fais quand tu te décolles de l'arbre ?

— Je regarde vite fait tout autour.

— Donc si elle n'était pas cachée à ce moment là, tu l'aurais vue ?

— Ben oui !

— C'est bien ce que je pensais. Colle-toi à l'arbre et compte ! Tu cries quand tu as fini.

— Un, deux, trois...

Valentin partit rapidement vers l'amont en suivant le chemin.

— Ça y est !

Valentin cassa une branche de noisetier sauvage et la coinça verticalement entre deux pierres.

— Je reviens. Tu vas recommencer à compter, toujours à la même vitesse.

Cette fois il prit le chemin dans le sens de la descente. Au bout de dix secondes, il dressa un nouveau bâton pour marquer la limite basse.

— Tu vas encore recommencer, je vais vers le nord maintenant, j'irai ensuite vers le sud.

— Voilà Flo, j'ai pointé les limites du chemin qu'elle a pu faire en dix secondes. Une vingtaine de mètres vers l'amont, trente vers l'aval et comme il n'y a pas de chemin, pas plus de quinze dans les autres directions.

— Ça nous avance à quoi ? On perd du temps !

— Non, nous gagnons du temps au contraire car maintenant nous allons chercher de façon systématique. Nous allons partir du bâton aval donc à l'est et marcher vers le celui que j'ai planté au nord, puis nous irons vers l'ouest puis vers le sud pour revenir vers l'est. Marchons côte à côte et regardons bien le sol. Prends une baguette de noisetier pour écarter les buis.

Les deux amis marchèrent lentement, scrutant le terrain devant leurs pieds. Ils venaient de passer le jalon nord quand Valentin cria :

— STOP ! Regarde-là Florian, ce buis est couché alors que les autres sont verticaux.

— Oui, c'est parce qu'il pousse sous ce rocher. Florian désigna un très gros caillou rectangulaire de près d'un mètre de long.

— Non, sitôt sorti de dessous, il se serait redressé. Attends.

Valentin se mit à quatre pattes et examina l'amont du rocher.

— Regarde ici : une traînée dans le sol, des feuilles et des cailloux enfoncés dans la terre, cette pierre a glissé.

— Mais ce n'est pas possible, une grosse pierre ne glisse pas comme ça toute seule. Si elle était tombée de plus haut, j'aurai entendu l'avalanche.

— Qu'est-ce qui fait bouger les pierres en montagne ?

— Je ne sais pas. Val, arrête de causer, il faut qu'on retrouve Chloé.

— Je crois que nous l'avons retrouvée.

Valentin prit un caillou, frappa trois fois le rocher et colla son oreille au sol. Un faible écho lui répondit.

— Colle ton oreille au rocher et écoute bien.

Il frappa à nouveau la grosse pierre. Des coups précipités répondirent.

— Elle est là ! CHLOÉ, c'est moi Florian, hurla-t-il, tu m'entends ? Ça va ?

— Elle est dans un trou de la roche, une caverne peut-être. Le son lui aussi est emprisonné. Elle peut peut-être t'entendre mais nous pas. Il n'y a que les vibrations de la pierre qui passent. Il faut qu'on bouge ce rocher.

— On n'y arrivera jamais, c'est bien trop lourd pour nous, il faut aller chercher du renfort.

— Pas le temps, dans une heure et demie, il fera nuit. Essaie de trouver une grosse branche assez longue. J'installe un système.

Florian partit vers l'amont pendant que Valentin sortait une corde de son sac à dos. Il fit deux boucles autour du rocher, noua le petit bout au grand par plusieurs ganses, tendit la corde vers l'aval, lui fit faire le tour du tronc du pin comme autour d'une poulie et retourna vers le rocher. Florian revint avec une grosse branche de sapin de deux mètres de long.

— Ça ira ça ?

— Je pense que oui.

Valentin nettoya le sol en aval des deux ou trois pierres qui pouvaient bloquer la glissade, piétina les rameaux de buis et positionna en travers de ceux-ci des petits bouts de branches bien cylindriques en guise de rouleaux.

Il engagea le bout du solide levier de bois dans un interstice sur le côté du rocher, cala un caillou sous la branche au plus près de la grosse pierre.

— Quand j'appuierai dessus, tu tireras de toutes tes forces sur la corde, tu y es ? A trois : un, deux, trois !

Sous leurs efforts conjugués, le rocher bougea de deux centimètres, courbant un peu plus le buis en aval.

— Je place mon levier de l'autre côté et on recommence, prêt ? Go !

Le rocher descendit un peu plus. A la troisième tentative, un espace se fit sous le rocher.

— Chloé, tu es là ? Tu m'entends ?

Un « oui » venant de très loin, à peine audible répondit.

— Chloé, recule-toi le plus possible du trou, il pourrait tomber des pierres, hurla Valentin. Flo, j'engage mon levier dans le trou pour avoir plus de prise. Prêt ? Go ! Encore, go ! Encore une fois, go ! Ça y est la pierre glisse sur les buis, cria Valentin en saisissant la corde pour tirer avec son copain. Oh hisse, oh hisse ! Je crois que c'est bon. Il y a assez de place pour passer. Je récupère la corde. Tu n'as pas peur de descendre là-dedans, Flo ?

— C'est ma petite sœur, je vais la chercher.

— Attends, je t'encorde.

Valentin passa deux fois le filin autour de la taille de Florian et compléta par un nœud de chaise.

— Quand tu l'auras rejointe, tu me préviendras en donnant beaucoup de secousses à la corde. Si elle va bien, tu l'attacheras pareil que toi. Cela fait, tu donneras une secousse et je l'aiderai à monter, je te relancerai la corde ensuite. Si elle a mal quelque part, tu redonneras plusieurs coups sur la corde. C'est bon ? Allez, vas-y, je t'assure. Allume la lampe de ton smartphone de temps en temps pour te repérer.

Valentin laissa lentement filer la corde en lui laissant une tension raisonnable et rassurante pour Florian. Une série de secousses lui apprit que son ami avait rejoint le fond. Quelques minutes après, une longue traction le rassura. Il hala lentement le cordage, attentif à la moindre résistance anormale. La tête de Chloé apparût, un peu échevelée, un peu maculée de terre.

— Tu vas bien Chloé ? demanda Valentin tout de même un peu inquiet. La fille hocha la tête.

— Ça va mais je me suis griffé les mains, Regarde !

— Tu as froid ?

— Oui, un peu quand même.

— Mets mon anorak, je relance la corde pour ton frère. Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Ben c'était à mon tour de me cacher alors je me suis mise à croupetons dans un trou pas bien profond. Il y avait plein de petites pierres au fond avec des feuilles et des brindilles. Quand Flo a compté cinq, les pierres en dessous

de moi sont tombées et je suis tombée aussi dans le grand trou. Après c'était comme la nuit, il faisait noir et la roche glissait, je ne pouvais pas remonter alors j'ai crié longtemps mais Flo n'entendait pas. Il devait croire que j'étais toujours bien cachée.

— Voilà ton frère qui remonte. Est-ce que c'est profond Flo ?

— Pas plus de deux mètres mais après ça descend en pente sur trois ou quatre mètres. C'est au fond qu'elle était. Comment vas-tu Chloé ?

— Oh, ça va, t'inquiète pas.

— Tu m'as fait une de ces peurs ma petite Chloé ! Il faut qu'on descende maintenant, nos parents vont s'inquiéter.

— Tiens Chloé, tu dois avoir faim, je t'ai pris une pomme. Tu en veux une Flo ?

— Pas maintenant, j'ai encore le ventre tout noué. Je me demande toujours comme une si grosse pierre a pu glisser comme ça sans raison.

— Il y a toujours une raison à tout ce qui se passe Flo. J'ai compris quand tu m'as dit que tu avais eu un vertige quand tu t'y collais. J'étais dans le jardin de mes grands-parents et j'ai eu le même vertige au même moment, une demi-heure avant que tu me téléphones. J'en ai eu un autre quand j'étais sur le chemin de montée mais ce n'était pas dû comme je l'ai cru un instant à une mauvaise digestion.

— Alors c'était quoi ?

— Un mini tremblement de terre ! Il y en a souvent dans la région m'a dit mon grand-père. Le lac est sur une faille de l'écorce terrestre, c'est pour cela que la terre tremble souvent même si la plupart du temps on ne se rend compte de rien. Celui-ci n'était pas bien fort mais suffisant pour faire tomber le bouchon de cailloux et de petites branches sur lequel était Chloé et déstabiliser cette grosse pierre qui a glissé de quarante centimètres dans la pente pour finalement obturer le trou.

— Si le bouchon n'était pas tombé, Chloé aurait été coincée et blessée par le rocher...

— Non, la glissade a dû se faire au ralenti, elle aurait eu le temps de se sauver.

— Tu as eu une idée de génie en prenant ce cordage.

— C'est encore mon grand-père qui m'a expliqué que quand on va en montagne, il faut toujours emporter un bout de corde. Il dit qu'au besoin cela peut nous tirer d'un mauvais pas, et cette fois c'était bien vrai, hein Chloé ?

---

## CHAPITRE 24

### JOCRISSE

C'est un petit sixième qui, depuis la cour de récréation, remarqua l'anomalie. D'une voix aiguë il cria « regardez là-haut à la fenêtre » en pointant le doigt. Ses voisins se mirent à rire, rire qui de proche en proche gagna l'ensemble de la cour du collège.

Pendu par le cou à une fenêtre du second étage, lunettes à grosse monture sur les orbites, caleçon coloré pour la décence, souriant de toutes ses dents, Nestor, le squelette des cours de SVT, indiquait de la main le panneau de carton sur lequel les meilleurs yeux pouvaient lire : « Jocris est un con ».

Averti par un surveillant, monsieur Tardy sortit de son bureau pour constater les faits. Si la situation l'amusa, il n'en laissa rien paraître et, avec le surveillant, passa en salle des professeurs avertir monsieur Jobard puis le trio monta les étages vers la salle réservée aux cours de Sciences de la Vie et de la Terre.

— Attendez-là, dit-il aux élèves de troisième qui se présentaient pour le cours suivant. Monsieur Jobard, quelle était votre classe précédente ?

— Les cinquièmes C, monsieur le Principal.

S'adressant au surveillant, monsieur Tardy, visage fermé, ordonna :

— Allez au secrétariat consulter l'emploi du temps général, cherchez où se trouve la cinquième C. Ramenez-la ici en expliquant à leur professeur que c'est moi qui en donne l'ordre. Ensuite, vous conduirez ceux-ci de troisième en salle de permanence, faites vite !

— Entrez, placez-vous exactement à la table où vous étiez avant la récréation. Quelqu'un pour dépendre ce squelette ! Aboya-t-il.

— Moi je veux bien ! se proposa Tony Thénard, un sourire hilare illuminant son visage.

— Il n'y a pas de quoi rire !

L'autorité réelle du principal n'empêcha pas les sourires contenus des élèves.

— Doucement, ce matériel est fragile et vaut très cher. Enlevez-lui cette corde et ces ridicules lunettes. Comment tiennent-elles ?... Du scotch, c'est malin ! Ôtez cette pancarte débile et donnez-la moi. Cet oripeau également. Suspendez-le à sa potence pour faire ça, voyons !

Tony, un sourire de triomphe flottant toujours sur ses lèvres fit maladroitement glisser le caleçon qui s'accrochait. Quelques filles pouffèrent. Un regard furieux du principal ramena le calme.

— Ce qui vient d'être fait est très grave. Grave envers monsieur Jobard qui est en droit de se sentir offensé et insulté par cet acte inadmissible et grave aussi envers ce... cet... cette chose, ce squelette qui fut un homme...

— C'est un squelette de femme monsieur le principal, murmura le professeur de sciences.

Monsieur Tardy jeta un regard glacial à son collaborateur et poursuivit :

— ...un être humain qui a fait don de son corps pour l'instruction des jeunes. Imaginez que dans cent ans, c'est peut-être vous qui serez-là, si toutefois vous avez autant de générosité qu'en a eu cette personne ! Aimeriez-vous qu'on vous traite de la sorte ? Il nous faut maintenant tirer cette affaire au clair. J'attends donc que l'auteur de cette mauvaise plaisanterie se dénonce.

Un silence gêné s'installa, les élèves se jetaient des regards interrogateurs et dubitatifs. Aucun n'osait bouger de peur d'attirer l'attention.

— Alors ? Un peu de courage. Il faut avoir celui d'assumer ses actes. Personne ne veut se dénoncer ? Dans ce cas je considère que toute la classe est coupable et la punition sera collective. Consigne générale samedi matin !

« Oh non, non, non ce n'est pas possible, non ce n'est pas vrai, non pas samedi... »

— Si l'auteur ne veut pas se dénoncer, alors que ceux qui savent le dénoncent ! Non, toujours personne ? Alors la punition est effective. Monsieur Jobard, je vous laisse car j'ai une réunion dans un quart d'heure.

Valentin leva la main.

— Ah, ça y est, le coupable se manifeste ?

— Monsieur le principal, je trouve vraiment injuste de punir vingt-cinq innocents pour un coupable qui ne se dénonce pas. Il n'est pas juste de décider d'une sanction sans enquête pour établir la vérité.

— Comment vous appelez-vous ? Ah oui, je me souviens, Valentin Valmont, c'est ça ?

— C'est cela, oui monsieur le Principal.

— Et bien, jeune Valmont, est-ce juste d'insulter un professeur qui fait son travail, est-ce juste de manquer de respect aux morts, est-ce juste de ne pas assumer ses actes ? Non, trois fois non. La classe est punie samedi prochain. Je ne lèverai la punition que quand j'aurai le nom de l'auteur.

— Je ne suis pas sûr que répondre à une injustice par une autre injustice soit la meilleure solution.

— Vous n'êtes pas sûr ? Vous me semblez bien raisonneur pour quelqu'un de votre âge. Auriez-vous quelqu'un à défendre, monsieur Valmont ? Le choix est simple : j'obtiens le nom de l'auteur ou c'est la punition générale !

— Dans ce cas, monsieur le Principal, veuillez considérer que c'est moi le coupable.

Un brouhaha envahit la salle de classe. « Non, Val. Non, pas toi. T'es fou de t'accuser. Ça ne peut pas être toi. Ce n'est pas toi, on était avec toi ». Valentin ne broncha pas, attendant la réaction de monsieur Tardy. Celui-ci finit par réagir :

— Dans ce cas monsieur Valmont, vous allez présenter vos excuses à votre professeur et vous viendrez samedi matin faire un devoir sur le respect dû aux morts.

— Au nom de la classe, je prie monsieur Jobard de nous excuser.

Le professeur accepta silencieusement d'un hochement de tête. Le principal intrigué regarda une dernière fois Valentin dans les yeux, attendant une autre réaction qui ne vint pas. Sans y mettre de défi, ce dernier ne baissa pas le regard.

Le principal parti, un silence gêné attendit la réaction du professeur de sciences.

— Qu'est-ce qui vous a pris Valmont ? Défier ainsi le principal, vous perdez la raison !

— Je n'ai défié personne monsieur. J'ai exprimé mon avis. Je trouve que la bonne démarche aurait été de faire une véritable enquête pour trouver l'auteur de ce qui n'est finalement qu'un mauvais canular.

— Comment auriez-vous fait vous, jeune homme si malin, pour enquêter ?

— Vous permettez monsieur que j'écrive au tableau ?

— Allez-y !

Valentin saisit un feutre d'écriture et inscrivit sur le tableau blanc :

Éléments matériels :

*horaire*

*corde*

*caleçon*

*lunettes*

*scotch*

*ficelle du panneau*

*panneau de carton*

*encre du marqueur*

Puis raisonnant à voix haute, il reprit chaque élément :

L'heure : Nestor, heu je veux dire le squelette a été pendu à dix heures donc c'est effectivement quelqu'un de notre classe qui a agit. Nous quittons la salle à dix heures moins cinq, l'auteur a laissé partir tout le monde et a donc disposé de cinq minutes pour sa mise en scène.

La corde est une corde à sauter provenant de la gym, n'importe qui aurait pu se la procurer, donc pas probant.

Le caleçon, sous-vêtement masculin met hors de cause la moitié de la classe.

Des rires étouffés de filles ponctuèrent cette affirmation. Imperturbable, Valentin continua.

Il y a deux marques de caleçons fort prisées des jeunes actuellement à savoir Freegun et Pullin. Là c'est un Pullin. Cela pourra servir de preuve supplémentaire.

Les lunettes, vieilles et cassées, semblent dire que lui ou un de ses proches en porte.

Le scotch transparent : pas probant, tout le monde en possède. Cela met cependant hors de cause ceux qui en ont du semi-transparent.

La ficelle du panneau est une ficelle agricole, on en trouve quelquefois le long des prairies autour du village, rien de probant non plus.

Le panneau en carton est très intéressant, il s'agit d'une moitié de carton à pizza. Il y a d'un côté l'inscription débile que tout le monde à vue et de l'autre un dessin de pizza avec le nom et le téléphone du pizzaiolo. En regardant mieux, il est possible de voir, écrit au crayon à bille : *lundi 19h reine*.

Prenons l'inscription maintenant. L'orthographe du texte prouve que l'auteur n'a pas compris le sobriquet, mais passons. Les lettres sont tracées à l'aide d'un marqueur à encre bleue très foncée. J'ai mouillé mon index et j'ai frotté quelques lettres sans rien pouvoir effacer. Il s'agit à l'évidence d'une encre indélébile qui résiste au lavage. Remarquez que la première lettre est en partie déformée.

En résumé l'auteur de cette mauvaise plaisanterie est un garçon qui porte un caleçon Pullin, qui à mangé de la pizza reine hier soir lundi, qui possède un marqueur à encre bleu foncé. Avec tous ces éléments, il est facile de savoir



qui est le coupable.

— Alors c'est qui selon vous ? demanda monsieur Jobard intrigué et fortement impressionné par le raisonnement de Valentin.

— Je ne vais pas vous le dire monsieur, vous allez trouver tout seul en regardant la classe et vous en aurez la preuve en passant un simple coup de téléphone. J'ai expliqué que l'encre du marqueur était une encre indélébile, de celle qui reste longtemps sur la peau. La première lettre du surnom est en partie brouillée car l'auteur a dû toucher le carton avant que l'encre ne soit sèche. Il a donc encore une tache bleue sur les doigts !

Valentin, paumes en avant exposa ses mains à la vue de tous ; instinctivement quelques garçons regardèrent leurs doigts. Il continua :

— Si c'était moi qui était visé par cet acte - amusant une minute mais au fond blessant et irrespectueux -, en plus de ce que vous venez d'observer à l'instant, je me demanderais qui peut m'en vouloir à ce point et pourquoi. Enfin, pour confirmation, je passerais un coup de téléphone à la pizzeria pour savoir à qui ils ont livré une pizza reine à 19 heures hier soir. Vous obtiendrez probablement plusieurs noms mais le bon sera dedans. Si vous ne trouvez pas, j'accepte ma punition de samedi. Puis-je retourner à ma place ?

Valentin retourna s'asseoir, sortit le livre de sciences de son sac et plongeant dans la lecture, se désintéressa de la suite des événements.

— Monsieur Valmont, vous ne voulez pas savoir qui est le fautif ?

— Non monsieur, je me suis contenté de montrer comment monsieur le Principal et vous auriez dû faire plutôt que de décréter une injuste punition générale. Le coupable sait maintenant qu'il est piégé. J'espère que vous trouverez le moyen de le voir en particulier et de régler cette histoire entre vous. Personnellement je suis en paix avec ma conscience, je ne dénonce pas et je n'aime pas voir quelqu'un humilié devant tout le monde.

— Val, tu nous as tous assis ! admira Gilles, porte parole de ses copains. Comment tu fais pour trouver tout ça ? Tenir tête au principal et à Jocrisse, on peut dire que tu n'as pas peur !

— Il n'y a pas à avoir peur quand on est respectueux et dans son bon droit.

— Tu sais qui est le coupable ?

— Bien sûr, j'étais encore au tableau quand je l'ai su.

— Ben dis-nous ! insista Florian.

— Quand j'ai expliqué que les doigts du plaisantin devaient être tâchés,

presque tout le monde à regardé ses mains, quelques uns n'ont pas bougé et... Clément a discrètement mis les siennes dans ses poches. Il savait sans les regarder qu'elles étaient marquées.

— C'est Clébar qui a fait ça ?

— Oui et il n'était probablement pas seul. Je vous laisse deviner qui est son complice ! Je pense que Jocrisse va trouver un moyen pour l'amener à avouer. Nous avons demain le cours de SVT de quinzaine, c'est à ce moment là qu'il lui fera savoir et lui donnera sa colle.

— Tu crois qu'il le fera devant tout le monde ?

— Au vu de tout le monde oui, mais sans que personne le sache.

— Je ne comprends pas, avoua Bouboule.

— Demain, il nous rend notre devoir sur le squelette et la charpente du corps. Je pense qu'il aura assez d'humour pour mettre un papier dans la copie de Clébar. Peut-être même en mettra-t-il un dans la mienne pour confirmer mes déductions.

— Et sinon ? s'inquiéta Gilles.

— Sinon, je ferai ma colle.

— Dans ce cas, on ira tous avec toi ! affirma fortement Gilles.

— Vous êtes des frères, sourit Valentin.

---

## CHAPITRE 25

### LA RIVIÈRE

Les cinq garçons étaient rassemblés dans un coin du préau pour échapper à la petite pluie froide qui tombait depuis le début de la matinée.

— Avez-vous lu l'annonce au panneau de la mairie ? demanda Gilles.

— Non, personnellement je ne lis jamais ce panneau, s'excusa Olivier.

— Dis-nous, demanda Bouboule.

Valentin resta silencieux, un petit sourire ironique aux lèvres, sachant fort bien que la suite allait venir de toute façon.

— Le maire demande des volontaires pour nettoyer la rivière ce week-end. La mairie fournit des gants, des pinces et des sacs poubelles, il faut former des équipes de quatre ou cinq, ça vous dit ?

— S'il fait ce temps là, qu'on ne compte pas sur moi ! affirma fortement Florian.

— Pourquoi pas, décida Valentin après un coup d'œil à l'application météo de son smartphone, il va faire beau, nous serons ensemble et nous ferons œuvre utile. Je suis pour. Et vous autres ?

Tous même Florian hochèrent affirmativement la tête.

— Il faudra marcher dans l'eau ? s'inquiéta Bouboule, parce que moi, je n'ai pas de bottes et l'eau est glacée en cette saison.

— Moi non plus je n'ai pas de bottes, appuya Olivier.

— Pas grave, expliqua Gilles, on va faire deux groupes, Valentin, Florian et moi pour draguer le torrent, Bouboule et Olivier pour ratisser les berges.

— Si le niveau monte à cause de cette pluie, on ne pourra rien faire, objecta Florian.

— Je ne pense pas que ces quelques gouttes suffisent à faire monter le niveau, rétorqua Gilles qui tenait à son projet.

— Que ferons-nous des détritiques, je suppose que l'évacuation est prévue ? questionna Valentin.

— Oui, il y aura des points de collecte.

— Il faut s'inscrire ? demanda Olivier.

— Oui. Comme tout le monde est d'accord, je me charge de l'inscription, décida Gilles. Je vous téléphonerai pour vous donner le point de rendez-vous. A samedi les gars.

Il était dix heures du matin ce samedi là quand les amis se retrouvèrent près du pont de la départementale sous un soleil radieux.

— On a de la chance, il fait beau et doux, se réjouit Bouboule.

— Oui, on peut dire ça, répondit Gilles. Alors, le secteur que j'ai choisi va d'ici à la passerelle des peupliers, soit à peu près quatre cents mètres de rivière. A la mairie ils m'ont dit de bien faire attention aux gouilles qui peuvent être dangereuses.

— Faire attention à quoi ? s'enquit Valentin.

— Aux gouilles, aux endroits profonds si tu préfères. C'est un mot savoyard, expliqua Gilles. Ils m'ont dit également de ne pas soulever les pierres pour éviter de déranger les chabots.

— C'est quoi ça ? questionna Olivier.

— Ça je le sais, le chabot est un petit poisson qui vit sous les pierres dans les torrents, expliqua Valentin.

— Bon, chacun prend ses gants, son sac poubelle et sa pince à détritrus, reprit Gilles. Bouboule, tu fais la rive droite, Olivier la rive gauche.

— De ce côté pour moi ? demanda Olivier.

— Ben non, comme on va remonter la rivière, la rive gauche est à ta droite. Tu sais bien que les berges sont reconnues droite et gauche en descendant le fil de l'eau. Florian, Valentin et moi, on avance de front dans la flotte. Si on découvre un objet un peu gros, on s'y met tous et si c'est vraiment trop lourd ou volumineux, on appelle le service technique de la mairie. C'est bon pour tout le monde ? Allez, on y va.

— Une canette pour commencer, cria Bouboule.

— Pareil plus un sac en plastique, enchaîna Olivier.

— On n'a pas fini avec ça ! C'est vraiment dégueulasse de polluer la rivière alors qu'il y a des poubelles partout, appuya Gilles.

— Un tesson de bouteille pour moi, indiqua Florian.

— Aïe ! Oui, il faut faire gaffe où on met nos pieds, continua Gilles, ça peut percer nos bottes.

— Et blesser ceux qui s'amuse pieds nus l'été dans le torrent !

— Regardez, un vieux bouquin tout détrempé, dit Valentin. Attendez, je peux encore lire le titre : « *Délit d'injustice* », c'est un roman policier. Je n'arrive pas à lire le nom de l'auteur.

— Hé les gars, une balle de tennis, ça ne vous rappelle rien ? jubila Bouboule. Au fait, comment il va le mec ?

— Il boite encore un peu, mais ce n'est pas moi qui vais le plaindre ! répondit Florian.

— Attention les gars, une gouille, on ne voit pas bien le fond, prévint Gilles qui prenait très à cœur son rôle de chef d'équipe responsable.

— Regardez là, un objet allongé marron.

— Où ? demanda Valentin qui tenait le milieu de la rivière.

— Là, regarde. Là où la gouille se prolonge sous la berge, tu vois ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Florian

— C'est marron et gris mais ça ne flotte pas donc ce n'est pas du bois, déduisit Valentin.

— On ne peut pas l'attraper, c'est trop profond pour nos bottes, elles vont se remplir d'eau, se désola Gilles, nettoyeur en chef.

— Il y a une solution, reprit Valentin, attendez. Tiens, Gilles, récupère ma pince.

Valentin remonta sur la berge, enleva ses bottes et ses chaussettes, ôta son bas de survêtement et retourna dans l'eau.

— Brrr ! Elle est vraiment fraîche. Passe-moi les deux pinces Gilles. Je les passe sous ce truc et je soulève. Voilà, ça vient, pince le bout, Flo, et tire doucement.

— Alors c'est quoi ? insista Bouboule depuis la berge.

— Ça vient... Oh, on dirait un fusil ! s'étonna Florian. Mais putain, qu'est-ce qui se passe ? Ça ne vient plus !

— Stop ! Reste comme ça Flo, ne tire plus, contente toi de maintenir. Il semble que ce soit tenu par une ficelle accrochée à une racine. Bouboule, envoie ton opinel !

— Ne le laisse pas tomber à l'eau.

— Pas d'inquiétude, avec son manche en bois, il flottera.

Valentin lança les deux pinces sur la berge, attrapa adroitement le canif de Bouboule qu'il ouvrit et s'avança un peu plus dans l'eau glacée. Ses pieds glissèrent sur les pierres lisses et gluantes du fond de la gouille. Il eut le réflexe de rapidement laisser tomber le couteau et relever le bas de sa veste de survêtement ainsi que son pull-over et son tee-shirt, l'eau glacée lui arriva à la taille. Il roula le bas de ses habits jusqu'à sa poitrine.

— Oulà, je ne suis pas passé loin du bain forcé ! Gilles, tu peux rattraper le

couteau de Bouboule et me le relancer, fermé si possible ?... Merci. Voilà, j'ai coupé la ficelle, tire doucement Flo.

— Oui, c'est bien un fusil. Un fusil de chasse à deux canons, tout gluant... constata Florian.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Gilles.

— D'abord, je vais me rhabiller, brrr... Passez-moi quelques mouchoirs que j'essaie de me sécher.

— Dans une poubelle les mouchoirs sales ! s'amusa Olivier.

— Et ton caleçon tout trempé ?

— Je l'enlève, tiens donc. Je peux bien vivre une heure comme ça dans mon bas de survêt !

Il tourna le dos à ses copains, ôta son slip trempé, frotta rapidement ses jambes pour faire tomber l'eau résiduelle, enfila son pantalon de survêtement et enchaîna :

— Bon, il faut réfléchir. Un fusil, c'est du sérieux et ça dépasse le cadre du nettoyage de la rivière.

— Alors on va le porter à la gendarmerie. ? demanda Olivier.

— Non, pas tout de suite. Nous allons le cacher sur la rive, bien recouvert de feuilles mortes et continuer notre nettoyage. Pas un mot de tout cela à quiconque. Demain nous reviendrons tous les cinq ici et nous prendrons ensemble une décision, OK ?

— Ma poubelle est presque pleine de canettes et de plastiques, annonça Bouboule.

— Pareil ! s'exclama Olivier en écho.

— On a presque fini notre secteur, dit Gilles, on va tout rassembler sur la rive gauche. Bouboule, donne ton sac, je le fais suivre à Olive sur l'autre rive. Fais le tour par le pont, on se regroupe dans cinq minutes près des poubelles, le temps de finir le nettoyage dans l'eau.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que cela... monologua Valentin. Eh les gars, je crois que j'ai trouvé un portefeuille. Il était là, coincé entre deux galets.

— Il y a de l'argent dedans ? fit Florian.

— Attends, je l'ouvre. Non, pas de billet mais des papiers tout délavés. Il a séjourné dans l'eau et la baisse du niveau l'a remis au sec. Je le garde, nous aviserons demain en même temps que pour le fusil. Avons-nous fini, chef ? demanda malicieusement Valentin à son ami Gilles.

- C'est tout pour aujourd'hui, soldats. On rassemble tout et je vais faire le rapport aux services municipaux.
- Pas un mot à propos de...
- Tu me prends pour qui ?

---

## CHAPITRE 26

### RÉFLEXIONS

Les cloches de l'église sonnaient à toute volée quand les cinq se retrouvèrent au bord de la rivière le lendemain. Une douceur printanière faisait éclore les primevères et donnait des envies de nature.

Tapes de mains, poings touchés, saluts à la ronde, les adolescents, heureux de se retrouver et de se sentir amis s'assirent sur les gros galets du bord de l'eau. Valentin que tous reconnaissaient comme leur chef commença :

— Je crois que nous allons devoir prendre des décisions. Par quoi commençons-nous ? Le portefeuille ou le fusil ?

— Le fusil bien sûr, hein vous autres ? décida Gilles.

— Oui, oui, acquiescèrent Bouboule et Olivier pendant que Florian convenait de la tête.

— D'accord, mais ouvrons l'œil, je ne veux pas que n'importe qui nous surprenne ici avec une arme. Si quelqu'un s'approche, il faudra vite le cacher. Vas-y Bouboule, sors le de sa cachette.

— Berk, il est encore tout gluant de boue.

— Tiens, j'ai apporté des vieux chiffons, dit Valentin, essuie-le.

— Ne touche pas les gâchettes, il est peut-être chargé, prévint Olivier.

— S'il a des cartouches, elles sont détrempées et ça ne risque rien, objecta Florian.

— Regarde s'il y a des inscriptions dessus, proposa Gilles.

— Oui, il y en a plein. Attends, c'est gravé *FABARN* dans le métal, là et de l'autre côté il y a un tas de chiffres et de lettres.

Valentin sortit son smartphone et se mis à tapoter.

— Est-ce qu'il s'ouvre ? demanda Olivier.

— Comment on fait ?

— Tu fais pivoter ce levier-là, tiens donne-le moi. Oui, il s'ouvre, il n'y a pas de cartouches mais les tubes sont pleins de boue.

— Je trouve que les canons sont bien courts pour un fusil de chasse, remarqua Florian.

L'arme passa de main en main, chacun voulant toucher l'objet plein de mystère et d'interdit. A son tour, Valentin l'observa minutieusement, verrouilla et déverrouilla plusieurs fois les canons, actionna les détentes,



examina la crosse, le viseur, la poignée puis avec une moue dubitative repassa le fusil à Bouboule et se nettoya les mains au chiffon. Il ressortit son iPhone et continua sa recherche. Gilles reprit l'initiative :

— Qu'est-ce qu'on en fait ? On ne peut ni le garder ni le laisser ici ou dans la rivière !

Valentin laissa un silence perplexe s'installer avant de lever les yeux de son appareil.

— C'est un fusil italien destiné à la chasse au sanglier. Neuf, il vaut plus de mille cinq cents euros.

— On est riche mais bien avancé, se moqua Florian.

— Oui, ça nous mène à quoi ? appuya Olivier.

— A nous poser plusieurs questions, lesquelles à votre avis ?

— Moi je me demande pourquoi l'avoir mis dans la rivière...

— Pour s'en débarrasser Gilles, dit Bouboule.

— Non, intervint Valentin. Pour le cacher temporairement : n'oubliez pas la ficelle ! Le propriétaire comptait bien le récupérer.

— Tout rouillé ! se moqua Gilles.

— Non encore, il est gluant de boue et d'algues mais il est protégé par une couche de graisse, regardez vos mains. La question à se poser est : pourquoi l'avoir caché.

— Parce que le proprio ne veut pas qu'on le trouve chez lui ! triompha Bouboule.

— Oui, et pourquoi ?

— Parce qu'il a tué quelqu'un avec !

— Tué, peut-être pas. Il y a bien eu un homme tué par un fusil de chasse l'an dernier, mais c'était un accident et le fautif est connu. S'il y avait eu une autre mort, je le saurais car je viens de consulter internet sur les accidents de chasse dans la région. En revanche, il y a eu quelques blessés. Mais là je pense qu'il s'agit de l'arme d'un braconnier. J'imagine que l'homme a tué un gibier en montagne : chevreuil, sanglier, chamois ou cerf et qu'il n'a pas pu retrouver la dépouille. Il doit penser qu'un garde a récupéré l'animal et que la balle a été analysée.

— Mais s'il n'a pas été pris sur le fait, il n'a rien à craindre, objecta Olivier.

— L'analyse d'une balle permet d'identifier l'arme qui l'a tirée. Comme il doit se sentir soupçonné, il a trouvé ce moyen de cacher son arme, pensant bien la récupérer plus tard, répondit Valentin. Je pense même qu'il doit venir

régulièrement ici comme un simple promeneur mais en réalité afin de constater la présence de son fusil.

— Il est un peu bête ce mec, des fois la rivière est presque à sec et on aurait pu le voir avec sa ficelle, analysa Bouboule.

— Non, objecta Gilles, cette gouille a toujours eu de l'eau même lors des pires sécheresses et la ficelle qui ressemblait à une racine était utile en cas de crue orageuse et de courant violent.

— Bien Gilles, tu as le cerveau agile ! commenta Valentin avec un sourire. Je me suis intéressé à la personnalisation de l'arme. En Australie, quasiment tous les chasseurs aiment mettre leur marque sur leur fusil, je suppose que c'est pareil en France. Je n'ai pas vu de nom gravé mais regardez là, sous la poignée, il y a un petit trou, un éclat manquant dans le bois et même en essuyant il reste du noir. Je pense qu'il y avait là une sorte d'écusson collé. Un morceau de bois est venu avec quand il a été arraché donc le propriétaire ne veut pas être identifié si l'arme est retrouvée.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda Gilles. On ne peut pas la laisser là, on ne peut pas la garder et on ne connaît pas le propriétaire.

— Nous appelons la gendarmerie, décida Valentin.

— On appelle ou on y va ? demanda Olivier.

— Il faut les appeler. Ils vont vouloir examiner l'endroit.

— Tu crois qu'ils vont se déplacer un dimanche ?

— Oui, il y a obligatoirement une permanence. Je les appelle. Allô, la gendarmerie ? Ici Valentin. Oui, Valmont. Oui, encore moi. Nous avons trouvé un fusil de chasse dans la rivière. L'adjudant n'est pas là ? Oui, le brigadier Guimard avec un collègue, très bien. Vous voulez savoir à quel endroit ? C'est facile, vous vous garez près de la passerelle des peupliers, vous continuez à pied dans le bois en remontant la rive gauche jusqu'à une petite clairière. Nous vous attendons.

Ils seront là dans dix minutes, continua Valentin à l'intention de ses amis. En attendant, je vous parle du portefeuille.

— Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? demanda Bouboule, toujours curieux.

— Des photos délavées, des cartes de fidélité de magasins, une carte d'électeur, un vieux permis de conduire rafistolé avec du scotch.

— Il est possible de lire le nom du propriétaire ? continua Bouboule.

— En partie. Mais d'abord, ne trouvez-vous pas qu'il manque des choses dans ce portefeuille ?

— De l'argent ! dit Bouboule.

— Une carte d'identité ? questionna Olivier.

— Une carte de crédit, une carte vitale ! compléta Florian.

— Vous avez raison tous les trois. C'est ce que tout adulte met dans son portefeuille en plus de son permis de conduire, alors pourquoi ces pièces importantes manquent-elles ?

— Emportées par le courant, non ?

— Non Gilles, lorsque nous l'avons trouvé, il était fermé. Et puis pourquoi seuls les papiers importants sont-ils manquants ?

— Le permis de conduire aussi est important ! tenta de se rattraper Gilles.

— Bien sûr, concéda Valentin, mais regarde bien, c'est un permis ancien modèle en forme de triptyque.

— C'est quoi ça ? s'étonna Bouboule.

— Un document qui se plie en trois, tout simplement. A mon avis, ce portefeuille a été volé et le voleur a récupéré tout ce qui a une valeur marchande : d'abord l'argent et la carte bancaire qui rapportent immédiatement, ensuite la carte d'identité et la carte vitale qui peuvent se revendre à des fraudeurs.

— Un permis de conduire aussi peut se revendre ! objecta Gilles.

— Oui, si c'était un format moderne mais celui-ci trahit l'âge du propriétaire et le voleur ne peut pas prendre le risque d'en demander un neuf en préfecture.

— Tu as raison, convint Gilles, alors, qu'est-ce qu'on en fait ? Poubelle ?

— Non, il faut retrouver le propriétaire. J'ai examiné soigneusement la carte d'électeur mai j'ai seulement pu déchiffrer le bureau de vote, le reste est délavé, illisible.

— Il est où ce bureau, au village ?

— Non, mais pas loin. En ville.

— Il n'y a que soixante milles personnes à contacter donc, se moqua Olivier.

Valentin ignora le sarcasme et poursuivit son exposé :

— Sur le permis de conduire, il y a une photo d'identité, délavée elle aussi, mais on se rend quand même compte qu'il s'agit d'un homme. Ce permis est très vieux, il ressemble à celui de mon grand-père qui l'a obtenu en 1961. D'après lui, c'est un ancien modèle. Le format a été modernisé en 1985 pour un modèle européen plus petit. Il m'a dit aussi qu'à cette époque, il fallait avoir dix huit ans pour avoir le droit de se présenter à l'examen. Donc en

résumé, nous avons affaire à un homme qui a obtenu son permis avant 1985 donc qui est né avant 1967. Ça fait déjà moins de monde à contacter, hein Gilles ?

— Mission impossible, Val.

— Attends encore un peu. Ce vieux permis triptyque est sûrement resté plié pendant une longue période, et l'eau ne s'est pas infiltrée partout, il est encore possible de lire la fin du nom : *iland*. En regardant à la loupe, ce que j'ai fait hier soir, il semble qu'il n'y ait qu'une lettre manquante.

— Donc encore vingt six possibilités sans compter les homonymes possibles, objecta encore Gilles.

— Cette fois je suis d'accord, mais avec un annuaire téléphonique, en un quart d'heure il est facile de relever toutes les possibilités : Ailand, Biland, Ciland etc. Qui veut s'en charger ?

— Moi, je veux bien, se proposa Bouboule, je ferai ça ce soir chez Marion.

— Et si tu trouves, tu auras l'honneur d'aller rendre ce portefeuille à son propriétaire. Tiens, voilà l'objet.

— Peut-être qu'il te donnera un paquet de Chamalows ! se moqua Gilles un peu vexé. Bon, ils viennent les gendarmes ?

— Chut ! J'entends marcher dans le bois. Planquez le fusil ! C'est peut-être le braconnier, chuchota Florian.

Olivier se précipita, ratissa prestement un tapis de feuilles mortes sur le fusil de chasse.

— Ah, vous êtes là les petits enquêteurs...

— Bonjour brigadier Guimard, bonjour brigadier, répondit Valentin au nom de tous.

— Alors où est-il ce vieux fusil ?

— Pas si vieux que ça, fit Olivier en sortant l'arme de sa cachette.

— Pourquoi l'avez-vous caché ? demanda Guimard.

— Si le braconnier revenait le chercher...

— Vous connaissez le propriétaire ? s'étonna le brigadier.

— Non, bien sûr, mais on a supposé.

Valentin prit la parole :

— Nous avons examiné l'arme et essayé de déduire certaines possibilités. Excusez-nous monsieur Guimard mais il est midi et il va falloir que nous rentrions chez nous. Olive, tu peux rester et tout expliquer ?

— Bien sûr, répondit Olivier tout fier. Tu peux rester Florian ?

— Pas de problème. Donc monsieur le brigadier, c'est hier quand on a fait le nettoyage de la rivière qu'on a repéré dans une gouille...

---

## CHAPITRE 27

### L'ACCIDENT

Le professeur de mathématiques les ayant pour une fois laissé sortir pile à la sonnerie de la récréation, les amis, avides de connaître les conclusions de leurs affaires, se réunirent sur un banc habituellement occupé par les grands de troisième.

Ceux-ci ne tardèrent pas à réagir.

— Ouste, les gamins, c'est notre banc.

— Pas aujourd'hui, répliqua Valentin. Qui va à la chasse risque de recevoir une balle perdue !

— Caltez, cassez-vous, foutez le camp, dans quelle langue il faut vous le dire ?

Valentin ne se démonta pas, il énonça d'une voix forte :

— Alors Olivier, comment ont réagi les deux gendarmes ?

— Vachement sympas en fait, ils nous ont écoutés jusqu'au bout et nous ont félicités pour notre bonne façon de réagir.

Les grands se regardèrent interloqués.

— Vous connaissez les flics, vous ?

— L'adjudant Lemoine, les brigadiers Guimard et Dufournet, vous voulez être présentés ? Demandez à Kevin et Dylan si vous n'êtes pas convaincus. Alors maintenant à vous de vous casser, de calter et de ficher votre camp ailleurs ! Allez, ouste ! Continue Olivier, sourit-il en voyant les grands reculer et se diriger vers Kevin Thénardier.

— Bien joué Val ! Mais il faudra quand même faire attention à ceux-là, ils croient avoir tous les droits.

— Pas d'inquiétude Olive, j'ai déjà réfléchi à quelques plans de bataille, je vous en parlerai à l'occasion. Vas-y, continue.

— Donc ils ont examiné le fusil, la gouille et la ficelle dans l'eau. Ils ont dit que le laboratoire d'études balistiques allait étudier le fusil, qu'il était probable qu'il s'agisse d'une arme de braconnier et que si, grâce à nous, ils pouvaient choper le propriétaire, ils nous tiendraient au courant.

— Ils ont quand même dit qu'on aurait dû les prévenir plus tôt. Je leur ai dit que c'était de ta faute Val. Non, je plaisante ! ajouta Florian.

Valentin sourit et se tourna vers Pascal.

— Et toi Bouboule, comment a marché ton enquête ? Tu as pu faire une liste de noms.

— Ouais, facile, mais j'ai encore dû aller chez Marion Lacombe. Elle m'a montré comment faire une recherche sur l'annuaire, en fait ce n'est pas bien sorcier.

En essayant toutes les lettres j'ai trouvé seulement deux noms qui collaient et dans les deux, il y avait une femme. J'ai donc appelé un certain monsieur Giland avec mon vieux portable et là, bingo ! C'est bien à lui qu'on avait volé le portefeuille il y a un mois de ça. Il voulait que je lui rapporte tout de suite mais je lui ai expliqué que j'habitais loin et que je n'avais pas de vélo, alors il est venu en voiture jusqu'à la cité. Un vieux monsieur de soixante quinze ans mais très sympa quand même. Il a reconnu tous les papiers et il m'a dit qu'il manquait sa carte bancaire, sa carte vitale, sa carte d'identité et soixante dix euros. Exactement ce qu'on avait supposé. Je lui ai bien sûr expliqué qu'on l'avait trouvé comme ça. Et savez-vous ce qu'il a fait ? Il m'a donné un billet de cinquante euros pour mon honnêteté. Vous vous rendez compte ? Cinquante euros à diviser par cinq, ça nous fait dix euros chacun ! J'ai fait de la monnaie alors voilà vos parts...

— Attends un peu Bouboule, est-ce que tu peux nous laisser une minute ? demanda Valentin

— Heu oui, mais je ne comprends pas bien...

— S'il te plaît.

— D'accord, mais tu me diras hein ?

— OK, tu sauras tout du complot.

Pascal Boulot hors d'écoute, Valentin chuchota à l'oreille de ses trois autres amis qui rapidement hochèrent affirmativement la tête.

— Reviens Bouboule ! Voici ce que nous avons décidé : avec les cinquante euros, nous allons t'acheter un VTT d'occasion. Le frère de Gilles veut vendre le sien, alors il sera pour toi.

Bouboule rougit de plaisir et de confusion mais rapidement il objecta :

— Mais vous avez droit à votre part, je ne peux pas accepter !

— Tu ne peux surtout pas refuser, nous sommes tous d'accord, c'est à prendre ou à prendre ! Livraison mercredi à quatorze heures. C'est bon pour toi Gilles ?

— Bien sûr, et en plus mon frangin sera hyper content de le vendre sans avoir à chercher. Au fait, tu sais faire du vélo Bouboule ?

— Ben oui, quand même, je ne suis pas gogol !  
— Affaire réglée, conclut Valentin. Pour fêter ça, je propose une petite rando cycliste mercredi après-midi, c'est bon pour tout le monde ? Allez, ça sonne, deux heures de français maintenant. Je crois bien que Ver blanc va nous coller un devoir !

Rassemblés sur la place de la mairie, Valentin, Gilles, Florian et Olivier encadraient Bouboule admiratif, tout heureux devant son VTT à vingt et une vitesses.

— Quand est-ce qu'on démarre ? s'impatienta Florian.  
— Où est-ce qu'on va surtout ? appuya Olivier.  
— Bouboule, comme c'est toi l'invité d'honneur, tu choisis.  
— Je voudrais voir l'endroit où vous avez trouvé le chien.  
— Comment tu l'as appelé ton chien Gilles ?  
— Zoreille ! Il est d'une gentillesse extraordinaire et il a un flair pas possible, c'est mon meilleur ami ! Euh, après vous bien sûr...  
— D'accord vous autres pour une petite ascension ?  
— Oh, c'est sur la route du col à sept kilomètres au moins, ça grimpe fort ! Tu ne préfères pas faire le tour du lac ?  
— Gilles, faisons lui ce plaisir, la pente n'est pas si raide que ça. Si tu ne t'entraînes pas, tu ne sauras jamais grimper correctement. Rappelle-toi : oxygénation, effort régulier, pas d'à-coups, jamais au dessus de tes moyens et un minimum de volonté. Avec tout ça, tu fais le tour de France.  
— N'aie pas peur d'utiliser ton changement de vitesse aussi, plus tu moulines, moins c'est dur, conseilla Olivier.  
— Et puis en roulant, quand tu en as marre, pense à autre chose qu'à ton mal aux jambes, fais-toi du cinéma dans ta tête. C'est ce que je fais et ça marche, compléta Florian.  
— Bon, c'est bien pour Bouboule que je fais ça.  
— Ne prenons pas de risques, roulons en file. Allez Bouboule, prends le premier relais, Gilles derrière puis Olivier, ensuite Florian et je fermerai la marche, décida Valentin. Relayons nous tous les cinq cents mètres, le meneur se laisse aller en queue de peloton, comme dans une course par équipe.  
— Sauf qu'on ne fait pas la course, hein ? appuya Gilles.  
  
— Allez, à toi, haleta Florian à l'adresse de Valentin en se laissant décrocher.



Celui-ci se sur-oxygéna par de profondes respirations et appuya un peu plus sur les pédales. Depuis plus d'un kilomètre ils avaient attaqué la montée mais la pente à cinq pour cent n'était pas exténuante. Valentin eut envie de tester la recette de Florian. Il laissa son esprit vagabonder. Trop bien intégré dans son collège de Haute Savoie, il avait quelque peu oublié ses relations de là-bas. Il se promit d'envoyer des nouvelles de France à ses anciens camarades. Quelle était la saison en Australie en ce moment ? Fin de l'hiver ici donc fin de l'été dans l'hémisphère sud. Il se revit pédalant avec ses copains sur une petite route escaladant une colline dans l'état de Victoria. Le soleil, le vent du sud rafraîchissant, les haies vives limitant les cultures...

— VALENTIN ATTENTION ! À DROITE VALENTIN ! hurla Bouboule un peu distancé.

Trop tard ! Malgré le coup de frein désespéré de l'automobiliste qui exécuta un brusque braquage de volant vers la droite et un violent coup de guidon et dérapage de son VTT, Valentin déséquilibré heurta de la tête la portière du véhicule, s'étala, glissa sur le bitume rugueux et ne bougea plus.

— Valentin, Valentin, tu m'entends ? Ça va Valentin ? Réponds-moi ! cria Bouboule, vite rattrapé par les autres.

— Val, tu nous vois, tu nous entends ? Réponds Val ! se désespéra Gilles tout essoufflé.

— Attendez, écartez-vous, laissez moi voir, dit l'automobiliste tout pâle. Quelqu'un vers le haut et quelqu'un vers bas de la route, arrêtez toute voiture. L'homme mit deux doigts contre le cou de l'adolescent au sol, cherchant la carotide ; il regarda les oreilles de Valentin puis regarda ses yeux mi-clos. Valentin se mit à gémir.

— Je vais appeler l'ambulance des pompiers, il faut le conduire à l'hôpital, décida l'homme.

— Hôpital... Melbourne... Non, pas la peine...

— Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce que tu dis mon garçon ?

Valentin ouvrit les yeux, se mit assis quelques secondes puis se leva. Il regarda la scène alentour et ses copains atterrés.

— Vous en faites une tête ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Bonjour monsieur, j'espère que je n'ai pas cabossé votre auto. Ne faites pas cette tête là voyons, c'est juste une bonne bûche, tout va bien. Où est mon vélo ? Ah, je crois que le guidon a un peu tourné, je vais devoir redresser cela.

Valentin coinça la roue avant entre ses jambes et força sur les poignées.

- Vous êtes sûr que tout va bien jeune homme ? insista l'automobiliste.
- Sûr et certain, monsieur, merci. Vous pouvez y aller. Écartez vous les gars, laissez passer l'auto.
- Voilà. Bon, vous venez les copains ? Excusez-moi encore monsieur, je vous ai obligé à mettre deux roues sur le bas côté. Merci pour votre aide, mais tout va bien, dit Valentin en ôtant quelques gravillons de ses mains et genoux. Quelqu'un peut me donner un mouchoir ? Je me suis gratté les abattis et ça saigne un peu. Allez, on continue les mecs !
- Pas question, dit Gilles, tu saignes, il faut te soigner, désinfecter tout ça. Si tu te sens capable de rouler, on va descendre doucement jusqu'au premier hameau avant le village. On va demander à Pauline Fresnoy qui y habite de nettoyer tout ça.
- Pas question non plus, nous avons promis à Bouboule de lui montrer l'endroit...
- Pour toi, pas question. Et pas question pour nous de t'obéir aujourd'hui, décida Gilles.
- Oui Val, insista Bouboule, on ira là haut un autre jour, viens, descendons.
- Allez Val, ne soit pas têtue, appuya Olivier.
- Qu'est-ce qui t'as pris de rouler à gauche dans ce virage ? demanda Florian.
- Rouler à gauche ? Oh non d'un chien ! Heu excuse-moi Gilles. Rouler à gauche... Oui, je crois que je roulais à gauche... C'est de ta faute Florian !
- Non mais tu déconnes Val ! De ma faute...
- Oui, j'ai voulu essayer ta méthode anti-fatigue et en me faisant du cinéma, je me suis cru en Australie.
- Et alors ?
- En Australie la circulation se fait à gauche, désolé les gars. Allez, en selle.
- Tu restes derrière cette fois Val. On s'arrête chez Pauline, tu ne discutes pas !

Après un kilomètre de descente mains sur les leviers de freins, les copains arrivèrent au premier hameau.

- Prends la tête Gilles, toi qui connaît sa maison, demanda Florian.
- C'est là, la troisième maison, un peu en retrait de la route, expliqua Gilles. Écoutez, ce n'est pas le peine d'y aller tous. Rentrez chez vous, moi je vais rester avec lui.

— Oui, allez-y, je vous assure que ça va, je veux juste un peu nettoyer tout ça. A demain les copains.

Gilles appuya sur la sonnette du portail, le rideau de la grande baie vitrée bougea. Une jolie adolescente aux yeux et cheveux noirs, au corps bien formé sous un sweat de coton fin ouvrit la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda Pauline étonnée.

— Valentin a fait une cabriole en vélo, tu as de quoi nettoyer ses égratignures ?

— Mes parents sont au boulot, mais entrez, je vais voir ce que je peux faire.

— Je vous laisse un instant, il faut que j'aille aux toilettes, s'excusa Gilles.

— Au bout du couloir, indiqua Pauline. Viens dans la salle de bains Valentin, je vais soigner tout ça. Tu as une belle bosse au front. Tiens, mets cette compresse d'arnica dessus. Je vais laver tes plaies à l'eau oxygénée. Montre-moi ton bras, on dirait qu'il reste des petits cailloux, je vais devoir appuyer un peu, ça te fait mal ?

Valentin grimaça puis sourit.

— Non, ça va, vas-y franchement.

— Je vais m'occuper de tes genoux maintenant, assieds-toi sur le rebord de la baignoire.

Valentin s'exécuta. Pauline remonta les jambes du pantalon de survêtement, tamponna les plaies superficielles avec un coton hydrophile imbibé. Un vertige tourna la tête de Valentin. Pendant une seconde, la pièce se mit à osciller puis il eut un voile noir devant lui. Il ferma les yeux un instant. Quand il les rouvrit, le malaise s'était dissipé. Pauline accroupie badigeonnait de Bétadine ses genoux blessés. Quand elle se releva, une irrésistible pulsion guida la main de Valentin vers les jeunes seins de l'adolescente. Pauline surprise leva des yeux étonnés vers son camarade de classe puis s'écarta doucement. Valentin se reprit mentalement :

— Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris. Vraiment, excuse-moi Pauline, c'était tout à fait déplacé. Tu es une merveilleuse infirmière !

Celle-ci sourit, s'avança vers lui et posa un rapide baiser sur ses lèvres.

— Ce n'est pas grave, n'en parlons plus.

— J'ai eu tort. N'en parle pas à ton petit copain.

— Mon petit copain ?

— Oui, Clément Barilla.

Pauline éclata de rire, regarda Valentin de l'air moqueur que savent si bien prendre les filles de son âge.

— Clément, mon petit copain ? Qu'est-ce qui peut te faire croire ça ?

— Il est tout le temps derrière toi, il te regarde toujours en classe, il ne te perds pas des yeux en récré...

— Ben ça alors, première nouvelle. Non Valentin, j'ai des copains, des copines, des amis mais pas de petit copain et surtout pas ce gros lourdaud de Clément.

— Ça va les amoureux ? claironna Gilles en passant la tête par le porte entr'ouverte de la salle de bains.

— Gilles, par moment tu es vraiment lourd ! Merci beaucoup Pauline. J'essaierai de te revaloir ça. Allez, Gilles, en route !

---

## CHAPITRE 28

### L'ADJUDANT LEMOINE

Le principal, monsieur Tardy, appuya sur le bouton de l'interphone marqué « *secrétariat* ». La réponse, au son métallisé par l'électronique, arriva immédiatement :

— Oui monsieur le Principal ?

— Madame Belmont, j'attends un intervenant de la gendarmerie, introduisez-le dans mon bureau dès son arrivée s'il vous plaît.

— Ce sera fait monsieur le Principal, autre chose ?

— Non, c'est bon pour le moment.

— Ah, adjudant Lemoine, heureux de vous voir. Comment allez-vous ?

— Si vous voulez parler de ma personne, elle va bien ; si vous faites référence à ma brigade, elle fait ce qu'elle peut ; si on généralise au niveau des moyens, la gendarmerie est en retard de vingt ans ! Mais passons. Dans quelle classe désirez-vous que nous présentions notre exposé sur la drogue ?

— Je vais peut-être vous choquer, mais je pense qu'il n'est jamais trop tôt pour avertir nos jeunes des dangers qui les menacent, aussi j'ai prévu de rassembler mes quatre classes de cinquième dans la salle de documentation jeudi à dix heures. L'horaire vous convient toujours ?

— Affirmatif ! Les cinquièmes, ça fait combien d'élèves en tout ?

— Cent dix garçons et filles, en proportions égales.

— C'est bien douze ans l'âge moyen ?

— Oui, en théorie, mais certains ont treize ans et quelques uns quatorze.

— Les exposés de ce type ciblent plutôt les classes de troisième, mais le pédagogue en chef c'est vous. Nous allons tenter d'adapter notre discours. Assisterez-vous à notre conférence ?

— Je viendrai faire la présentation mais je ne pourrai pas rester, trop de travail ! Les professeurs qui devaient avoir cours avec ces classes pourront assister.

— En fait, je n'y tiens pas. Leur présence risque de dénaturer les réactions des enfants.

— Il en sera fait comme vous le désirez.

— Entendu, je me présenterai à votre secrétariat jeudi à dix heures précises.

Mes respects monsieur le Principal.

— Asseyez-vous. Je vous présente l'adjudant de gendarmerie Lemoine accompagné de son adjoint... heu...

— Le brigadier Guimard !

— Ils vont vous parler des différentes drogues et des très graves dangers qu'elles représentent. Soyez attentifs et disciplinés. Je vous laisse mon adjudant, quand vous en aurez terminé, laissez les élèves descendre dans la cours.

— Bonjour à tous. Peut-être que certains ici nous connaissent : je commande la brigade de gendarmerie de proximité du village avec un effectif de cinq gendarmes. Nous sommes chargés de la sécurité des citoyens. Comme votre principal vous l'a dit, nous allons vous parler des drogues et du danger qu'il y a à en consommer. Vous pouvez intervenir quand vous le souhaitez. Vous dites votre prénom puis vous posez votre question. D'abord, qu'est-ce qu'une drogue ? Qui peut me le dire ?

Une main de jeune fille se leva :

— Mon prénom c'est Léa. Une drogue c'est un produit qu'on achète chez le droguiste, m'sieur.

Quelques rires d'initiés saluèrent la naïveté de la réponse.

— Tu n'as pas complètement tort Léa dans la mesure où une drogue est aussi un produit chimique. Celles dont je vais vous parler sont des substances qu'on peut respirer, fumer, avaler ou s'injecter dans le but de se sentir mieux ou d'oublier ses ennuis.

— Adrien. M'sieur, alors c'est bien la drogue ?

— Certaines sont « bien » comme tu dis Adrien quand elles sont utilisées par les médecins pour soulager un malade. Seulement les drogues sont extrêmement dangereuses, même celles employées médicalement.

Il existe deux catégories de drogues : il y a les drogues d'origine végétale et les drogues d'origine chimique mais elles ne sont pas vendues en droguerie. Commençons par les premières. La plus connue parmi celles-ci c'est le cannabis encore appelé chanvre indien. Voici une photo de la plante, elle est facilement reconnaissable à ses feuilles. Le brigadier Belmont va passer parmi vous et vous montrer à quoi ça ressemble.

Le cannabis est consommé sous deux formes, premièrement la marijuana : les feuilles et les fleurs sont séchées puis broyées, mélangées à du tabac et

fumées en cigarettes, les revendeurs appellent ça du *beuh* ; deuxièmement le haschisch ou résine de cannabis. La résine est séchée en tablettes d'aspect marron jaunâtre, les dealers appellent ça du *shit*. Effritée, elle est mélangée à du tabac et fumée, et la cigarette qui en contient est appelée un *joint*.

— Mon nom c'est Marion. C'est quoi un dealer m'sieur ?

— Un dealer c'est un revendeur de drogue. La vente de cette drogue est une activité illégale en France et peut être punie de cinq ans de prison et de soixante quinze mille euros d'amende !

— Ohhh ! fut le cri d'étonnement quasi unanime.

— Ils ne sont jamais pris, ils ont des guetteurs, lança la voix muée d'un garçon.

— Tous les jours des dealers et des guetteurs sont arrêtés par la police ou la gendarmerie, jeune homme et les autres sont repérés. J'ajoute que le simple consommateur de cette drogue est passible d'un an de prison et de trois mille sept cent cinquante euros d'amende.

— Pourquoi il y en a qui fument du cannabis si c'est interdit, m'sieur ? Mon prénom c'est Anaé.

— Ceux qui en consomment disent que ça leur procure une sensation de bien-être et d'euphorie.

— Pourquoi c'est interdit alors ? fit un garçon déluré.

— Parce que cette drogue, comme toutes les autres qu'on verra après, crée une dépendance, c'est à dire qu'on a de plus en plus de mal à s'en passer et qu'il en faut de plus en plus. Elle a des effets nocifs sur la mémoire, les performances du cerveau, les réflexes qui sont ralentis. De plus, elle est longtemps détectable dans l'urine, ce qui donne un contrôle de dopage positif pour les sportifs en compétition et pour les chauffeurs qui ont un accident, avec de graves conséquences dans les deux cas. J'ajoute qu'on a calculé que fumer un joint par jour revient à cent trente euros par mois. Des questions ?

— Est-ce qu'on peut essayer une fois et s'arrêter ? Heu je m'appelle Damien, demanda intelligemment un garçon.

— Est-ce que tu connais des fumeurs de cigarettes ?

— Oui, mon père.

— Est-ce qu'il a déjà essayé de s'arrêter de fumer ?

— Euh, oui, souvent.

— Et il n'a pas réussi, n'est-ce pas ?

— Non, pas encore...

— Et bien avec le cannabis, c'est encore plus difficile ! La meilleure façon d'arrêter crois-moi, c'est de ne pas commencer. Méfiez-vous de ceux qui vous diront « Tiens essaye, tire une bouif, tu verras, c'est vachement bon etc. » C'est comme ça qu'on commence, puis un jour, on veut essayer autre chose, une drogue qui fait plus d'effet donc une drogue plus dure, par exemple : connaissez-vous le coquelicot ?

— Ben oui, oui bien sûr, tout le monde connaît, oui, ben oui... C'est pas une drogue !

— Le coquelicot appartient à une famille de plantes appelée « papavéracées » ou famille des pavots. Une espèce de cette famille, le pavot somnifère est une plante à fleur qui est cultivée principalement en Orient. Regardez voici une photo de pavot somnifère bleu. Il est en réalité plutôt rose violet. La capsule qui contient les graines produit aussi une sève qu'on appelle l'opium.

De l'opium, par des procédés chimiques, on extrait principalement deux substances, la codéine et la morphine qui sont des médicaments capables de soulager les grandes douleurs de certains malades.

— Moi c'est Paul. C'est un bon produit alors !

— Oui et non car la morphine est une drogue et de cette drogue il est possible d'extraire une autre drogue qui s'appelle l'héroïne. Les dealers l'appelle *la blanche* car elle ressemble à de la poudre blanche. Brigadier, montrez-leur un sachet d'héroïne. Cette drogue s'utilise dissoute puis injectée dans le sang par une piqûre.

— Aïe, ça fait mal une piqûre ! Pourquoi ils font ça ? Ils sont fous ! frissonna une petite.

— Cette saloperie d'héroïne engourdit le cerveau, donne une sensation d'apaisement puis d'extase et d'euphorie souvent suivie de vertiges et parfois de nausées. Le problème, c'est qu'on est rapidement dépendant et qu'il faut sans cesse augmenter la dose pour obtenir les mêmes phénomènes. Si on arrête d'en prendre, on a une très désagréable sensation de manque et si on en prend trop, c'est la surdose, l'overdose qui entraîne la perte de connaissance et parfois la mort.

Un silence absolu fit suite aux paroles de l'adjudant. Le mot qui fait peur avait été prononcé. L'adjudant laissa volontairement le silence se prolonger afin que ses paroles marquent bien les jeunes esprits de son auditoire.

— Autre drogue végétale : la cocaïne. Regardez cette image, c'est un arbuste appelé cocaïer. A partir des feuilles de cocaïer ou coca, on extrait une



substance qui se présente sous la forme d'une poudre blanche ressemblant à de la farine.

— Le coca comme le Coca-Cola ? questionna spontanément un garçon. Moi c'est Thomas.

— Exactement Thomas. D'ailleurs cette boisson fut inventée par un ancien combattant de la guerre de Sécession aux États Unis pour soigner ses douleurs. A l'origine le Coca-Cola c'était des feuilles de coca et des noix de cola macérées dans du vin. Cette boisson contenait la cocaïne des feuilles de coca, la caféine des noix de cola et l'alcool du vin. Par la suite l'alcool puis la cocaïne furent supprimés et le taux de caféine fortement diminué, mais il en reste un peu dans le Coca-Cola que vous buvez.

Je continue : la poudre blanche que le brigadier Guimard vient de vous montrer, la cocaïne est une drogue puissante qui s'aspire par le nez. Elle procure une euphorie, une impression de puissance, supprime la fatigue et la douleur mais aussi cause des délires, des hallucinations et des troubles cardiaques. Quand la drogue s'élimine du corps, la sensation de toute puissance n'existe plus mais est suivie par une impression de vide, de manque, d'anxiété qui incite à en prendre toujours plus et ainsi la dépendance s'installe. Un drogué dépendant ferait n'importe quoi pour se procurer à nouveau son poison.

— Clara. Mais m'sieur, pourquoi il y a des gens qui en vendent ?

— Pour l'argent Clara. Ce commerce interdit rapporte beaucoup d'argent aux trafiquants. Ceux-ci en arrivent à se battre et même à s'entre-tuer pour conserver leur marché et leur zone de vente. De la même façon, certains drogués n'hésitent pas à commettre des vols ou des braquages pour se procurer l'argent nécessaire à leurs achats.

Je vous ai parlé des principales drogues issues des végétaux, il y en a d'autres, par exemple certains champignons hallucinogènes. Le tabac et l'alcool peuvent également être considérés comme des drogues car leurs consommateurs ont beaucoup de mal à s'arrêter d'en consommer comme on l'a vu il y a un instant.

— Je m'appelle Nathan. Comment ça se passe la première fois ? Je veux dire qui est-ce qui vient nous en vendre ?

— La plupart du temps, c'est un copain qui vous en donne pour essayer et si vous acceptez, vous êtes pris dans un engrenage infernal. En fait ce soit-disant copain ne cherche pas à vous faire plaisir, il cherche à vous rendre

dépendant pour pouvoir vous en vendre toujours plus et ainsi augmenter ses bénéfices.

Bon, je passe aux drogues chimiques de synthèse. Tout d'abord, le crack. C'est de la cocaïne mélangée à du bicarbonate et de l'éther. Séché, ça ressemble à du sucre. Les consommateurs le font chauffer et respirent les vapeurs. Ça agit comme de la cocaïne suractivée mais l'effet dure moins longtemps. Cette saloperie vous rend extrêmement dépendant et les conséquences sont terribles : comportement violent, délire, idées de suicide et j'en passe !

L'Ecstasy maintenant. Montrez-leur le sachet de cachets, Guimard. Comme vous le voyez, cette drogue se présente sous forme de comprimés à avaler. C'est un stimulant et un hallucinogène.

— Ça veut dire quoi hallucinogène, m'sieur ? Moi c'est Lucie.

— Hallucinogène veut dire qui donne des hallucinations, autrement dit voir des choses qui n'existent pas, comme dans un rêve ou plutôt un cauchemar, tu comprends ?

Lucie acquiesça de la tête.

— La consommation de crack entraîne tout un tas d'effets désagréables sur le corps et la surdose peut conduire à la crise cardiaque.

Le LSD maintenant. C'est un autre hallucinogène encore plus puissant qui est vendu sous la forme de petits morceaux de sucre ou de papier buvard imprégné du produit. Le LSD provoque des hallucinations hyper colorées, les couleurs dégénèrent en sons et les sons en saveurs mais il entraîne aussi des sensations physiques désagréables : froid, crampes, perte de sensibilité. Ce qu'il y a de plus étrange avec cette drogue, c'est que vous pouvez avoir d'autres crises d'hallucinations plusieurs mois après avoir arrêté complètement d'en prendre.

Je ne vais pas vous parler des amphétamines, du crystal et de certains médicaments. Des drogues, il y en a des tas. Toutes procurent des sensations étranges, toutes ont des effets secondaires graves, toutes provoquent une dépendance, toutes vous plongent dans un tourbillon qui vous entraîne vers le fond.

Maintenant, je vais m'adresser plus particulièrement à vous les filles car je ne voudrais pas terminer mon exposé sans vous parler du GHB. Quand vous absorbez cette vacherie, vous n'avez plus de honte, plus peur de faire des bêtises et en même temps ça vous endors. Comme cette drogue n'a pas

d'odeur ni de goût particulier, une personne mal intentionnée peut en verser dans votre boisson pour vous inciter à faire des choses que vous ne voulez pas faire en temps ordinaire et ensuite, vous ne vous souvenez de rien.

— A quoi on peut nous obliger ? demanda Pauline.

— On peut t'inciter à te déshabiller et beaucoup plus encore.

— Mais c'est dégueulasse !

— Absolument. Ce produit, le GHB est encore appelé *drogue du violeur*. Écoutez bien les filles : il est fort probable que plus tard, un jour, vous soyez invitées à une fête avec des copains, des copines et des gens que vous ne connaissez pas. Dans ce cas, ne laissez jamais votre verre sans surveillance, finissez-le avant de faire autre chose ou jetez son contenu si vous avez le moindre doute. Ne vous fiez pas aveuglément à l'air sympa de certains, c'est pour mieux vous mettre en confiance. Quelqu'un peut verser subrepticement une dose dans votre coca ou toute autre boisson. Après avoir bu, vous serez complètement désinhibée, capable aussi de croire tout ce qu'on vous dit et de suivre n'importe qui avant de plus ou moins vous endormir en oubliant tout ce qui s'est passé. Croyez-moi, certains salopards ne reculent devant rien.

Voilà, nous avons fini. Avez-vous encore des questions ? Oui, toi.

— Arthur. Est-ce que c'est vraiment impossible d'arrêter ? demanda le garçon inquiet.

— Impossible, non, mais extrêmement difficile et au prix de douleurs incroyables dans la tête, les muscles, tout le corps. Le drogué profond vit dans un monde irréel et n'a qu'un seul désir, ne pas s'en sortir, continuer à vivre dans son paradis artificiel et à la fin mortel.

— Laura de cinquième A. Que dois-je faire si quelqu'un me propose de la drogue ?

— Si c'est un copain, tu refuses gentiment et tu essaies de le convaincre d'arrêter ; si c'est un inconnu, tu dis « Non merci » et tu t'en vas.

— Je suis Julie. Est-ce qu'il faut dénoncer les dealers ?

— Non, ne dénoncez pas. Si le dealer sait que vous l'avez dénoncé, il va vouloir se venger. La seule chose à faire, c'est d'en parler à un adulte de confiance, vos parents par exemple. Une dernière question ?

Valentin leva la main :

— Je m'appelle Valentin. Savez-vous s'il y a du trafic de drogue dans le village et si oui, que faites-vous pour en venir à bout ?

— Nous savons qu'il y a dans le village des petits revendeurs de shit qui vont

s'approvisionner à la ville. Nous savons également que de plus gros dealers se donnent rendez-vous au bout de parkings peu fréquentés du village pour faire leurs échanges. En revanche je ne peux pas vous dire ce que nous faisons ou allons faire pour contrer ces trafics, mais nous agissons en collaboration avec la police de la ville. Plus de questions ? Alors vous pouvez sortir dans la cour.

— Au revoir m'sieur... Au revoir m'sieur.

Les cinq amis se retrouvèrent près de leur nouveau banc pour commenter l'exposé de l'adjudant Lemoine.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Olivier.

— Moi, ça me fout la trouille, pas question que je touche à un de ces poisons, affirma Bouboule.

— Je crois qu'on sera tous d'accord là-dessus, appuya Olivier, et qu'est ce vous avez pensé des keufs ?

— Des quoi ? s'étonna Valentin.

— T'es grave toi ! Des keufs, des poulets, des schmitts, des flics quoi !

— Pourquoi ne dis-tu pas gendarmes ? Personnellement, j'ai trouvé l'exposé très intéressant. Ils ont bien fait de nous montrer des échantillons. Avez-vous remarqué qu'ils se sont comportés comme s'ils ne nous connaissaient pas ?

— Ils n'ont pas voulu nous griller auprès des autres. Ils doivent savoir que paraître amis des flics c'est mal vu, en déduisit Gilles.

— Vous croyez que certains ont déjà essayé dans le bahut ? demanda Florian

— J'en suis sûr, déclara Olivier, y a des grands, des troisièmes qui fument et même qui roulent leurs clopes et qui se les échangent, alors...

— Ça les regarde après tout, conclut Florian, pour moi, pas question de perdre ma forme en touchant à ces vacheries.

---

## CHAPITRE 29

### EVA

Cheveux raides d'un blond très clair, visage pâle sur un corps chétif, Eva était ignorée des autres élèves et même de ses professeurs car elle ne participait ni aux jeux ni à la vie de la classe. On ne lui connaissait pas d'amis et c'est à peine si on savait où elle habitait. Dévalorisée par ses habits de supermarché, la tristesse de son expression n'attirait pas la sympathie de ses soi-disant camarades. Fille de pauvre, Eva sentait peser sur ses frêles épaules le poids de la fracture sociale à l'école.

Valentin la remarqua par hasard quand elle se fit bousculer par l'imposante Morgane dans une allée de la classe, à la sortie du cours de math, un lundi à dix heures. Eva, qui bizarrement portait deux cartables, ne résista pas à la bourrade et fit un pas de côté pour retrouver son équilibre. Elle effleura Morgane d'un regard craintif et s'effaça pour la laisser passer.

Quelque peu choqué par la désinvolture de l'une et la soumission de l'autre, Valentin décida intérieurement de mieux les observer. A la récréation, il demanda à son ami Olivier de permuter leurs places en classe.

— Pourquoi tu veux venir au fond de la salle ? demanda Olivier intrigué.

— Parce que tu es derrière Morgane.

— Tu es encore en kiff ? s'amusa son copain.

— En quoi ?

— En kiff ! Amoureux, quoi !

— Arrête avec ça ! J'ai envie d'observer certaines choses qui se passent dans la classe et j'ai besoin de voir tout le monde, mais rassure-toi, je ne veux pas squatter éternellement ton radiateur, c'est juste l'affaire de deux ou trois jours.

— Dans ce cas, c'est d'accord, concéda son ami. Tu nous diras ce que tu as derrière la tête ?

— Ouvre bien les yeux et tu te rendras compte par toi-même. Il est d'ailleurs étonnant que tu n'aies rien remarqué.

Le lendemain, depuis son nouveau bureau stratégiquement placé, Valentin observa le manège des deux filles devant lui. Morgane sans cesse dérangeait Eva sa voisine : « Passe-moi ta règle ! File-moi ta gomme !

Montre ton résultat ! Pousse-toi tu me gênes ! Envoie ton cahier de texte ! J'ai pas mon livre, donne-moi le tien ! » Eva baissait la tête, se soumettait sans rien répondre.

A la fin du cours, Eva se leva la première pour gagner la sortie, portant, outre le sien, le sac de Morgane. Sortant à son tour celle-ci rattrapa sa voisine et la heurta en la doublant. Léa posa un sac, frota son épaule mais n'eut pas d'autre réaction.

Valentin ignora les signes de ses copains, fit semblant d'être absorbé par le cadran de son smartphone et suivit à distance d'oreille les deux filles jusqu'au banc de la cour sur lequel Morgane s'était assise.

— Qu'est-ce qu'on a maintenant ?

— Français, répondit Eva d'une petite voix éteinte.

— T'as fait ton devoir ?

— Oui mais c'est pour jeudi.

— File-moi ta copie tout de suite !

Eva posa son vieux sac vert défraîchi sur le sol et s'accroupit pour en sortir un feuillet que Morgane lui arracha presque des mains.

— Une copie blanche et un stylo bille ! ordonna-t-elle. Un bleu, pas un noir ! Morgane sortit un livre de son sac et, s'appuyant dessus, se mit à recopier le devoir d'Eva.

— Et les maths pour demain, tu les as faits ?

Eva fit un petit signe affirmatif du menton.

— Qu'est-ce que tu attends pour me filer ton cahier !

A nouveau Eva, épaules rentrées, visage triste et soumis, s'exécuta.

Édifié, Valentin rejoignit ses copains hilares.

— Alors, laquelle tu as choisi, Laurel ou Hardy ? questionna Olivier qui ne manquait pas de culture cinématographique.

Valentin haussa les épaules sans répondre directement.

— Qu'est-ce que vous pensez de Morgane ?

— C'est une « madame je commande », affirma Bouboule.

— Oui, elle est plutôt encombrante, dans tous les sens du mot, compléta Florian, quelquefois marrante, quelquefois très chiante.

— Elle veut tout commander, comme dit Bouboule, mais elle n'a pas la bonne technique comme toi, analysa Gilles.

— Olive, ton avis ?

— Elle est conne, méchante et moche ! trancha l'interpellé.

- Et Eva ?
- Eva, c'est qui ? s'amusa Florian.
- C'est vrai qu'elle est totalement invisible celle-là, appuya Gilles.
- Bouboule ?
- Je crois que c'est une gentille fille, mais elle est tellement timide.
- Olive ?
- C'est l'esclave de Morgane et de ses copines. Je suis, enfin j'étais derrière elles en classe et je peux vous le dire.
- Merci les copains, vous avez conforté mon avis. Je crois que je vais faire quelque chose dès demain.

Le lendemain à huit heures, devant le portail du collège, Valentin s'adressa à Olivier et lui glissa ses instructions dans l'oreille.

- T'es gonflé quand même d'oser faire ça !
- Moins qu'elle qui copie tous ses devoirs sur la petite Eva, l'oblige à lui prêter ses affaires et la force à porter son sac ! Préviens les copains et dis-leur de ne pas hésiter à faire comme je t'ai dit, au besoin en créant une petite bousculade. N'oublie pas de garder ton effaceur à portée de main et dis à Gilles de faire la même chose.

A la fin du cours d'anglais, une fois Radissel sorti, comme à son habitude Morgane donna en passant une bourrade à Eva. Valentin dépassa les deux filles, s'arrêta brusquement au moment où Morgane allait franchir la porte de la classe et mit son corps en barrage.

- Pousse-toi, tu me bloques ! Ordonna-t-elle.
- Je ne savais pas que tu avais priorité.
- Dégage-moi le passage, boloss ! fit Morgane en poussant Valentin dans le dos.

Celui-ci accentua le mouvement et fit comme si une force terrible l'avait projeté contre le mur du couloir.

Il revint vers Morgane en prenant un air menaçant.

- Tu te calmes toute seule où tu préfères que je te calme ?

— Bon, ça va...

— Aujourd'hui, tu sortiras la dernière. Tiens, Eva, passe !

Celle fit non de la tête mais Valentin insista avec un sourire :

- Vas-y Eva. Attends, tu as deux sacs, passe m'en un, je vais te le porter.

Eva tendit son propre cartable à Valentin.

— Non, donne-moi plutôt l'autre, il a l'air plus lourd.

Eva leva ses yeux aux iris d'un bleu très pâle, donna le cartable de Morgane, remercia d'un demi-sourire et franchit la porte.

— Non mais qu'est-ce qui te prend, toi ! s'énerma Morgane en poussant à nouveau Valentin.

Valentin fit semblant d'être déséquilibré et en profita pour libérer les deux clips de fermeture du sac à dos de Morgane.

— J'aide une copine à porter son cartable tout simplement, je n'ai pas le droit ? Arrête de me pousser.

— Avance, vas-y, va donc lui rendre son sac !

— OK, je vais lui rendre SON cartable dans la cour. Valentin saisit une bretelle du sac à dos par son attache basse, y glissa son épaule et partit en courant dans le couloir des salles de classe, semant livres et cahiers, stylos et copies, trousse et téléphone.

Ses quatre copains qui guettaient sa sortie se précipitèrent pour ramasser, piétinant au passage quelques cahiers et classeurs. Au bout du couloir, Eva regardait la scène d'un air affolé. A genoux sur le sol, Gilles repéra et subtilisa la copie de français pendant qu'Olivier s'emparait du cahier de math de Morgane qu'il glissa prestement dans son propre sac.

— Excuse-moi Eva, cria Valentin, je crois que j'ai un peu répandu tes affaires. Ne t'inquiète pas, nous allons tout ramasser. Bouboule arrête de piétiner ces copies avec tes baskets tout sales, et toi Gilles, tu as marché sur ses crayons, les voilà cassés maintenant ! Nom d'un chien Flo, qu'est ce que tu fais avec ce téléphone, ce n'est pas le tien !

— C'est le même que le mien, je regarde juste s'il n'est pas cassé, répondit Florian en effaçant discrètement les dossiers photos et vidéos.

Derrière eux, Morgane bouche ouverte, pétrifiée, regardait le désastre. Valentin remit en vrac le matériel dans le sac et se dirigea vers Eva.

— Excuse-moi encore Eva. Viens avec moi dans la cour, on va remettre de l'ordre dans tout cela.

Sidérée par cette succession d'événements, ne sachant ni n'osant que dire, Eva suivit Valentin jusqu'à leur banc déjà occupé par Gilles et Olivier. Valentin retourna à nouveau le sac et saisit un cahier. « *Français Morgane Joly* » lut-il sur l'étiquette. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Montre, dit Gilles en lui prenant le cahier des mains.



— « *Morgane Joly* » effectivement, déchiffra-t-il tout haut avant de glisser discrètement la copie subtilisée dans son classeur d'origine.

— Mais ce ne sont pas tes affaires Eva ! affirma Valentin d'un ton faussement surpris.

Eva prit un air apeuré et fit non de la tête. Du coin de l'œil, Valentin repéra Morgane qui s'approchait en hésitant.

— Tu portes les affaires de Morgane maintenant ? C'est ton amie ? questionna-t-il d'une voix forte.

Eva répondit encore par le même petit signe de dénégation.

— C'est toi qui lui a proposé de les porter ?

Nouveau hochement négatif de la tête.

— C'est elle qui te l'a demandé alors ? insista Valentin.

Eva fit un tout petit signe affirmatif.

— Et toi tu veux bien le faire ?

Eva rentra la tête dans les épaules sans répondre.

— Ça fait longtemps que ça dure ?

Eva éclata en sanglots, incapable de résister plus longtemps à la tension nerveuse de cet interrogatoire. Valentin se tourna vers Morgane gênée.

— Dis-donc Morgane, tu as besoin de quelqu'un de plus fort que toi pour porter ton barda ? Tu es vraiment gonflée ! Doublement gonflée même, dit-il en toisant la fille, ne pouvant s'empêcher de glisser une pointe de méchanceté dans son affirmation. Eh bien, puisque tout ça est à toi, fais toi-même ton ménage !

Viens avec moi Eva, je veux te parler. Tu es maintenant sous ma protection, ajouta-t-il à voix haute en passant devant Morgane. Tu n'as pas peur de moi ? dit Valentin d'une voix plus douce en mettant le bras sur les épaules de la fille.

— Non, pas de toi, murmura Eva. Toi je sais que tu es gentil.

— Eva, tu ne dois pas te laisser faire par cette fille. Tu ne lui dois rien et je vais lui faire comprendre. Si elle ose s'attaquer à toi, elle le regrettera fortement. A partir de maintenant, tu vas changer de place dans la classe et venir au premier rang, à côté de moi. Tu n'auras plus à lui prêter tes affaires ni à lui fournir tes devoirs. D'ailleurs, attends, ce n'est pas fini pour elle, nous allons bien nous amuser avec « Air de Rien ». Ça sonne ! Viens avec moi.

« Ouvrez votre cahier d'exercices à la page de votre devoir et posez-le

sur votre pupitre, je vais vérifier votre travail ».

Monsieur Derrien passa lentement dans les rangs. Arrivé au niveau de Morgane, il s'arrêta :

— Alors Morgane, ce cahier ?

— Je ne comprends pas m'sieur, je ne le trouve pas, j'ai dû l'oublier chez moi, répondit Morgane affolée.

— Tu as bien fait ton devoir ?

— Oui, m'sieur, j'vous jure.

— Ce n'est pas la peine de jurer, tu connais le tarif ? En cas d'oubli, c'est toute la leçon à recopier et le devoir à présenter la prochaine fois.

— M'sieur, m'sieur...

— Qu'est-ce qui t'arrive Olivier ?

— J'ai trouvé ça par terre dans le couloir au moment de la récré, dit-il en levant un cahier tout froissé.

— Donne ! Eh bien le voici ton cahier Morgane, dans un bel état ! Ouvre ton... torchon à la bonne page.

Morgane s'affaira, tourna et retourna les pages de plus en plus fébrilement. Les opérations étaient bien là mais sans aucun résultat. Morgane accablée finit par poser son cahier ouvert sur son bureau.

— Je ne comprends pas m'sieur, mon devoir je l'avais fait, j'vous jure, j'avais tous les résultats.

— Je comprends très bien moi, mademoiselle. Vous n'avez pas fait votre travail et vous mentez en faisant semblant d'avoir oublié votre cahier pour tenter de minimiser votre punition. En conséquence vous viendrez samedi matin en consigne pour vous remettre à jour dans vos cours et vos devoirs. Pleurs et cris n'y changeront rien, le contrat était clair entre nous depuis le début de l'année, n'est-ce pas ?

A la fin du cours d'histoire qui suivit celui de mathématiques, Valentin réunit le conseil de ses amis.

— Qu'est ce qu'elle a reçu la Morgane ! jubila Olivier.

— Attends demain matin en français quand la prof ramassera son devoir ! compléta Gilles.

— Qu'est-ce que tu as écrit sur sa copie ? s'enquit Florian.

— « *Ver blanc est une grosse larve* » bien caché à la fin du premier paragraphe. On va bien rigoler quand la Blanchin lui demandera des

explications.

— Et imaginez sa rage quand elle se rendra compte que ses films et ses photos se sont envolés de son téléphone, ajouta Florian.

— Bon, passons aux choses sérieuses maintenant, reprit Valentin en cachant un sourire amusé, il faut absolument aider la petite Eva.

— Comment comptes-tu faire Val ? questionna Gilles.

— Je ne sais pas trop, je ne la connais pas bien. C'est un petit chat maigre et peureux, elle me fait un peu pitié. Quelqu'un sait où elle habite ?

— Dans les HLM, affirma Bouboule.

— Tu sais toujours tout toi, hein ? constata Gilles.

— Je porte des lunettes mais j'y vois bien. Et mes oreilles décollées captent beaucoup de choses. J'ai entendu mes parents parler des Lacourt. Je crois qu'elle vit avec sa mère dans un petit studio et qu'elle n'a pas de père.

— Que fait sa mère ?

— Elle est caissière au supermarché, compléta Florian.

— D'accord, Eva c'est une pauvre fille. Qu'est-ce qu'on peut faire pour elle ? demanda Bouboule.

— On peut déjà lui donner cinq copains, suggéra Olivier, elle est toujours soit toute seule, soit collée à cette mogotte de Morgane.

— Qu'entends-tu par mogotte ? s'étonna Valentin.

— Une fille des quartiers, une « traine-la-rue » comme disait ma grand-mère.

— J'aime bien la deuxième expression...

— A la cantine, il faut qu'elle vienne à notre table. Je crois que Morgane lui piquait aussi ses desserts, continua Olivier.

— Tu as raison Olive, va lui dire tout de suite si tu veux bien. Explique-lui qu'on l'invite à notre table ce midi et qu'elle ne peut pas refuser. Nous t'attendons pour la suite du conseil.

— Il faudrait qu'elle puisse nous appeler quand elle a un problème, suggéra Florian quand Olivier fut revenu en levant un pouce, seulement je pense qu'elle n'a pas de téléphone et pas les moyens d'en avoir un.

— J'ai encore mon vieux portable à glissière, il fonctionne très bien, je peux lui donner, dit Gilles.

— C'est un cadeau empoisonné que tu veux lui faire. Sa mère n'a sûrement pas les moyens de lui payer un forfait, pensa tout haut Valentin.

— Et si on se cotisait pour lui offrir une carte prépayée ? s'exclama

Bouboule, ravi de son idée.

— Ça dépend du prix quand même, objecta Olivier. Attendez, je me renseigne, ajouta-t-il en pianotant son smartphone.

— Il faut aussi qu'on la protège à la sortie des cours. La Morgane va sûrement vouloir se venger, continua Valentin.

— J'habite plus loin que les HLM, je peux la raccompagner jusqu'à chez elle, offrit Florian. C'est moi le plus costaud de nous cinq, la grosse Morgane ne m'attaquera pas !

— Hé, les mecs, j'ai trouvé un forfait à quatre euros quatre vingt quinze chez mon fournisseur d'accès. Ça reviendrait à même pas un euro chacun par mois. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— OK pour moi Olive, si tu peux t'en charger. D'accord vous autres ? Autre chose, elle est vraiment mal habillée, vous ne trouvez pas ?

— Oh que si ! approuva Gilles. Avec sa petite mine, j'ai toujours l'impression qu'elle est transie. Écoutez, j'ai encore mon anorak rouge de quand j'avais dix ans. Il est en super état mais bien trop petit pour moi. Ma mère veut le donner au secours populaire. Je vais lui réserver.

— Moi j'ai des vieilles baskets presque neuves, si c'est sa pointure, je lui file, dit Bouboule.

— Moi un survêt avec capuche.

— Moi j'ai un joli pull de ski que je ne peux plus mettre.

— J'ai des lunettes de soleil et un baladeur.

— J'ai mon cartable de l'an dernier, il est bien mieux que le sien, je lui donne.

— OK, OK les gars. Le plus important maintenant, c'est d'éviter de la vexer. Il ne faut pas qu'elle croie que c'est par pitié que nous lui faisons ces cadeaux.

— On peut la mettre en situation de nous rendre service et la récompenser après, non ? imagina Gilles.

Valentin resta un instant silencieux avant de reprendre :

— C'est effectivement une possibilité, Gilles, mais je pense que le mieux c'est de l'inviter à discuter franchement avec nous. Nous lui expliquerons que ce n'est pas une tare ni une maladie d'être pauvre, qu'elle n'a pas à avoir honte, que ça nous fait plaisir, que de toute façon tout allait être donné à des œuvres et que nous préférons que ce soit elle qui en profite.

— Je suis entièrement d'accord avec ça, à mille pour cent, trancha Bouboule.

Au fait mon VTT marche très bien les copains !

---

## CHAPITRE 30

### ÉTRANGES TRÉSORS

Assis à la table du petit déjeuner familial, Valentin songeait à l'emploi de sa journée de samedi quand le vibreur de son smartphone s'activa dans la poche de son pantalon. Il extirpa difficilement l'appareil et jeta un rapide coup d'œil à l'écran sur lequel une bulle verte s'ornait du chiffre 1. *Message de Olivier*, lut-il en ouvrant l'application.

« *tu peux paC me voir ce matI* »

— Un problème Valentin ? questionna Isabelle sa grand-mère.

— Je ne crois pas. Olivier me demande d'aller le voir, c'est sûrement pour le devoir d'anglais qu'il faut rendre mardi. Tu as besoin de moi ce matin ?

— Non mon grand garçon, tu peux prendre ta matinée. C'est ton meilleur copain Olivier ?

Valentin regarda ses grands-parents en souriant.

— J'ai quatre bons copains, je ne fais pas de différence dans l'amitié bien qu'ils soient tous différents.

— Il y a Olivier, Gilles et puis ?

— Florian et Pascal.

— Tu a des copines également ?

Valentin sourit encore en constatant l'inquisition grand-parentale.

— Je m'entends bien avec quelques filles de la classe Mathilde Marchand, Lucie Roche, Pauline Fresnoy, Eva Lacourt...

— Eva, le fille de la caissière du supermarché ?

— Oui, elle même.

— J'ai discuté avec sa mère pas plus tard qu'hier et elle m'a confié que sa fille est transformée depuis une quinzaine de jours. Elle qui était si timide et craintive est devenue enjouée, souriante. Elle m'a dit aussi que ses notes scolaires se sont nettement améliorées. Tu n'y serais pas pour quelque chose ?

— Avec mes potes, nous l'avons un peu aidée quand une autre fille de la classe l'embêtait.

— C'est ta petite amie attirée ?

— Laisse-le tranquille avec ça Isabelle ! Il a le droit à ses petits secrets, intervint Jean-Claude son grand-père. Rappelle-toi quand quelqu'un te posait

ce genre de question dans ta jeunesse. Tu mentais n'est-ce pas ? Alors ne l'oblige pas à mentir.

— Cela ne me gêne pas grand-père. Non, ce n'est pas ma petite amie mais une amie tout simplement. Bon, je range la vaisselle et j'y vais.

« *OK* » tapota-t-il en réponse à Olivier.

— Salut Olive ! Tu as un problème avec ton devoir d'anglais ?

— Pour cette fois ta perspicacité est en défaut Val, je l'ai fait mon devoir pour Radissel. Je veux simplement te montrer quelque chose dans mon garage, enfin celui de mes parents. Viens...

Regarde ce truc que j'ai déniché au fond d'une vieille malle, qu'est-ce que c'est à ton avis ?

— Une poêle à frire.

— Arrête tes plaisanteries, sérieusement ?

— Sérieusement une poêle à frire, autrement dit un détecteur de métaux.

— Tu sais comment ça marche ?

— Je n'en ai jamais utilisé mais un jour j'ai vu quelqu'un s'en servir pour détecter une canalisation d'eau.

— Qu'est-ce que ça peut détecter ?

— Le fer, la fonte et l'acier je crois. Montre voir le cadran de plus près. Là c'est un poussoir On-Off, toi qui as fini ton devoir d'anglais, tu dois savoir traduire. Là il y a comme un sélecteur à trois positions, voyons Ag Au Cu – 0 – Fe Ni. As-tu ton smartphone sur toi ? *OK*, alors cherche *Ag*.

— *Ag*... J'obtiens Assemblée générale, Anesthésie générale, Ailier gauche, Acide gras et Argent.

— Bien, nous allons pouvoir détecter un bon ailier gauche pour notre équipe de football. Cherche *Au* maintenant.

— Ne te fiche pas de moi ! *Au*... Ouais, chouette, la première définition c'est symbole de l'or ! On va pouvoir trouver des trésors, des pièces d'or et d'argent !

— Bon, vas-y pour *Cu*.

— *Cu*... Communauté urbaine non, Certificat d'urbanisme non plus, Charge utile je ne crois pas, Bingo : symbole du cuivre !

— Si *Cu* veut dire cuivre, *Fe* doit vouloir dire fer et *Ni* nickel, déduit Valentin. Vous avez là apparemment un détecteur complet. Maintenant est-ce qu'il est en état de marche ? Teste-le.

— Aïe, il ne s'allume pas, se lamenta Olivier en maltraitant le poussoir.

— Du calme Olive, que faut-il pour qu'une lampe puisse s'allumer ?

— Un branchement donc une prise de courant.

Devant le sourire ironique de Valentin, Olivier se reprit :

— Évidemment, des piles en bon état. Comment ça s'ouvre ce boîtier ? Ça y est, j'ai vu, c'est ce petit poussoir. Évidemment qu'il ne marche pas, les piles sont complètement déformées et pleines de blanc.

— Tu en as en réserve des piles de ce calibre ?

— Oui, ce sont des piles ordinaires comme pour les radios. Je vais en chercher.

— En attendant, trouve-moi un bout de papier de verre très fin, je vais nettoyer le boîtier.

Valentin entreprit un soigneux ponçage des contacts et inséra les quatre piles que lui tendit bientôt son ami.

— Olivier, mets un truc en fer sous un tas de chiffons ou une vieille couverture, je vais tester ton engin.

Valentin régla le commutateur sur Ni Fe et mit le contact. Un sifflement accompagna une oscillation du vumètre bien avant que le disque sensible soit au niveau du sol, loin de la couverture cachant un vieux sécateur.

— Il a tout faux cet engin ! déplora Olivier.

Valentin réfléchit un instant, sourcils froncés par la concentration.

— Je ne crois pas Olive, au contraire, je le pense très sensible. Il a dû détecter le ferrailage de la dalle en ciment. Trouve un bout de cuivre et sortons sur ta pelouse avec le sécateur et la couverture.

Le nouveau test fut cette fois très concluant, l'outil détecta l'outil caché et le bout de tuyau en cuivre qu'Olivier venait de dissimuler.

— Ça marche ! A nous les trésors cachés ! jubila Olivier tout excité.

— Attends un peu, il faut maintenant se placer en situation, je vais cacher ce bout de cuivre dans la terre de ton jardin, à dix ou quinze centimètres de profondeur, pour que le test soit valable. Pas de triche, tu ne me regardes pas s'il te plaît.

Valentin gratta le terre à quatre ou cinq endroits différents et enfouit le petit bout de cuivre.

— A toi, grand chercheur d'or ! se moqua Valentin.

Olivier mit le contact, bascula le sélecteur sur la gauche et, concentré comme un soldat détecteur de mines, s'avança dans le jardin. Quand il passa le disque



sensible au dessus du cuivre, un sifflement accompagna la montée de l'aiguille du vumètre.

— C'est là ! triompha Olivier. Qu'est ce que je dois faire maintenant ?

— Tu creuses pour vérifier et récupérer le trésor.

— Donc il nous faut une pelle et une pioche...

— Comme tu y vas ! Une simple petite pelle de jardinière devrait faire l'affaire.

— Et un sac pour récupérer l'or ! Qu'est-ce que tu fais cet aprem' ?

— Je suppose que tu désires que je t'accompagne. A quelle heure ?

— Deux heures, ça va pour toi ?

— OK Olive.

— Alors Olive, tu as décidé d'un terrain de chasse ?

— Oui, on commence par la plage. En été les baigneurs laissent tomber des tas de choses dans le sable, des pièces, des bagues, des gourmettes...

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je vais me promener sur le sable avec l'engin.

— Au hasard ?

— Ben oui, comment faire autrement ?

— Je ne veux pas avoir l'air de te commander, mais il me paraît plus judicieux de quadriller le terrain.

— Comment ça ?

— Tu traces un carré de dix mètres sur dix mètres que tu divises en bandes de un mètre et tu arpentés chaque bande en passant la poêle de gauche à droite et de droite à gauche en avançant. Il faut que tu agisses systématiquement.

— Tu m'aides à tracer ?

— Le temps de trouver un bâton et je te fais un super quadrillage ! En attendant, commence à la limite de l'eau.

— D'ac. Hé Val, ça siffle, j'ai déjà quelque chose !

— Fer ou pas fer ?

— Je l'ai réglé sur or, argent et cuivre.

— Creuse la question, sourit Valentin.

— Une pièce de cinq centimes toute verdie.

— C'est le début de la fortune. Encore deux cents fois comme ça et tu auras dix euros et pour ton premier million, tu devras te baisser vingt millions de

fois ! rigola Valentin.

— Ça re-sonne ! Hé un euro ! Tu fais moins le malin maintenant, hein ?

— Excuse-moi, je ne voulais pas te vexer, mais je ne crois pas trop aux trésors. Écoute Olive, tu peux passer deux jours à explorer toute la plage si tu veux, mais tu auras plus de chances de trouver des petites pièces vers le lieu où se vendent les glaces, les beignets et autres saletés.

— Tu n'aimes pas ça ?

— Non, mon père dit toujours que ce n'est pas bon pour la forme et la santé. Je suis désolé mais je crois mon père.

— Il est docteur ton père ?

— Il cultive des légumes de façon biologique dans notre ferme en Australie.

— N'empêche que les beignets, c'est bon ! Je vais explorer près de la buvette. Valentin s'étendit sur la bande de gazon reverdissant entourant le sable de la plage, laissant son ami explorer le sable. Quand celui-ci revint, il demanda quelque peu goguenard :

— Alors, Olive, bilan d'une heure de recherche ?

— Mal au bras, un euro et vingt cinq centimes, quatre capsules de bière et deux boules de papier d'aluminium, ce n'est pas ici qu'il faut chercher. Écoute Val, je connais une maison écroulée au-delà du bois défendu, c'est à cinq minutes en vélo, tu viens explorer avec moi ?

— Si cela peut te faire plaisir.

— C'est là !

— Un gros tas de cailloux ! Je me demande ce que nous pouvons en extraire.

— C'est moins étendu que la plage du lac, dit Olivier en remontant le détecteur de métaux, ça va aller bien plus vite.

— Positionne le sélecteur sur fer, tu vas sûrement trouver de vieux clous de charpente.

— Décidément, tu es bien moqueur aujourd'hui. Est-ce parce que l'idée est venue de moi ?

— Ne te fâche pas Olive. Les trésors enfouis, on ne les trouve que dans les livres pour gamin. Je ne veux pas être désagréable. Allez, trouve-moi quelque chose.

— Tiens, ça sonne ! Tu veux creuser ?

— Pour te faire plaisir, accepta Valentin. Tiens, voici une vieille truelle, le bois de la poignée a disparu. Il ne reste que la ferraille et la cale en bronze de

l'ancien manche. C'est elle qui a fait sonner ton engin.

Olivier monta sur le tumulus de pierres et de terre, promena partout le détecteur. Au bout d'un quart d'heure, il posa l'appareil et se massa l'épaule.

— Je peux te relayer si tu as encore mal au bras.

— D'accord, à ton tour.

— Réfléchissons. Tout ce monticule que tu viens d'explorer correspond à l'endroit de la maison. Là où il y a des orties qui commencent à pousser, c'était probablement l'étable...

— Comment peux-tu être sûr de ça ?

— C'est une plante qui aime les terres enrichies par l'urine des animaux. Donc près du chemin, cet endroit plat devait correspondre à la cour ; là, au sud, le long de ce muret, c'était probablement le jardin. Je vais commencer par le jardin.

Valentin, les yeux rivés sur le vumètre longea le muret en balançant lentement l'appareil qui émettait un léger bruit de fond permanent. Au bout d'une quinzaine de mètres, l'adolescent s'arrêta, fronça les sourcils et repassa plusieurs fois la rondelle au dessus d'une pierre plate. Il secoua la tête et reprit son chemin. Aucun signe de quoi que ce soit. Il allait passer à ce qu'il estimait être la cour quand il se ravisa et revint vers la pierre plate.

— Pourquoi tu repasses-là ? questionna son ami qui le suivait pas à pas en tenant à la main sa petite pelle de jardinière.

— C'est étrange, le détecteur émet toujours un léger bourdonnement et juste là, il n'émet plus rien.

— S'il y avait quelque chose, il aurait sifflé, non ?

— Peut-être. Enlève tout de même cette pierre.

Valentin passa et repassa l'engin au-dessus de l'endroit dénudé, s'éloigna de quelques pas, refit un test puis revint à l'endroit de la pierre. L'aiguille du vumètre eut une très légère oscillation.

— Sans te commander, pourrais-tu creuser à cet endroit ? demanda Valentin.

Olivier enleva quelques mini-pelletées de terre.

— Tu veux que j'agrandisse le trou ?

— Non, juste un peu plus profond.

La pelle à nouveau s'activa, sonnait parfois sur une petite pierre puis eut un son mat, inhabituel. Olivier s'arrêta brusquement.

— Regarde Val, on dirait un vieux bout de bois..

- Tu peux l'enlever ?
- Facilement, c'est tout pourri. Voilà, j'ai retrouvé la terre en dessous.
- Laisse-moi repasser le détecteur... Ah, voilà que ça sonne.
- Tu es branché sur quoi ?
- Métaux non-ferreux.
- Je continue à creuser ?
- Bien sûr, en élargissant un peu cette fois. Je vais chercher la vieille truelle pour t'aider.
- Les deux amis se mirent à la tâche creusant et agrandissant le trou. Valentin passa encore une fois le détecteur qui sonna un peu plus fort.
- Stop ! dit soudain Olivier. Regarde, quelque chose de blanc et un bout de chiffon pourri.
- Allons-y délicatement maintenant. C'est sûr qu'il y a quelque chose.
- Tu vois bien que les trésors existent ! jubila Olivier tout heureux.
- J'ai l'impression d'être tombé sur un os, si j'ose dire, regarde ! Passe-moi ta pelle, je vais le dégager délicatement. Encore un, encore deux autres. Encore plein ! Un plus gros maintenant.
- Stop Val, là il y a un petit truc jaune. On dirait un petit bracelet. J'en étais sûr, c'est de l'or !
- N'y touche pas, Olivier, arrêtons tout !
- Mais pourquoi puisqu'on touche au but ?
- C'est quoi ces os à ton avis ?
- Un chien, un chat, un mouton, un animal quelconque...
- Un animal avec une gourmette ?
- Oh nom d'un chien Val, tu as raison. Sur quoi est-ce qu'on est tombé ?
- Nous sommes tombés... sur une tombe !
- Alors là dessous, c'est un mort ?
- J'en suis sûr. Je peux même affirmer que c'est un enfant.
- Comment peux-tu dire que c'est un enfant ?
- Tu te rappelles l'affaire Jobard avec Nestor le squelette ? Je suis resté longtemps sur l'estrade près du squelette et j'ai bien vu la taille des os des mains. Ceux-ci appartiennent à une main et sont beaucoup plus petits d'où ma conclusion. Je crois qu'il s'agit du squelette d'une petite fille, à cause du bracelet.
- Pourquoi une tombe ici et non pas dans le cimetière ?
- C'est une mort qui n'a pas été déclarée.

— J'ai peur Val. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Premièrement, ne pas avoir peur. Deuxièmement, laisser tout dans l'état, troisièmement, prévenir les autorités.

— C'est toi qui le fait hein ?

— Pas de problème dit Valentin en sortant son smartphone. Allô ? C'est le brigadier Guimard ? Dufournet ? D'accord, ici Valentin Valmont. Brigadier, nous avons trouvé un mort. Qu'est-ce qu'on en fait ? Non, ce n'est pas une blague... Oui, j'attends... Adjudant Lemoine ? Nous avons déterré un squelette de petite fille. Non ce n'est pas une blague, vous me connaissez. Je vous envoie les coordonnées GPS tout de suite, mais il me faut un numéro de portable pour le SMS automatique. OK, nous vous attendons. Non, je suis avec mon copain Olivier, c'est grâce à lui que nous avons fait la découverte. Cela va sans dire, mon adjudant, nous ne touchons plus à rien. Je vous expédie le message.

Valentin fit glisser l'écran de son appareil, toucha l'icône de l'application *Altimeter* et posa le doigt sur la zone sensible marquée SOS. Un message pré-rempli s'afficha avec « *I need help ! My position is :* » suivi des coordonnées du lieu. Il entra ensuite le numéro fourni par l'adjudant et expédia le SMS. Le « *zip* » caractéristique lui confirma la réussite de son envoi.

— Il n'y a plus qu'à patienter. A mon avis, dans dix minutes ils seront là.

— Encore toi, Valentin, fit l'adjudant Lemoine d'un ton faussement courroucé en sortant de la Peugeot 306 de la gendarmerie conduite par le brigadier Dufournet. Alors comme ça vous avez trouvé un cadavre !

— C'est par hasard, monsieur l'adjudant, en cherchant un trésor avec mon détecteur de métaux précieux, intervint Olivier.

— Comment t'appelles-tu, toi ?

— Olivier Chanat, je suis dans la même classe que mon ami Valentin.

— Tu as une autorisation pour te servir d'un détecteur de métaux ?

— Il faut une autorisation ?

— Absolument. En cas de recherche de trésor sur un terrain privé, il faut une autorisation écrite de recherche et il faut aussi absolument signer avec le propriétaire un papier indiquant clairement comment s'effectuera le partage de toutes les découvertes. S'il n'y a pas d'accord, le trésor revient totalement au propriétaire du terrain.

— Mais ce n'est pas un terrain privé ici !

— Mais si mon garçon, en France, les terrains appartiennent soit à une personne privée, soit aux domaines, donc à l'état.

— Bon, il ne me reste plus qu'à restituer la vieille truie rouillée au propriétaire qui enterre des enfants dans son jardin, osa se moquer Olivier.

— Je te taquinais un peu pour te changer les idées, Olivier. Conduisez-nous à l'endroit de votre terrible découverte...

En effet, ce sont probablement des os humains.

— Des os de petite fille, monsieur l'adjudant, affirma Olivier. Venez, je vous montre. Regardez là, au bout d'un os un peu plus gros, il y a comme un bracelet en or. Ce sont les filles qui portent des bracelets, non ?

— Pas bête Olivier, pas idiot du tout comme raisonnement. Mais là, on ne peut rien faire. Il faut appeler les techniciens en identification criminelle. En attendant, nous sécurisons la zone. Brigadier, allez chercher les bandes de police, la bâche et trouvez des piquets.

— Où les piquets, mon adjudant ?

— Je ne sais pas, débrouillez-vous Dufournet.

— Et toi Valentin, tu n'y es pour rien dans tout ça, bien sûr ?

Valentin sourit et, sans répondre directement, demanda :

— A votre avis, depuis combien de temps cette... personne est-elle là ?

— D'après ce que j'ai pu voir : plus de deux ans.

— La maison est écroulée depuis combien de temps ?

— Je l'ai toujours vue dans cet état, donc plus de vingt ans.

— Vous savez à qui appartient le terrain ?

— Nous irons consulter le cadastre pour connaître le propriétaire afin de lui poser des questions.

— Vous pensez que l'on pourra connaître l'identité de la personne et de quoi elle est morte ?

— Le médecin légiste nous enverra son rapport. Nous aviserons ensuite. Tu es un poseur de questions toi, hein ?

Valentin sourit et changea de sujet.

— Comment devons-nous faire pour avoir une autorisation de recherche de trésor pour mon copain ?

— Je vais m'arranger pour vous en obtenir une à la préfecture. Comme ça vous pourrez continuer à chercher de l'or.

— Ce ne sera pas la peine monsieur l'adjudant, j'en ai assez de me tuer l'épaule à balader cet engin et de me fatiguer à creuser pour rien ou presque.

Je vais le remettre dans sa malle à la maison. Vous pourrez nous donner les résultats de votre enquête sur la petite fille ?

Je ne peux pas te promettre Olivier, mais je te remercie de ton action. Tu n'es pas trop impressionné par ce que tu as trouvé ?

— Un peu quand même.

— Rentrez chez vous les enfants, lavez-vous soigneusement les mains et oubliez tout ça ! Allez, au revoir.

— Bonsoir mon adjudant, répondit Olivier.

— Bonsoir brigadier, cria Valentin, il y a des bâtons derrière le tas de pierres !

---

## CHAPITRE 31

### LA VOITURE VENTOUSE

De retour du collège, avant de pousser la porte pour entrer dans son immeuble, Bouboule jeta un regard derrière lui. Ce qu'il vit le fit soupirer.

— Elle est encore là celle-là ! Ça fait plus de deux mois qu'elle n'a pas bougé. Demain je demanderai à Valentin s'il a une solution. Ou plutôt je lui téléphone tout de suite.

« Allô Val ? J'ai besoin de ton avis. Oui, de ton aide si tu peux. Grave, non mais embêtant ! Tu peux venir ? Oui, ce serait super. A tout de suite. »

— Regarde, Val, là c'est le parking de notre petit immeuble et là c'est notre place.

— Qu'est-ce que c'est que cette vieille voiture ?

— Une Peugeot 104.

— Elle est à tes parents ?

— Non, et c'est bien le problème. Un matin, elle s'est trouvée là et depuis elle n'a pas bougé.

— Il y a longtemps ?

— Plus de deux mois. Mon père est obligé de garer notre Clio dans la rue.

— Vous savez à qui elle appartient ?

— Il paraît qu'elle appartient à un type qui a déménagé.

— Vous vous êtes renseigné sur le propriétaire ?

— On a essayé mais personne ne sait où il habite maintenant.

— Avec le numéro d'immatriculation, il doit être possible de le retrouver. Veux-tu que je contacte l'adjudant Lemoine ?

— Je ne sais pas. Ce que nous voulons c'est qu'elle soit enlevée d'ici. Il y a des gens qui nous ont dit que la police ou la gendarmerie ne peuvent pas intervenir dans un parking privé.

— Vous avez pensé à la fourrière ?

— Oui, mais c'est payant et cher. Il paraît que le mec, quand il est parti a dit « *il y aura bien un con qui l'enlèvera !* »

— Bouboule, rien que pour cette phrase pleine de délicatesse, je vais t'en débarrasser.

— Comment tu comptes t'y prendre ?



— NOUS y prendre ! Je réfléchis encore mais je vais avoir besoin de tout le monde et d'un peu de matériel. Est-ce qu'elle est verrouillée ?

— Oui, elle est fermée à clé.

— Tu veux que j'appelle les copains ?

— Attends, à quelle heure fait-il nuit ?

— Vers dix neuf heures trente à peu près.

— OK, tu peux téléphoner aux copains et leur donner rendez-vous ici à dix neuf heures.

— Merci les amis d'avoir répondu présent pour Bouboule. Je résume la situation : un mec indélicat et irresponsable a laissé son épave de voiture sur le parking des parents de Bouboule et ceux-ci n'ont pas les moyens de la faire enlever. Je pense qu'il faut premièrement débarrasser la place de parking et ensuite punir le propriétaire voyou.

— Pour tirer la 104, il faudrait une voiture avec une boule, réfléchit Olivier tout haut.

— C'est la aussi la première idée qui m'est venue mais aucun adulte ne voudra prendre le risque, répondit Valentin.

— Et puis on ne peut pas bouger une auto fermée qui a le frein à main serré, affirma Florian.

— Fermée, ce n'est pas un problème pour Val, hein Val ?

— Tu as raison Gilles, il faut d'abord l'ouvrir et je vais m'en charger, sourit Valentin. J'ai apporté ce qu'il faut. Le mur du parking nous protège, je pense qu'on ne pourra pas me voir, mais levez-vous et faites quand même un écran. Sortant un bout de fil électrique de sa poche, Valentin exécuta à nouveau la technique qui lui avait permis de débloquer la voiture de monsieur Dubouloz.

— Vous allez voir ce que vous allez voir ! jubila Gilles déjà au courant.

— C'est beaucoup plus facile avec ce type de poussoir de fermeture, le nœud coulant prend plus facilement.

Sous les yeux ébahis de ses copains, Valentin engagea le fil entre les caoutchoucs d'étanchéité, glissa les deux brins vers le bas, positionna le nœud coulant, vrilla le fil et tira un coup sec sur ses extrémités. Le poussoir capturé, il remonta fermement la plus longue partie et la portière se déverrouilla. Valentin ouvrit la portière, desserra le frein à main et testa le volant. Il était bloqué par l'antivol.

— C'est bien ce que je pensais, nous n'allons pas pouvoir la pousser tout simplement.

— Alors c'est fichu ? se lamenta Bouboule.

— Fais confiance à Val, il possède un gros stock d'astuces, le rassura Gilles.

— Comment faire pour débloquer les roues ? s'interrogea Florian. Si on ne peut pas diriger, on ne peut qu'aller sur la place d'en face celle-ci.

— Peut-être qu'on pourra faire ripper l'avant pour tourner, suggéra Olivier.

— Tu n'y penses pas, même à cinq on n'aura pas le force, objecta Florian pourtant le plus costaud.

— Et avec un cric roulant comme au garage ? demanda Bouboule.

Valentin hocha la tête en souriant :

— Bonne solution si quelqu'un possède un tel cric.

— Tel que je te connais, toi, tu as la solution, affirma Gilles.

— Voici comment nous allons procéder : nous allons placer un skate sous chacune des roues avant !

— Attends, combien ça pèse une voiture comme ça, sept cents, huit cents kilos ? Je ne veux pas casser ma planche ! refusa Florian.

— Huit cents kilos, ça fait deux cents sur chaque roue, c'est déjà mieux, non ? corrigea Gilles.

— Beaucoup plus que ça sur les roues avant, à cause du moteur, répondit Florian.

— Donc beaucoup moins sur les roues arrières. C'est sous les roues arrière que nous allons placer les skates.

— Mais les roues arrière ne peuvent pas diriger, s'étonna Bouboule.

— Les roues avant bloquées pas plus, se moqua Valentin

— Comment va-t-on soulever la voiture ? dit Florian toujours sceptique.

— Si nous ne trouvons pas le cric dans le coffre, nous ferons comme pour Chloé, lui répondit Valentin en souriant.

— Tu as raison, Val, je suis bête de ne pas te faire confiance.

— Bouboule, glisse-toi dans le coffre par l'intérieur et regarde si tu le trouves, demanda Gilles, fidèle second.

— Alors Bouboule ?

— Des saletés, une roue de secours crevée, pas de cric ! répondit Bouboule.

— J'ai compris, dit Florian, je me procure le levier. On a un bout de chevron dans le garage, je vais le chercher, et j'amène mon skate, j'en ai pour dix minutes.

— Il en faut un autre, s'inquiéta Olivier.  
— Je suis venu avec le mien, dit Valentin.  
— Il faut un point d'appui pour faire levier, un moellon, un parpaing, ça devrait faire l'affaire. Il y en a un au bout du parking, affirma Bouboule.  
— Où va-t-on la déplacer ? questionna Olivier.  
— C'est là que nous allons punir le propriétaire, mais attendons le retour de Flo, décida Valentin.

— Alors où va-t-on la stationner ? s'enquit Florian dès son retour.  
— Près de la gendarmerie par exemple, suggéra Gilles.  
— Allons, tu penses que nous pouvons pousser la 104 sur plus d'un kilomètre de grande route ? se moqua Valentin.  
— Tu as raison, je suis bête ! Dis-nous.  
— Vous savez tous ce que c'est que le plan vigipirate n'est-ce pas ? Pendant toute la durée d'application de ce plan, il est interdit de stationner une voiture près d'une école sous peine de l'enlèvement du véhicule et d'une grosse amende. Quelle est l'école la plus près d'ici ?  
— L'école maternelle, affirma Bouboule. Elle est à deux cents mètres.  
— Là, c'est raisonnable comme distance, appuya Olivier. Et si on ajoutait à l'intérieur un carton avec « *Mort aux flics* » écrit dessus ? Ça doublerait la punition, non ?  
— Faisons le déménagement de la façon la plus anonyme possible. Mon grand-père Jean-Claude dit toujours que le mieux est l'ennemi du bien. Au travail les gars, c'est le meilleur moment, tout le monde est devant le journal télévisé.  
— Quand est-ce qu'on saura si ton plan a marché ?  
— Je pense que demain soir, la 104 aura été enlevée, vous voulez parier ? Allez, on s'y colle tous. Florian, Olivier et moi pour soulever, Gilles et Bouboule pour placer le skate. Même chose de l'autre côté. Bon, mettons le chevron dans la voiture et poussons. Pour tourner à gauche il faut pousser plus fort du côté droit.  
— Youpi, ça marche ! s'écria Bouboule.  
— Chut, maximum de discrétion. Gilles, avance jusqu'au croisement avec la rue de l'église, tu nous feras signe. Allez, hardi les gars !  
— Vire au guindeau... chantonna Olivier.  
— Good bye farewell, good bye farewell... poursuivit Florian.

— C'est bon, traversez chuchota fortement Gilles.

— Merci Gilles, va vite devant l'école et décroche deux barrières mobiles. Ne perdons pas de temps.

— C'est bon, récupérons les skates. Prends le bout de bois, Flo. Où est le moellon ?

— Flûte, on l'a laissé au parking, comment va-t-on faire ? Je vais le chercher ? s'excusa Bouboule.

Valentin réfléchit une seconde :

— Pas le temps, glissons un bout du chevron sous la caisse et soulevons à quatre. Gilles, tu récupères le premier skate. C'est bon ? De l'autre côté maintenant... Très bien, je baisse le levier de verrouillage de la porte. Partons maintenant... En marchant Bouboule !

— Alors Bouboule tu es content ?

— Ho oui, quand je vais dire ça à mon père, il ne va pas en revenir.

— Non, surtout pas. En réalité je crois que nous avons fait quelque chose d'illégal et si cela se sait, nous risquons des ennuis. Personne ne souffle mot à qui que ce soit à ce sujet, OK ? C'est notre secret et les gens devront croire au miracle, expliqua Valentin.

— Il y en a un qui va bientôt croire au diable quand il va recevoir son amende, rigola Bouboule en tapant la main de ses copains. Vous êtes de frères.

---

## CHAPITRE 32

### INFORMATIONS

Quand Valentin poussa la porte du sas d'accueil de la gendarmerie, le brigadier Guimard l'introduisit directement dans le bureau de l'adjutant Lemoine.

— Ah, te voilà Valentin, tes grands-parents n'ont pas été inquiets en recevant la convocation ?

— Ils commencent à en avoir l'habitude, mon adjutant, sourit Valentin.

— Sais-tu pourquoi tu es là ?

Valentin se troubla légèrement en pensant à l'épisode de la voiture ventouse mais reprit bien vite son contrôle et son aplomb.

— Je pense que vous voulez me mettre au courant des suites de notre chasse au trésor.

— Tout juste.

— Vous n'avez pas convoqué mon ami Olivier ?

— Ce n'est pas une convocation officielle mais une simple invitation manuscrite que j'ai fait présenter à tes grands-parents.

— Vous auriez pu me téléphoner.

— J'aurai pu mais je voulais qu'ils soient au courant. Tu les aimes bien tes grands-parents ?

— Grand-mère Isabelle et grand-père Jean-Claude sont super gentils avec moi et surtout ils me font confiance.

— Ils te font confiance parce que tu es digne de confiance. Tu raconteras nos conclusions à ton ami Olivier. Pour en venir à cette affaire de trésor il s'agissait bien d'un squelette humain, une jeune fille qui avait à peu près ton âge : douze-treize ans, enterrée là depuis huit à dix années. Elle aurait donc...

— Entre vingt et vingt trois ans, interrompit Valentin avec un petit sourire.

— Tu comptes vite et bien.

— De quoi est-elle décédée ? A-t-on pu le déterminer ?

— Fracture du crâne au niveau du temporal droit, c'est là ! fit l'adjutant en tapotant sa tempe.

— Oui, je sais. Nous étudions le fonctionnement du corps humain en cours de SVT au collège. A quoi ressemblait-elle ? Est-ce qu'il est possible de le

savoir ?

— D'après le rapport du laboratoire de médecine légale elle mesurait un mètre quarante cinq, cheveux longs blonds donc peau blanche, habillée d'un pantalon de jean bleu et d'un sweat-shirt rouge léger, des chaussures de tennis aux pieds.

— Donc elle serait décédée en été.

— C'est possible. Nous avons fait l'inventaire des disparitions dans le créneau des dix à huit ans en arrière. Aucune dans la commune ou la ville, une dans la région et cinq en France. Nous avons contacté toutes les familles mais aucune des disparitions ne correspondait.

— Rien ne prouve que la fille soit française. Y avait-il une inscription sur le bracelet gourmette en or ?

— Oui, et c'est étrange. Pas de nom ou prénom comme c'est l'habitude sur ce genre de bijou mais la représentation gravée d'un soleil stylisé. C'est un mystère...

— Donc l'enquête est au point mort ?

— Pas tout à fait, des spécialistes anthropologues tentent une reconstitution faciale à partir du crâne, mais c'est long, cher et pas extrêmement précis.

— Qu'est-ce que c'est une reconstitution faciale ?

— En gros, un modelage qui donne l'aspect probable du visage en se basant sur la forme des os du crâne et du visage. C'est à peu près tout ce que je peux te dire Valentin.

— Avez-vous des informations sur le propriétaire du terrain ?

— Il s'agissait d'une ancienne ferme savoyarde...

— Je m'en doutais, j'ai repéré la présence d'une ancienne étable.

— Comment cela ?

— Aux orties brûlantes qui poussent à côté du monticule de pierres. Les orties soulignent la présence plus ou moins ancienne d'animaux. Et donc le propriétaire ?

— Le dernier propriétaire est mort depuis plus de soixante ans et n'a pas d'héritiers connus. Le bâtiment principal s'est écroulé il y a quarante cinq ou cinquante ans.

— A qui cela appartient-il maintenant ?

— A l'état.

— Et que peut-on déduire de la tombe ?

— Le corps a été enterré à faible profondeur, une soixantaine de centimètres,

et recouvert d'une planche. Pour éviter tout effondrement visible de la terre je suppose. La tombe est clandestine et le décès n'a pas été déclaré.

— Donc soit c'est un crime et le meurtrier a trouvé un endroit isolé pour faire disparaître le corps, mais c'est peu probable à mon avis car il n'y a pas eu de disparition par ici à cette époque, soit c'est un accident . Dans ce cas, le responsable n'a pas voulu que quelqu'un mette le nez dans ses affaires car elles sont illégales. Quel est l'endroit le plus près de la tombe où quelqu'un aurait pu faire une chute mortelle ?

— Je pense à la falaise de la montagne aux buis.

— Merci mon adjudant pour tous ces renseignements. C'est calme dans le village en ce moment ?

— Oui, à part une voiture stationnée dans la zone rouge vigipirate la semaine dernière. Nous avons cru à un véhicule piégé, interdit l'accès à l'école maternelle et fait venir un démineur.

— C'était quoi finalement ?

— Fausse alerte. Le véhicule d'un individu qui n'a pas fini de regretter son inconséquence ! Voiture en fourrière, amende aggravée, perte de points du permis de conduire, frais de fourrière. Passe-moi l'expression vulgaire mon petit Valentin, mais ce type est un con, il n'y a pas d'autre mot !

---

## CHAPITRE 33

### RAPT

Confiants dans la clémence du temps, les arbustes laissaient éclater leurs bourgeons, les merles s'égosillaient pour séduire l'âme sœur, l'eau du lac immobile mirait les montagnes encore enneigées. Valentin pénétré de la beauté des lieux marchait seul sur le chemin de berge. Bien dans sa tête et bien dans son corps, il se dirigeait vers le port quand son smartphone vibra. Il ouvrit le SMS que venait de lui envoyer Eva : « *rappelle-moi* ».

Immédiatement son cerveau s'activa : pourquoi Eva la timide lui écrivait-elle ? Cela devait être vraiment important pour qu'elle se fasse cette violence. Valentin fixa son kit mains libres, s'assit sur un banc au soleil face à l'eau et rappela Eva. La première sonnerie n'avait pas fini de retentir dans ses oreillettes qu'Eva prit la communication.

— Que se passe-t-il Eva, tu as un problème ?

— Oui, enfin non, pas moi, répondit-elle d'une petite voix. Pascal devait me retrouver ce matin et il n'est pas venu. Est-ce que tu sais où il se trouve ?

— Procédons par ordre, l'as-tu appelé ?

— Oui, mais je n'ai eu que sa messagerie, plusieurs fois.

— Est-ce que tu as eu sa messagerie immédiatement ou après un certain temps, quinze ou vingt secondes par exemple ?

— A mon premier appel, j'ai entendu sonner plusieurs fois avant d'avoir son annonce mais ensuite, je l'ai eue aussitôt.

— Combien de temps il a sonné dans le vide lors de ton premier appel ?

— J'sais pas trop, une dizaine de secondes peut-être.

— Que lui as-tu laissé comme message ?

— Je lui ai demandé où il était et lui ai dit que je l'attendais.

— Il y a longtemps de cela ?

— Plus d'une demi heure. On devait se voir chez moi pour les exercices de math.

— A-t-il déjà manqué un rendez-vous ?

— Jamais, il est toujours en avance.

— Tu l'aimes beaucoup Pascal ?

— Oui, c'est le plus gentil de la classe, heu, après toi bien sûr.

— Je te laisse Eva, je vais passer chez lui pour me renseigner. Je te tiendrai



au courant.

Valentin coupa la communication et appela immédiatement le numéro de Bouboule. L'annonce se déclencha immédiatement « *Vous venez d'appeler Pascal Boulot, laissez-lui un message.* » Soucieux, il arrêta la communication et se dirigea vers le centre village puis vers le petit immeuble des parents de Bouboule. Arrivé à la porte de l'immeuble, il tenta un nouvel appel sans plus de succès. Valentin appuya sur le bouton de l'interphone. Un déclic puis un brouillard sonore répondirent d'abord.

— Oui ? fit une voix féminine.

— Bonjour madame Boulot, c'est Valentin, est-ce que Pascal est là ?

— Non, il est parti voir Eva, ça fait presque une heure.

— Est-ce qu'il a pris son téléphone ?

— Attends, heu oui. Tu veux entrer ?

— Merci bien mais je vais plutôt les rejoindre. Au revoir madame Boulot.

Un pli d'inquiétude barra le front de Valentin. Bouboule était un gars sympathique et sans histoire, son comportement était toujours prévisible et là... Eva avait dit que son téléphone n'avait pas basculé immédiatement sur la messagerie lors du premier appel. Soit l'appareil avait sonné dans le vide le temps défini avant de basculer, soit c'était volontairement qu'il avait été mis fin à l'appel. « Une dizaine de secondes » avait dit Eva, or le temps moyen par défaut d'une sonnerie d'appel est d'à peu près vingt secondes. Est-ce que Pascal aurait volontairement ignoré l'appel d'Eva ? Impensable ! Il était un peu amoureux de leur protégée.

Valentin activa l'application *Plans* de son smartphone, entra l'adresse d'Eva, demanda l'itinéraire pédestre qu'il emprunta. Chemin faisant, il observa les immeubles, les maisons, les magasins bordant la route. Passant devant le supermarché, il décida d'entrer. Madame Lacourt, la maman d'Eva était à sa caisse.

— Bonjour madame, avez-vous vu Pascal Boulot dans le magasin ce matin ?

— Non, pas ce matin, il doit être avec Eva en train de faire un devoir.

— Merci madame, se contenta de dire Valentin avant de continuer son chemin vers l'immeuble d'Eva. Celle-ci guettait derrière une fenêtre. Quand elle aperçut Valentin, elle se précipita à sa rencontre .

— Tu as des nouvelles, Val ?

La mine grave et soucieuse de Valentin le dispensa de répondre. Eva se tordit les mains d'inquiétude.

— Il lui est arrivé quelque chose, tu crois ? Il faut peut-être appeler les gendarmes...

— Pour une absence d'une heure ? Ils vont nous rire au nez. Mais il y a quelque chose de pas normal quand on connaît Pascal. J'appelle tout de suite les copains et les copines.

Il tapota rapidement « *RDV chez Eva URGENT* » puis ajouta les numéros de Florian, Gilles, Olivier, Mathilde, Pauline et Lucie. Cinq réponses arrivèrent instantanément : « *OK* » puis avec un léger décalage celui de Pauline : « *dans dix minutes* ».

Dix minutes plus tard, face à l'assemblée de ses amis, Valentin, la mine grave, résuma la situation :

— Bouboule a disparu, son téléphone ne répond plus.

— Il ne l'a peut-être pas allumé, espéra Gilles.

— D'après Eva, lors de son premier appel, il y a eu quelques sonneries, donc cet appel a été volontairement coupé !

— Par lui ? interrogea Pauline.

— C'est là que ça me pose question. En fait, je ne crois pas, il est toujours tellement heureux de communiquer.

— Surtout avec Eva, appuya Olivier.

— Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille qui se détourna pour les essuyer.

— Peut-être que la batterie de son téléphone est vide, avança Mathilde.

— Sûrement pas, répondit Florian, il le recharge systématiquement chaque soir pour ne rien manquer. Il me l'a dit l'autre jour.

— Alors il l'a perdu ? émit timidement Lucie.

— Tu perdrais ton téléphone, toi ?

— Oh non, j'y tiens trop !

— Bouboule c'est pareil. Il n'a pas beaucoup d'argent, en conséquence il soigne ses affaires.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Pauline.

— Tout d'abord, mettons-nous par groupes de deux : Eva et Gilles, Olivier avec Mathilde, Florian avec Lucie et Pauline avec moi.

— Tu les as formés comment ces groupes ? s'enquit malicieusement Gilles.

— De façon à ce que chaque groupe dispose d'un smartphone avec écran photo, répondit Valentin d'un ton glacé. J'ai une photo de Bouboule prise

récemment, je vous l'envoie. Nous allons faire le trajet retour d'ici à chez lui en demandant des renseignements dans tous les magasins, dans tous les appartements ayant une vue sur la rue et questionner les gens, les passants, tout le monde. Présentez la photo, posez plein de questions, l'heure n'est pas à la timidité.

— Si on prévenait plutôt la gendarmerie ? osa Olivier.

— Dans un deuxième temps seulement. Les gens ne se méfieront pas de nous comme des gendarmes. Eva Gilles Olivier et Mathilde vous explorez la droite du parcours et nous la partie gauche. Dès qu'un groupe récolte un renseignement, il prévient les autres mais ne nous arrêtons pas avant l'immeuble de Bouboule. Si vous tombez sur quelqu'un affirmant l'avoir vu, demandez :

- à quelle heure l'avez-vous vu ?

- était-il seul ?

- sinon description de la personne, son habillement, un sac, une montre...

- éventuellement description d'un véhicule.

Des questions ? Alors ne perdons pas de temps !

— Tu penses qu'il est arrivé quelque chose ? Un accident ? demanda Pauline à Valentin lorsqu'ils furent partis enquêter.

— Pas un accident, je n'ai pas entendu la sirène des pompiers de toute la matinée.

— Une fugue ?

— Non, Pauline, Bouboule n'a jamais été aussi heureux et confiant qu'en ce moment. Il a de bons copains, il s'entend bien avec ses parents, et puis je le crois amoureux d'Eva qu'il devait rejoindre ce matin à dix heures.

— Mais alors, c'est quoi ?

— Lors d'une disparition inexpiquée, si l'accident ou la fugue sont exclus, il s'agit soit d'un enlèvement, soit... du pire. La voix de Valentin se cassa, étranglée par l'émotion. Entrons dans cet immeuble, sonnons à chaque porte, si c'est un homme qui ouvre, c'est toi qui pose les questions, si c'est une femme, je m'en charge, déclara Valentin déjà fin psychologue.

Un bip d'arrivée de message interrompit le dialogue, Valentin et Pauline consultèrent en même temps leurs messageries respectives « *Vu seul devant la fleuriste à 10h10* ». Le message émanait du smartphone de Florian.

Pour Pauline et Valentin, la visite des deux premiers immeubles s'avéra

infructueuse, plus ou moins bien reçus par des gens dérangés dans leurs activités. « *Non pas vu... Je ne passe pas mon temps à la fenêtre... Non !... Non mes enfants... Jamais vu... Je regrette mes petits...* »

L'arrivée d'un second SMS les précipita sur leurs engins : « *entré dans la librairie vers 10h20* ». Le message était envoyé par Mathilde.

— Viens Pauline, allons voir le libraire.

— Mais tu as dit toi-même qu'on ne s'arrêtait pas avant chez lui !

— Je change la règle, rassemblons tout le monde devant la fleuriste.

— Pourquoi tu as une nouvelle idée ?

— La fleuriste et le libraire ont vu Bouboule, leurs magasins sont éloignés de cent mètres, pas plus, ça c'est un début de piste. Allons questionner ces commerçants de façon plus fouillée.

— Voilà, ils sont prévenus, ils rappellent tous.

— Flo et Lucie, entrez avec moi. Bonjour madame, mes amis ici présents m'ont dit que vous avez vu notre copain, regardez, c'est lui, dit Valentin en présentant son écran. Il était dix heures dix. Était-il tout seul ?

— Heu, oui je crois.

— Il allait dans quelle direction ?

— En direction du carrefour.

— Il faisait quelque chose de spécial ?

— Il mâchouillait et avait un paquet de bonbons à la main. Vous savez, ces horribles trucs tout rouge.

— Vous êtes bien sûre de tout ça ? De l'heure en particulier ?

— Je finissais d'arroser mes fleurs sur le trottoir et il est passé juste à côté de moi. Il était dix heures dix quand je suis rentrée. Pourquoi toutes ces questions ?

— En fait, il devait nous rejoindre et il a sûrement oublié. Merci beaucoup pour vos renseignements madame.

Valentin rassembla sa troupe d'un geste :

— Il est passé ici à dix heures dix et tout allait bien. Il est ensuite rentré dans la librairie à dix heures vingt. Rien ne vous semble bizarre ?

— Ben non, il allait bien vers chez Eva apparemment, conclut Olivier.

— Et la librairie était sur son chemin, observa Lucie.

— Il n'est pas bien rapide, remarqua Mathilde.

— Tout juste ! Dix minutes pour faire cent mètres, c'est un record du monde !

Il s'est passé quelque chose entre les deux magasins. Avec Mathilde et Olivier, je vais interviewer le libraire.

— On peut y aller tous, non ?

— Non, Gilles, les commerçants se méfient toujours d'une bande de jeunes qui envahit le magasin. Peur du chapardage.

— Bonjour monsieur, dit Mathilde avec son plus beau sourire, c'est encore nous.

— Qu'est-ce que je peux faire de plus pour vous, mademoiselle ?

— Mon copain voudrait préciser un ou deux points.

— Oui, bonjour monsieur. C'est bien lui que vous avez vu ? dit Valentin en présentant encore son écran.

— Absolument.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il voulait acheter un manga.

— Il l'a acheté finalement ?

— Oui, il a payé avec un billet de cinquante euros.

— C'était quoi le titre du manga ?

— Un Dragon Ball, mais je n'ai pas noté le titre exact.

— Encore une question, il y avait du monde dans le magasin ?

— Il y avait un autre client.

— Un client habituel ?

— Non, je ne l'avais jamais vu auparavant.

— Vous pouvez le décrire, intervint Mathilde toujours souriante.

— Costume sombre, des lunettes fumées à monture fine, quarante cinq ans peut-être, pas beaucoup de cheveux. Il a traîné un moment dans le rayon des nouveautés pour finalement seulement acheter le Dauphiné qu'il a payé avec un billet de vingt euros, ce qui fait qu'avec ces deux-là, je n'ai plus de monnaie.

— Vous n'avez rien remarqué d'autre ?

— Rien, sinon qu'ils sont sortis ensemble.

— Merci beaucoup monsieur pour vos renseignements, vous êtes très aimable. Au revoir.

— Attendez, quelque chose me revient : l'homme portait une grosse gourmette en or avec un dessin bizarre là où d'habitude on grave le prénom.

Une fois dehors, le téléphone de Valentin sonna. Il regarda l'écran d'un air étonné et prit la communication :

— Valentin ? C'est la maman de Pascal.

— Re-bonjour madame.

Valentin articula silencieusement à l'attention de ses copains : «*C'est la maman de Pascal.* »

— Est-ce que tu l'as vu finalement ? Il est bientôt une heure et il n'est toujours pas rentré de chez Eva.

— Non, il n'est pas avec moi.

— Aurais-tu le numéro de Eva par hasard ?

— Non madame, désolé.

— Merci quand même Valentin.

Tous se pressèrent autour de lui, les regards anxieux.

— Donc c'était la mère de Bouboule, il n'est pas rentré chez lui. La mine triste et grave, il ajouta : je crois que Bouboule a été enlevé !

Un lourd silence s'installa. Valentin fut le premier à se ressaisir :

— Il n'est pas utile de rester là. Rentrons chez nous, les parents vont s'inquiéter. Si je pense à quelque chose de nouveau, je vous appelle. De toute façon, je vous tiens au courant. Nous allons faire quelque chose, mais il faut tous réfléchir et obtenir plus de renseignements. Allez, salut ! Gilles, attends un peu, tu m'as dit que ton chien, heu... Zoreille avait beaucoup de flair, peux-tu venir avec lui à deux heures ici ?

— Oui, super.

— Quelqu'un a-t-il un objet ayant appartenu à Bouboule ?

— Il a oublié son cache-nez chez moi la dernière fois, dit Eva.

— OK, viens avec à deux heures.

---

## CHAPITRE 34

### RECHERCHE

A quatorze heures précises, les huit se retrouvèrent au niveau de la librairie.

— Ne restons pas tous groupés ici. Juste Gilles Eva le chien et moi, leur dit Valentin.

— Pourquoi ça, nous aussi on veut savoir, s'énerva Florian.

— Bien sûr Flo, je ne veux rien vous cacher mais nous allons essayer de faire renifler la piste de Bouboule par le chien de Gilles et je pense que nombreux comme nous sommes, nous le perturbons. Allez nous attendre sur la place de la mairie, discutez, trouvez des idées.

— Qu'est-ce qu'il a à l'oreille ton chien ? questionna Lucie.

— Flo, explique-lui, hâta Valentin. Il faut commencer. Rassure bien ton chien Gilles, parle-lui doucement. Quand il sera bien calmé, fais-lui sentir le cache-nez de Bouboule.

— Donne-le moi, Eva. Tiens mon chien, sens, sens bien. Allez maintenant, cherche Zoreille, cherche.

Le chien, truffe au sol prit le chemin inverse et se dirigea vers le magasin de fleurs, guettant parfois un encouragement que Gilles lui procurait d'une grattouille sur la tête.

— Il y a erreur, dit Valentin, il suit bien le trajet de Bouboule mais à l'inverse de ce que nous voulons. Arrêtons pendant une minute. Refaisons lui sentir le cache-nez et aiguillons-le dans l'autre sens.

Zoreille docile repartit, s'arrêta devant la librairie et jappa.

— C'est bien, Zoreille, cherche encore ! encouragea Gilles.

Le chien fit quelques zigzag et repartit en trottant jusqu'au feu tricolore du carrefour, stoppé in extremis à la laisse par Gilles.

— Attends mon chien, attends... Voilà, c'est à nous, on peut passer, cherche mon chien.

Zoreille emprunta le passage zébré, s'engagea sur le petit parking de la mairie pour s'arrêter devant une Renault Mégane d'un rouge rutilant. Il sentit dessous, fit le tour plusieurs fois et se mit à japper.

— Qu'est-ce que vous faites autour de ma voiture ? clama une forte voix d'homme.

— Rien de mal monsieur, calma Valentin, rassurez-vous.

— Ne laissez pas cet animal poser ses pattes et ses griffes sur ma carrosserie.

— Soyez sans crainte. Ce serait dommage de rayer une si belle voiture, affirma Valentin avec un léger sourire d'excuse.

— Bon, ça va, vous n'avez pas l'air d'être des voyous.

— Il y a longtemps que vous êtes stationné ici ? s'enquit Valentin avec son air le plus innocent.

— Un quart d'heure, pourquoi ?

— Parce qu'on s'amuse à faire suivre une piste au chien et qu'il s'est arrêté là, c'est tout.

— Ah bon. Poussez vous les enfants, je dois m'en aller.

La voiture partie, le chien se remit à tourner sur place, sentait le sol, levait les yeux vers Gilles puis recommençait.

— Fin de la piste, on est à nouveau dans l'impasse, dit Gilles découragé.

— Non, Gilles, au contraire, ton chien nous a bien aidé. Il vient de nous dire que la piste va jusqu'à une voiture qui était stationnée à cet endroit précis. Cela doit nous redonner espoir ajouta-t-il à l'ensemble des amis regroupés.

— Val, Pauline a peut-être du nouveau, déclara Olivier, vas-y raconte-lui.

— Oui. Vous savez que je mange pas à la cantine du collège ? Chaque jour de la semaine, j'attends ici sur la place le car scolaire de midi pour rentrer chez moi. J'ai remarqué qu'il y a des habitués de la place, en particulier un vieux monsieur qui vient donner du pain et des graines aux oiseaux, il se met toujours sur le banc là-bas. Les moineaux se posent sur ses bras, c'est vraiment charmant. Peut-être a-t-il remarqué quelque chose.

— Il n'est pas là cet homme ?

— C'est à midi que je le vois d'habitude.

— Comment pourrait-on le retrouver pour le questionner ? s'interrogea tout haut Florian.

— Peut-être pourrait-on demander au salon de coiffure là-bas. Il a vue sur la place.

— Tu as raison Lucie, il est possible que quelqu'un sache où habite ce vieux monsieur. Qui va poser la question ?

— J'y vais, se décida Mathilde.

Elle se dirigea d'un pas déterminé vers le salon et entra. Les amis sur la place la virent se lancer dans une discussion avec la coiffeuse, peigne en l'air au dessus de la tête d'une dame aux cheveux bleus, puis cette dernière entrer



dans la conversation en faisant les gestes tortueux des bras.

Mathilde revint en hochant affirmativement la tête.

— Il s'agit d'un monsieur retraité de la poste, il habite dans le second immeuble de la rue des anciennes vignes et il s'appelle monsieur Berthoux. La dame aux cheveux bleus m'a indiqué le chemin.

— Bravo Pauline, bravo Mathilde, nous avons une nouvelle piste, remercia Valentin. Gilles, qu'est-ce qu'il a ton chien à gratter le goudron du parking. Tu crois qu'il veut nous dire quelque chose ?

— On dirait qu'il gratte des bouts de plastique, observa Olivier. Qu'est-ce que c'est à votre avis ? Demanda-t-il en les rassemblant dans sa main. C'est dur, il y a des morceaux arrondis, certains s'assemblent bien, regardez.

— On dirait des bouts de coque de téléphone genre vieux modèle, supposa Florian.

— C'est la couleur de celui de Pascal, bleu très foncé, affirma Eva. C'est là qu'il l'a laissé tomber, qu'il l'a cassé, pleura-t-elle.

— En un sens, c'est plutôt rassurant Eva, tu sais maintenant pourquoi il ne t'a pas répondu et pourquoi son téléphone basculait ensuite directement sur messagerie. Je vais aller avec Pauline voir ce monsieur Berthoux.

— Pourquoi elle et pas nous ? récrimina Florian.

— Parce qu'il connaît Pauline, au moins de vue, et sera tout de suite en confiance avec elle. Je le sais bien Flo que tu veux tout faire pour Bouboule. Je vous tiens au courant par SMS. Rentrez chez vous maintenant. Gilles, tu pourras féliciter Zoreille, c'est un bon chien. Flo, j'aimerais que tu accompagnes Eva jusqu'à chez elle, tu peux ? Allez, on éclate.

— Bonjour monsieur Berthoux, vous me reconnaissez ? demanda Pauline avec son plus charmant sourire tout en rajustant une mèche de ses longs cheveux noirs.

— Oui, vous êtes la demoiselle qui prend le car de midi dix tous les jours de la semaine.

— Vous avez l'œil monsieur Berthoux. Je m'appelle Pauline et vous présente Valentin, un ami du collègue.

— Bonjour monsieur, dit Valentin en ôtant sa casquette américaine.

— Bonjour à tous les deux, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous pouvez nous parler des oiseaux, comment faites-vous pour qu'il viennent picorer dans la main ?

— Question de confiance, mademoiselle Pauline, mais entrez seulement.

Les deux adolescents entrèrent, jetèrent un œil au mobilier ancien, aux fauteuils en cuir patiné, aux tableaux représentant de multiples variétés d'oiseaux ornant les murs.

— C'est vous qui les avez peints ? demanda Valentin.

— Bien sûr, regardez, voici deux mésanges : une bleue et une charbonnière, un rouge-gorge, un pinson, un bouvreuil, un chardonneret. Là c'est un bec-croisé, ici un verdier et là-bas une hirondelle des cheminées.

— Vous aimez beaucoup les oiseaux, c'est visible.

— Oui, c'est la première condition pour qu'ils vous acceptent. Pour les moineaux de la place de la mairie, il m'a fallu instaurer un climat de confiance entre eux et moi. Il faut leur donner à manger ce qu'ils aiment, surtout des graines et toujours à peu près à la même heure. Jamais de geste brusque, jamais essayer de les attraper, le moins de bruit possible et beaucoup de patience. Vous aimez les oiseaux ?

— Oui beaucoup et les autres animaux aussi, répondit Pauline.

— Un peu moins les chats quand même, dit finement Valentin.

— Tu as raison mon garçon, ce sont des êtres cruels.

— Vous étiez sur la place de la mairie ce matin vers dix heures ? demanda Mathilde.

— De dix heures à midi un quart tous les jours de beau temps. Pourquoi ?

Valentin sortit son smartphone et fit apparaître la photo de Bouboule.

— Auriez-vous aperçu ce garçon ?

— Montre mieux, dit l'homme en prenant l'iPhone de Valentin et en rajustant ses lunettes.. Oui, c'est le garçon qui s'est fait bousculer par une voiture qui se garait en marche arrière. Il a laissé tomber ce qu'il tenait dans les mains et s'est mis à pleurer. Tous mes moineaux se sont envolés.

— C'était grave à votre avis ?

— Non, rassure-toi. Le conducteur est sorti et lui a parlé, puis il l'a emmené vers la librairie et cinq minutes après, il l'a fait monter dans sa voiture et il est parti. Mes oiseaux sont revenus tout doucement.

— Vous vous souvenez de la voiture ?

— Oui, une Audi A4 noire.

— Vous n'auriez pas relevé son numéro de plaque ?

— Non. Attends, je me souviens des deux dernières lettres parce qu'elles étaient marrantes : KK !

Pauline sourit complaisamment, mais Valentin poursuivit :

— Savez-vous le département après les deux dernières lettres ?

— Sûr mon garçon, j'étais postier, alors tu penses ! C'était 69, le Rhône.

— La voiture est partie de quel côté ? enchaîna Valentin.

— En sortant du parking, elle a repris la route vers la ville mais a tourné immédiatement à gauche dans la rue de l'église.

— Après vous ne savez pas ?

— Non, j'avais mes oiseaux.

— Aviez-vous déjà vu cette voiture monsieur Berthoux ?

— KK ! Oui, dit-il en riant, je crois bien, mais quand ? Je ne peux pas dire.

— Une dernière question s'il vous plaît, comment était l'homme ?

— Il avait un costume gris foncé, des lunettes de soleil, cinquante ans peut-être, pas beaucoup plus de cheveux que moi, sourit l'ami des oiseaux.

Valentin jeta un regard vers Pauline qui resta muette.

— Merci beaucoup pour tous ces renseignements, monsieur Berthoux. Nous sommes bien contents d'avoir vu vos tableaux.

— De rien les enfants, c'est bien agréable de discuter avec des jeunes gens polis. Venez me voir place de la mairie.

— D'accord, promis monsieur Berthoux.

---

## CHAPITRE 35

### PRISE DE RISQUE

— Tu n'aimes pas les chats ? s'étonna Pauline, sortie de l'appartement de monsieur Berthoux.

— J'adore les chats, corrigea Valentin, mais il fallait absolument mettre ce brave monsieur en confiance.

— Tu es rusé ! Qu'est-ce qu'on sait de plus qui pourrait nous aider ?

— Nous savons que Bouboule s'est fait bousculer par une voiture qui manœuvrait, qu'il a fait tomber et cassé son téléphone, que c'est un homme en costume gris sombre qui l'a conduit à la librairie. Nous savons qu'il est ensuite monté dans une Audi A4 dont les dernières lettres de la plaque sont KK et le département 69 et que cette voiture est partie par la route de l'église, donc vers le col. Voilà ce qu'il faut dire aux copains. Est-ce que tu peux t'en charger, Pauline ?

— Je crois que je n'ai pas toutes les adresses dans mon téléphone...

— Il suffit que tu écrives en réponse à mon dernier message envoyé à vous tous, la réponse ira également à tout le monde. Moi je rentre à la maison pour préparer la suite. Merci pour ton aide. Je vous appelle tous en fin d'après-midi.

Valentin était à peine rentré chez ses grands-parents quand son smartphone vibra. C'était un appel privé de l'adjudant Lemoine. Après une brève hésitation, il se décida à prendre a communication.

— Tu sais pourquoi je t'appelle Valentin ?

— Je le crois mon adjudant, c'est au sujet de Boub heu... de Pascal Boulot. Sa mère m'a téléphoné vers treize heures pour me demander si je l'avais vu.

— Et donc ?

— Personne ne l'a vu depuis hier à la sortie du collège. Avez-vous des renseignements ?

— J'ai eu un coup de fil de son père en début d'après-midi pour me signaler son retard.

— Vous voulez dire sa disparition !

— On n'en est pas là. Tu le connais bien Pascal ?

— Oui, c'est un de mes très bons copains.

— A ton avis, est-ce qu'il serait capable de fuguer ?  
— Je ne crois pas, non, Bouboule heu Pascal est très bien dans sa peau et il s'entend bien avec ses parents.  
— C'est ce qu'ils m'ont dit. Est-ce que tu le crois capable d'être allé rejoindre une petite amie ?  
— Mais oui, il devait aller chez une copine faire un devoir.  
— C'est qui cette copine ?  
— C'est la fille de madame Lacourt. Elle est caissière au supermarché.  
— Tu ne peux rien me dire d'autre ?  
— Pas pour le moment, vous voulez que j'enquête ?  
— Surtout pas, reste en dehors de tout ça Valentin, merci, au revoir.  
Sitôt la communication terminée, Valentin appela Eva.  
— Eva, les gendarmes vont venir chez toi poser des questions au sujet de Pascal. Tu dis que tu ne sais rien sinon que vous deviez vous voir ce matin. Dis que tu espères qu'il vont vite le retrouver. Efface tous nos messages de ton téléphone. Nous continuons à chercher, je m'arrangerai pour te tenir au courant. Sois confiante, je pense que Pascal est en bonne santé. Bisous Eva, bisous.

Après avoir lu le message de explicatif de Pauline arrivé pendant l'appel de l'adjudant Lemoine, Valentin s'installa devant l'ordinateur familial, activa le moteur de recherches et tapa « *images Audi A4 noire* ». Il sélectionna une photo prise de trois quarts avant et la copia dans son logiciel de retouches d'images. Il lança une nouvelle recherche sur « *plaques d'immatriculation Lyon* » et copia une image. Il travailla ensuite sur la plaque, flouta les deux premières lettres et les trois chiffres, plaça les lettres KK à la place des deux dernières lettres du modèle. Après quelques manipulations élémentaires de mise à l'échelle, il réussit à faire apparaître la plaque au bon endroit sur la photo de l'Audi. Satisfait de son travail, il lança l'impression en sept exemplaires, puis il effaça l'historique de ses recherches. L'horloge électronique de l'ordinateur indiquait dix sept heures quand il l'éteignit. Saisissant son smartphone, il convoqua ses copains et copines à l'exception d'Eva, trop sensible et trop observée par l'enquête de gendarmerie. « *RV vélo parking supermarché 10 mn* » écrivit-il.

Hyper motivés, ils étaient tous là quand Valentin freina devant le

groupe. Il distribua une photo de l'Audi à chacun et expliqua.

— Voici la voiture dans laquelle Bouboule a été enlevé.

— Enlevé, t'es sûr ? s'épouvanta Gilles.

— Oui, sinon l'homme que vous a décrit Pauline dans son message l'aurait soit reconduit chez lui, soit mené chez Eva.

— C'est quoi la suite ? activa Florian.

— La voiture est partie par cette route mais elle a pu tourner n'importe où, donc à chaque croisement de rue nous allons opérer une enquête de voisinage.

— En pratique, comment allons-nous faire ? s'inquiéta Lucie.

— Vous abordez les passants, vous sonnez aux maisons, vous montrez la photo et vous demandez si cette voiture est déjà passée par ici. Si on vous demande des explications, vous dites avec le sourire que c'est juste un jeu de piste. Faites préciser quand et dans quelle direction elle se dirigeait. SMS dès que vous avez un tuyau crédible. Allons-y, ne perdons pas de temps, il reste à peu près trois heures de jour.

Le groupe éclata. Mathilde prit la première rue à gauche, Valentin décida de s'occuper de la première à droite, les autres continuèrent selon leur bon vouloir. Valentin ne tarda pas à se rendre compte de la difficulté de la tâche qu'il imposait à ses copains. Après une dizaine de réponses négatives, il reprit son VTT et continua la route du col. Après avoir dépassé Florian puis Pauline, il avisa Lucie en discussion avec un homme appuyé sur une bêche dans le jardin de sa propriété. L'homme hocha la tête et, se tournant vers le col pour mieux expliquer la direction fit signe tout droit du bras droit puis d'un geste du bras gauche indiqua où tourner. Lucie remercia chaudement son interlocuteur. Valentin dépassa Lucie et s'arrêta au croisement suivant, bientôt rejoint par son amie. Celle-ci donna tout de suite les explications attendues.

— J'ai eu un témoignage au carrefour précédent qui m'a indiqué la route du col, et maintenant le monsieur que tu as vu est formel, cette voiture est déjà passée plusieurs fois et venait de cette route à gauche.

— Tu sais où elle va ?

— Oui, c'est une route en cul de sac qui dessert seulement le mini hameau du Bouclet.

— Il y a beaucoup de maisons dans ce hameau ?

— Quatre ou cinq vieilles maisons restaurées et deux maisons récentes. Je

crois que ce sont toutes des résidences secondaires.

— OK, rassemble tout le monde au parking de départ, je réfléchis à la suite.

— Bon, nous avançons, grâce à Lucie, grâce à vous tous, nous avons localisé l'endroit d'où vient cette Audi noire.

— On y va tous et on visite les maisons les unes après les autres ! asséna Florian.

— Non, Flo, pense à Bouboule. Si le ravisseur sent qu'on le recherche, il peut disparaître en force, il peut faire du mal à Pascal et même pire. Écoutez, vous êtes vous demandé pourquoi est-ce qu'on enlève une personne ?

— Quelqu'un qui n'a pas d'enfant et qui...

— Non Mathilde, dans ce cas, c'est un bébé qu'on choisit, pas un adolescent.

— Un pédophile ? suggéra Olivier

— Pas impossible hélas, mais il peut y avoir aussi d'autres raisons.

— A quoi tu penses ? demanda Gilles qui présentait que Valentin avait déjà fait son opinion.

— Ce matin la libraire à parlé d'une grosse gourmette au poignet de l'homme, gourmette qui n'indiquait pas un prénom mais un dessin, une sorte de soleil stylisé. Cela n'évoque rien pour toi Olive ?

Olivier fronça les sourcils et fit lentement non de la tête.

— Lors de notre recherche de trésor, la petite gourmette que nous avons détectée... J'ai eu confirmation qu'elle présentait le dessin d'un soleil. Toujours pas d'idées ?

— Une secte ? demanda Pauline. Bouboule aurait été enlevé par une secte ?

— Je le crains.

— Mais Bouboule n'a pas d'idées comme ça ! Il ne pourra pas l'obliger, ce mec, objecta Olivier.

— Rappelez-vous l'exposé de Lemoine sur les drogues, en particulier le GHB qui t'enlève ta volonté.

— Bouboule n'a pas pu être drogué en pleine ville quand même, continua Olivier.

— Écoute, Olive, voici comment je vois les choses. Bouboule se fait bousculer par hasard et casse son téléphone. L'homme sort de sa voiture, voit la mine toujours un peu ahurie, faussement ahurie, de notre copain et flaire l'occasion de recruter. Il l'amadoue en lui offrant de lui acheter ce qu'il veut pour le dédommager, d'où l'épisode de la librairie puis certainement propose

de lui donner un autre téléphone beaucoup mieux mais il faut aller chez lui le chercher. Bouboule tout heureux d'avoir peut-être un smartphone accepte. Une fois chez lui, il lui offre à boire et le drogue en attendant de l'exfiltrer vers le quartier général de sa secte.

— Quelqu'un aurait pu reconnaître Pascal dans la voiture, objecta Mathilde.

— Pas si elle a des vitres teintées.

— On prévient tout de suite Lemoine, décida Florian.

— Attends, Flo. Je vais d'abord tenter quelque chose.

— Qu'est-ce que tu peux faire d'autre ?

— Je vais me faire kidnapper.

Un silence stupéfait succéda à cette déclaration inattendue de Valentin.

— Tu es devenu fou ! s'inquiéta Pauline.

— Attendez, je vous explique. Je vais essayer de répéter le coup du téléphone de Bouboule. Je vais aller roder dans le hameau du Bouclet, je vais prendre un air ahuri... Pas de remarques ? Merci.

Donc il faut d'abord que je récupère un vieux téléphone. Il n'y a que toi Pauline et toi Lucie qui en avez un.

— Tu vas le casser ? demanda Pauline.

— Le laisser tomber en jouant la surprise si je réussis à me faire repérer par l'homme. Il ne sera pas nécessairement cassé.

— Je ne comprends pas, tu as ton iPhone, non ? s'interrogea Gilles.

— Oui mais je vais l'éteindre et le fixer sur ma jambe, dans ma chaussette. Si l'homme décide de me kidnapper, il ne lui viendra pas à l'idée que je puisse en avoir un autre. Il me servira alors à indiquer ma position, notre position j'espère, aux gendarmes et à vous.

— Tiens, prends le mien, dit Lucie se sacrifiant.

— Merci Lucie, je te promets de le remplacer s'il vient à être cassé. C'est décidé. Il me faut du scotch ou du papier collant ou des élastiques . Quelqu'un a ça ?

— Voilà mon chouchou à cheveux, proposa Mathilde.

— Le mien aussi, dit Pauline.

— Moi j'ai un bout d'élastique, ajouta Olivier.

— OK, c'est bon, il faut maintenant que j'aie l'air plus pauvre, mon blouson est trop neuf.

— Faisons l'échange, dit Gilles. Le mien est vieux et il a une poche déchirée.

— Merci, juste avant de prendre la route du hameau, je salirai mes baskets et



mon bas de survêtement. Les cheveux en désordre maintenant, voilà... Ton téléphone, Lucie. Je change, temporairement j'espère, le nom du propriétaire...

— Tu es courageux, dit Mathilde admirative. Et s'il parvient à te droguer ?

— Je vais faire en sorte que cela n'arrive pas, mais s'il essaie j'utiliserai mes talents de comédien. Si mon plan marche, je vous envoie dès que possible un SMS avec seulement le chiffre « un » si je suis seul et le chiffre « deux » si j'ai retrouvé Bouboule. Florian, je veux que tu m' observes de loin sans te faire remarquer. Si je disparaiss dans une maison, essaie de retrouver l'Audi et si tu y parviens, fais-lui subir le sort du fourgon des ravisseurs de chats, tu te rappelles la technique ?

— Et comment !

— Si une heure après mon entrée éventuelle dans la maison vous n'avez rien reçu, prévenez l'adjudant Lemoine, et soyez persuasifs ! Si les gendarmes arrivent avant que vous les préveniez, c'est que j'aurai réussi.

Valentin, pieds en dedans, démarche chaloupée errait en donnant des coups de pied dans les cailloux. Tête légèrement baissée, les yeux apparemment fixés sur l'écran minimal du téléphone de Lucie, il jetait de brefs regards vers les fenêtres des maisons qui longeait. Un instant il crût voir bouger un rideau à une fenêtre mais ne changea pas son attitude. Il se dirigea vers la maison rénovée au rideau mouvant, lâcha un grand coup de pied dans le grillage de clôture puis s'y adossa tout en faisant semblant de taper sur les touches.

— Qu'est ce que tu fais ici, toi ? fit une voix grave et sonore.

Valentin mimait un sursaut très réaliste et laissa tomber le téléphone de Lucie sur une touffe d'herbes.

— Hein ? Oh putain, mon téléphone, putain ! Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ?

— Je t'ai fait peur ?

— Ben ouais ! Mon phone est niqué putain ! fit Valentin en se baissant pour le récupérer. Ce faisant, il maintint son pouce sur la touche rouge d'extinction.

— Allons, ce n'est peut-être pas si grave. Entre un instant, je vais regarder ça. Tu as soif, tu veux un jus d'orange ?

— Ouais, mais mon téléphone...

— Ne t'inquiète pas, je vais arranger ça je te dis. Assieds-toi un instant, je te prépare un rafraîchissement. Tu peux prendre le fauteuil.

L'homme s'absenta quelques instants, Valentin fit prestement glisser l'arrière de la coque du vieux téléphone, ôta la batterie qu'il fourra dans une poche de blouson et remit la coque juste au moment où l'homme revenait avec un verre d'orangeade.

— Tiens, bois et montre-le moi ton téléphone, fit l'homme en saisissant l'engin. Visiblement incompetent aux yeux experts de Valentin, il appuyait sur toutes les touches sans succès. Valentin profita de ce que l'homme ne le regardait pas pour vider le verre sur le fauteuil dans son dos, à la pliure du siège et du dossier.

— Rudement bon, je peux en avoir un autre ?

— Bien sûr, donne ton verre.

Valentin ne se leva pas, attendit que l'homme lui mette le verre plein dans les mains. Avec un art prometteur de l'improvisation, il lâcha le verre sur sa cuisse droite.

— Oh merde ! Putain, j'ai tout renversé sur moi et sur le siège ! hurla-t-il en se mettant debout et en frottant ses habits.

— Ce n'est pas bien grave, moins que pour ton téléphone. J'ai bien l'impression qu'il est cassé. Écoute, je possède encore l'ancien iPhone de mon fils. Il ne lui sert plus, si tu veux, je te le donne.

— Z'avez un fils ? questionna-t-il. Putain, chuis tout tremp !

— J'ai un garçon de ton âge, mais il est malade en ce moment. Tu le veux ce téléphone ?

— Ben faut voir, fit Valentin en roulant des yeux. Il fit un pas, s'appuya au dossier du fauteuil, fit deux pas hésitants et s'assit brutalement sur la table basse face au fauteuil, comme si ses jambes ne le portaient plus. Il tenta de se relever, révolta ses yeux et retomba assis.

— P'tain... chuis... solide... comme... un' meuf, ânonna-t-il et il se mit à rigoler par petites séquences gloussées, sans raison.

— C'est un simple étourdissement, ça va passer. Viens t'allonger un instant. Appuis-toi sur mon bras.

L'homme soutenant Valentin qui se laissait aller de tout son poids ouvrit une porte et le poussa vers un lit double inoccupé.

— Tu es fatigué tout simplement, repose-toi, je vais à l'étage chercher ton nouveau téléphone.

Sitôt l'homme parti, Valentin sortit sans bruit, ouvrit rapidement deux portes qui donnaient sur un long corridor et dans une autre chambre aperçut

Bouboule inconscient sur un lit. Refermant tout, il retourna s'allonger et fit semblant de dormir.

La porte de la chambre s'ouvrit et se referma doucement. Valentin se leva alors silencieusement et colla une oreille contre le bois. L'homme téléphonait.

*« Une nouvelle livraison... Deux petits soleils... Oui, deux... Complètement incognito. Je pars cette nuit ».*

Valentin retourna sur la couette du lit, libéra et alluma son iPhone, toucha l'icône de l'application SMS, tapa « 2 » et enfouit son engin sous la couette pour masquer le chuintement de départ du message multiple. Il imagina la joie encore teintée d'inquiétude de ses amis. Dix neuf heures quinze indiquait son cadran. Il activa son application « *Altimeter* » et entra le numéro personnel de Lemoine dans le message pré-rempli d'appel au secours. Il étouffa à nouveau le bruit artificiel annonçant le départ effectif de son SOS. Valentin refixa son iPhone contre sa jambe et décida de se reposer en attendant l'intervention des forces de l'ordre et de la justice. Un quart d'heure après, il crut discerner une sirène deux tons dans le lointain puis plus rien.

« Si ce sont eux, ils ont décidé d'être discrets. J'aime mieux cela qu'une intervention à la cow-boy. »

Il se passa encore dix minutes avant qu'il entende ce qu'il supposa être la sonnerie de l'entrée.

— Gendarmerie nationale, pouvons-nous entrer ? fit la voix grave de l'adjudant Lemoine.

— Pouvez-vous me dire pour quelle raison ? répondit calmement l'homme qui venait d'ouvrir.

— Nous avons des raisons de penser que vous séquestrez des enfants.

— Vous vous trompez totalement capitaine, je vis seul ici.

— Dans ce cas, vous ne verrez aucun inconvénient à ce que nous entrions.

— Puis-je voir le mandat qui vous autorise à perquisitionner ma maison ?

— Écoutez monsieur, il ne s'agit pas d'une perquisition, nous faisons une simple vérification, nous n'allons pas déranger un juge pour cela. Nous n'en avons pas pour longtemps.

— Si vous n'avez pas de mandat, vous n'entrerez pas chez moi. On n'a pas idée d'em... bêter ainsi d'honnêtes citoyens. Au revoir capitaine.

Valentin jugea le moment opportun pour pousser un long cri très aigu. L'homme repoussa violemment la porte sur l'adjudant Lemoine et fonça dans

le couloir vers la porte de derrière mais Valentin qui avait prévu une fuite éventuelle se jeta dans les jambes du fuyard qui s'écroula, immédiatement neutralisé par les brigadiers Guimard et Dufournet.

— Valentin, ça va ? s'inquiéta l'adjudant en s'accroupissant près de l'adolescent. Celui-ci, avec un large sourire lança un clin d'œil complice vers le gradé. Valentin, Valentin, je t'avais interdit de prendre des risques ! En plus, tu m'as sciemment menti lorsque je t'ai appelé. Tu mérites, tu mérites...

— Je mérite que vous préveniez tout de suite les parents de Pascal, il est dans la chambre à côté ! sourit Valentin. De mon côté, je vais immédiatement rassurer mes copains et mes copines, ajouta-t-il en sortant son smartphone de sa chaussette.

---

## CHAPITRE 36

### LA SECTE

— Installez-vous les enfants, dit l'adjudant Lemoine aux neuf adolescents, nous allons faire le point de cette aventure. Pascal Boulot, comment se sont passés ces deux jours en observation à l'hôpital ?

— Pas mal. J'ai eu le temps de lire plein de mangas, tous les copains et les copines m'en ont apportés.

— Je parlais de ta santé, Pascal.

— Oh, ça va. Au début j'avais mal à la tête et j'étais tout bizarre. Une infirmière m'a fait une prise de sang. Aussi un docteur qui m'a examiné de partout et m'a donné un comprimé pour dormir. Le lendemain matin j'allais beaucoup mieux.

— Tu te rappelles bien tout ce qui s'est passé ?

— Non, pas tout. Juste que j'ai cassé mon téléphone quand la voiture m'a bousculé. Elle était chouette la bagnole mais moi j'étais en colère et je crois même que j'ai chialé pour mon téléphone. Alors le monsieur m'a donné de l'argent pour s'excuser, pour que j'achète ce que voulais. Il m'a ensuite emmené chez lui en voiture pour me donner un iPhone. Moi je voulais bien vous pensez ! Chez lui, j'ai bu du jus de fruit et puis... et puis j'me rappelle plus.

— L'analyse de sang a confirmé que tu avais absorbé du GHB dans ta boisson puis de la scopolamine. Tu te rappelles ma conférence sur les drogues ? Le GHB est une drogue qui empêche de se souvenir de ce qui s'est passé.

— Et l'autre, là, la scotamine ?

— La scopolamine détruit ta volonté et te soumet à l'autorité des autres.

— Ben dit donc ! Vous avez bien fait de me retrouver à temps. Comment ça s'est passé ?

— Tous tes amis ici présents ont participé à ton sauvetage. Ils auraient bien mieux fait de nous avertir immédiatement plutôt que de mener leur enquête privée, mais enfin... Ils vont te raconter.

Valentin prit la parole :

— Tout a commencé par un coup de téléphone de Eva, elle m'a prévenu que tu avais un retard d'une demi-heure à votre rendez-vous et qu'elle était

inquiète que tu ne lui répondes pas. Je sais bien que ce n'est pas ton habitude d'être en retard et sans son appel, nous n'aurions pas eu le temps de récolter tous les renseignements qui ont permis de te retrouver.

Bouboule se leva et alla déposer un baiser sonore sur la joue écarlate de la fille.

— Merci Eva, dit Pascal avec un début de larme au coin de l'œil.

— Nous avons collecté le maximum de renseignements, d'abord Florian qui a obtenu le premier indice : ton passage devant la fleuriste, ensuite Olivier qui t'a pisté à la librairie. Gilles grâce à son chien Zoreille et à ton cache-nez fournit par Eva nous a conduit jusqu'au parking de la mairie où Olivier a trouvé les débris de la coque de ton téléphone. Pauline qui a eu l'idée géniale de l'homme aux oiseaux, celui qui avait vu la scène de l'Audi, Mathilde qui a obtenu l'adresse de l'homme aux oiseaux, Lucie qui a récolté le témoignage du jardinier qui a permis de localiser le hameau du Bouclet où tu étais retenu, Lucie encore qui a sacrifié son téléphone pour toi et Florian qui a pris le risque d'immobiliser l'Audi.

Florian prit la parole autoritairement :

— Bientôt Valentin va nous faire croire qu'il n'est pour rien dans tout ça ! C'est lui qui a tout coordonné, qui a reconstitué la photo de l'Audi, qui m'a freiné quand je voulais foncer et tout casser et qui a pris le maximum de risques en se faisant volontairement kidnapper.

Bouboule éclata en sanglots.

— C'est grâce... à vous... que je... suis encore... vivant...

Tous se levèrent en même temps, vinrent entourer Bouboule, lui donnèrent des tapes amicales sur la tête et les épaules. L'adjudant Lemoine laissa intelligemment l'atmosphère s'alléger avant de reprendre la parole.

— Je vais te dire à quoi tu as échappé, Pascal. Tu t'es fait kidnapper par un homme qui se fait appeler James Ryan mais qui s'appelle en réalité Paul Duval. Une fois arrêté - grâce à Valentin - il n'a fait aucune difficulté pour reconnaître le fait qu'il appartenait à l'Église du Soleil Vivant, une secte en réalité, qui est basée au Guyana, un pays d'Amérique du sud au nord du Brésil...

Valentin interrompit l'explication de l'adjudant :

— J'ai pensé à une secte quand le libraire a décrit la gourmète en or de ce type. Il a dit qu'elle représentait un soleil gravé à la place habituelle du prénom. Quand, dans la maison du Bouclet, je l'ai entendu téléphoner et

parler de petits soleils, j'ai immédiatement fait le rapprochement avec sa gourmète et celle du squelette enterré que nous avons découvert en testant le détecteur de métaux d'Olivier. Elle aussi représentait un soleil, m'avait dit l'adjudant Lemoine. Vous pensez qu'on va pouvoir mettre un nom sur cette personne mon adjudant ?

— C'est probable maintenant que nous tenons le responsable de la secte en France. Pour enlèvement et séquestration de mineur, il est à l'ombre pour pas mal d'années. Il voudra peut-être soulager sa conscience et alléger la peine encourue en déballant tout ce qu'il sait. Bon, maintenant les enfants, regardez bien !

L'adjudant ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit une arme.

— Ceci est un *Sig Sauer*, pistolet qui équipe la gendarmerie. Il éjecta le chargeur, manœuvra la culasse, sortit une balle du chargeur. C'est une arme létale, mortelle si vous préférez. Il éleva la balle au dessus de l'assemblée attentive. Une balle comme celle-ci est faite pour tuer ET IL N'Y A PAS QUE LES GENDARMES QUI EN POSSÈDENT ! asséna-t-il. Les voyous, les truands, les trafiquants, les mafieux, les gangsters, les terroristes, ça existe, et beaucoup en sont équipés. Je ne vous parle pas des pistolets mitrailleurs ni des armes blanches. S'attaquer à des malfaisants, c'est s'exposer à recevoir une balle. Je dis ceci pour toi, Valentin. Tu n'écoutes que ton bon cœur et tu prends beaucoup trop de risques. Nous sommes là pour agir à votre place, ne l'oubliez jamais ! Maintenant, je veux quand même vous remercier. Depuis sept mois, le pourcentage d'affaires élucidées par ma brigade est monté en flèche et je suis proposé, un peu grâce à toi Valentin, pour le grade supérieur d'adjudant-chef.

Valentin commença à applaudir d'abord lentement puis de plus en plus vite, rejoint par l'assemblée des copains debout. Des cris s'élevèrent : bravo ! Bravo ! Vive l'adjudant !

Les brigadiers Guimard et Dufournet inquiets passèrent la tête par la porte du bureau.

— Tout va bien, tout va bien ! rassura l'adjudant. Bon, allez, j'ai du travail maintenant. Au revoir les enfants, et rappelez-vous !

Une fois dehors, Valentin s'adressa à Bouboule.

— Il va falloir te trouver un autre téléphone maintenant.

— Pas la peine les amis, répondit Bouboule hilare, regardez ce que j'ai

retrouvé dans ma poche : quarante deux euros ! Il a oublié de me reprendre la monnaie à la librairie ce nul. Je vais pouvoir m'en acheter un chouette d'occasion !



---

## CHAPITRE 37

### LA BAGARRE

— Asseyez-vous les enfants, dit monsieur Tardy le principal en fermant la porte de la classe des cinquième C. Madame Augan, je vais amputer votre cours de cinq petites minutes.

— Faites monsieur le Principal.

— Écoutez-moi bien les enfants, il y a de cela une dizaine de jours, un de vos camarades, Pascal Boulot ici présent, a été enlevé, kidnappé, retenu contre son gré, séquestré par un homme appartenant à une secte...

— C'est quoi une secte ?

— Clément, lève la main quand tu veux prendre la parole, intervint madame Augan. Excusez-moi monsieur le Principal.

Monsieur Tardy remercia d'un sourire et s'adressa à Clément.

— Quel est ton nom de famille ?

« Clébar » fit une voix anonyme au fond de la classe, déclenchant quelques rires étouffés.

— Clément Barilla, m'sieur.

— Clément, une secte, c'est un groupe de personnes sous influence. Des gens un peu faibles d'esprit qui se laissent embrigader par un individu dominant qu'on appelle un gourou. Un gourou étant une personne en général extrêmement convaincante qui affirme avoir eu une révélation, des visions, être investie par un pouvoir surnaturel et qui réussit à persuader ses adeptes de le suivre dans ce qu'on peut appeler son délire.

— Pascal Boulot est faible d'esprit ! lança Tony Thénard.

— Si c'est pour faire rire aux dépens des autres, il vaut mieux que vous gardiez le silence jeune homme !

— Vous pouvez nous donner des exemples de sectes, monsieur le principal, demanda Charlotte Dumont.

— Par exemple mademoiselle, il y a eu l'Église de l'Euthanasie, cette pseudo religion pensait qu'il y a trop de gens sur terre et ordonnait à ses adeptes de commettre des meurtres ou de se suicider.

— Il faut être complètement fou ! ne put s'empêcher de s'exclamer Lucas.

— Je ne te le fais pas dire, appuya le principal. Vous avez des sectes qui interdisent à leurs membres tout accès aux nouvelles du monde, pas d'accès à

la radio, à la télévision et aux journaux, d'autres qui interdisent d'apporter des soins médicaux aux malades et de laisser faire la nature, d'autres encore qui séparent les enfants de leurs parents pour en faire les enfants de tous, d'autres qui affirment que des extra-terrestres sont nos maîtres... Je ne vais pas tout vous énumérer, la journée n'y suffirait pas. Dans le cas de Pascal, il s'agit d'une secte qui commence à se propager en France et qui se fait appeler l'Église du Soleil et qui croit que le soleil est dieu.

Tony leva la main.

— Vas-y, pose ta question, dit le principal.

— M'sieur, c'est tellement énorme comme... comme...

— Comme croyance ?

— Oui... Qu'il faut être débile pour y croire.

— Débile mental ou affaibli mentalement par des malheurs dans sa vie ou par la prise de médicaments ou de drogues. Pascal pourra vous dire qu'il n'avait plus de volonté après avoir été médicamenté par celui qui l'avait enlevé. Je suis venu vous prévenir : soyez toujours sur vos gardes quand un inconnu vous aborde et vous propose un cadeau ou un service. Sans l'intervention de Valentin et des gendarmes...

— Ses copains ! affirma Tony en masquant cette fois sa bouche de l'avant-bras.

Valentin leva immédiatement la main et attendit l'autorisation du principal.

— Tony, je sais que c'est toi qui vient de dire que je suis copain avec les gendarmes. Réponds à ma question, tu aurais préféré que je laisse Pascal aux mains de ces fous ? Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? Tu n'aurais pas voulu sauver ton copain ? Tu n'aurais pas prévenu les gendarmes ? J'attends ta réponse.

— ...

— Valentin a raison, il a beaucoup fait pour retrouver votre camarade et a finalement pris la seule décision possible, celle qui a permis de sauver son ami. Valentin, au nom de tout le collège, je te félicite et te remercie.

Des applaudissements spontanés se firent entendre appuyés par ceux de madame Augan et du principal. Valentin, le rouge aux joues se retourna. Océane, Marine, Morgane, Amandine, Tony, Clément, Romuald et Alexis n'applaudissaient pas.

A la sortie du collège ce jeudi là, Bouboule aborda Valentin.

— Val, je veux te prévenir qu'il y en a dans la classe qui ne supportent pas ta popularité et qui veulent de casser la gueule.

— Laisse moi deviner : Tony, Clément, Romuald et Alexis ?

— T'es sorcier ?

— Non, gourou, répliqua Valentin en éclatant de rire. Sérieusement, comment l'as-tu appris ?

— J'ai entendu une discussion entre Clébar et Romuald. Ces nuls pensent que parce que je porte des lunettes, je suis sourd. Moi, j'entends mon chat Guzzy marcher sur la moquette, alors...

— Il y aura qui d'autre ?

— J'ai entendu le nom de Morgane, mais je n'ai pas voulu trop m'approcher, ils savent que je suis ton copain.

— Il y aura donc aussi Morgane, les jumelles maritimes et Amandine. Mais je pense que les filles seront là uniquement pour me voir prendre une raclée.

— Comment fais-tu pour tout deviner ?

— Observer, se rappeler, établir des rapports entre les faits et les gens. C'est pour quand ?

— Je ne sais pas, désolé Val. Je vais encore laisser traîner mes oreilles.

— De toute évidence, cela ne se passera pas dans la cour du collège où il y aurait trop de témoins mais plutôt à la fin des cours, soit après seize heures, soit le mercredi à midi. Ils vont essayer de trouver un endroit calme sur mon parcours de retour et me coincer à plusieurs. Je vais donc rentrer chez moi et essayer de me mettre à leur place. Tu m'accompagnes un bout ?

— Ben oui, tu penses.

— Quand je te dirai de repartir chez toi, ouvre bien les yeux sur le chemin du retour et note mentalement les noms de ceux de la classe que tu croiseras.

— D'accord Val. Mais, tu passes par ici d'habitude ?

— Non.

— Alors pourquoi aujourd'hui ?

— Je choisis mon terrain. Connaître le lieu où va se dérouler la bataille, c'est déjà la moitié de la victoire. Te rappelles-tu l'endroit près de l'ancienne gare où nous avons neutralisé le racketteur de Théo, le frère de Mathilde ? C'est là que je veux les affronter. Si comme je le devine, ils s'y mettent à huit, il faudra que nous soyons tous les neuf, donc avec les filles.

— Pourquoi un de plus ?

— Parce que Eva et Lucie sont encore trop tendres. Il faudra qu'elles soient

associées et armées.

— Armées ? Tu es fou !

— De bâtons, de baguettes de noisetier. Mon grand-père vient d'éclaircir une haie, j'en ai tout un fagot, j'en préparerai huit, personnellement je n'en aurai pas besoin. Je vois la grande bataille comme ça : moi contre Thénardier, Flo opposé à Clébar, Gilles s'occupera d'Alexis, Olivier contrera Romuald, Eva et Lucie s'occuperont de Morgane, Mathilde face à Amandine, Pauline neutralisera Océane et toi tu t'occuperas de Marine.

— Pourquoi une fille pour moi ?

— Pour deux raisons : un, tu portes des lunettes et deux, nous avons une pénurie de filles. Mais tu sais, je pense que vous n'aurez même pas à vous battre. Vous aurez chacun une solide baguette et eux n'auront rien prévu, persuadés qu'il seront de n'avoir affaire qu'à moi. Vous aurez l'effet de surprise, la supériorité des armes et la certitude d'être dans votre bon droit. Les assaillants, ce sont eux. Moi, je vais mettre une ratatouille à Tony et les autres n'auront pas envie de venir au secours d'un chef battu.

— Tu es sûr d'en venir à bout ?

— J'ai déjà eu à me défendre contre des méchants en Australie et je n'hésiterai pas à me servir de mes armes secrètes. Tony ne me fait pas peur. Voilà, c'est ici que ça va se passer, regarde bien la configuration du lieu, les arbres, les buissons, le fossé, tout.

— Quand crois-tu qu'ils vont attaquer ?

— Avant le week-end donc demain, mais là je peux me tromper. Si tu repères des individus de leur bande sur ton retour, ce sera la preuve qu'ils nous ont suivi. Ce soir, je vais venir cacher les bâtons derrière le bâtiment. Si tu me confirmes qu'ils ont fait leur repérage, demain je préviendrai tous les copains et copines. A la fin des cours, je traînerai un maximum pour vous laisser le temps de venir vous mettre en place. Vous aurez quelques minutes pour vous servir et trouver vos cachettes.

— Et s'ils te rattrapent avant ?

— Je suis meilleur que Tony au tour de piste, il ne me rattrapera qu'ici.

— Tu es vraiment un chef, Val !

— Diriger, c'est prévoir ! Allez, vas-y et ouvre l'œil.

— Je pourrais prendre mon lance-pierres demain ?

— Non Bouboule, trop dangereux. Nous n'allons pas chercher à les blesser physiquement mais à les impressionner moralement. Vous attendrez mon

signal pour vous montrer.

Le lendemain, Valentin traîna à la fin de l'heure d'étude, regarda deux bonnes minutes son smartphone, envoya à tous ses amis un SMS inutile : « *Je traîne* ». Il défit et renoua soigneusement les lacets de ses chaussures de sport et ce faisant aperçut dehors l'équipe ennemie qui, éclatée en petits groupes, le surveillait. Il rédigea alors un second SMS : « *Comme prévu !!! Je pars* ».

Il reprit le chemin de la veille non sans observer le mouvement des groupes à Tony qui l'un après l'autre lui emboîtaient le pas. Arrivé à une centaine de mètres du lieu choisi, Valentin fit semblant de se tordre la cheville droite. Il s'arrêta un instant, s'assit sur les gravillons du sentier et se massa le pied en regardant en arrière : le premier groupe composé de Thénardier, Clébar et Morgane se rapprochait. Valentin se releva, et se mit à courir en boitillant. Au bout de cent mètres, il se rassit en se tenant la cheville. Le groupe Tony le rattrapa suivi par les sœurs jumelles puis par Alexis Romuald et Amandine.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Valentin en prenant l'air inquiet.

— Démolir ta grande gueule connard.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un connard !

— Tu veux te battre contre moi ? A la boxe ? dit Valentin en se levant péniblement.

— Tu verras bien connard.

Les copains de Tony, sourires goguenards et airs supérieurs firent le cercle autour de Valentin.

— Tu fais moins le malin comme ça tout seul, hein ? nargua Morgane.

— Tout seul ? Quand on a des amis, on n'est jamais seul Morgane. Montrez-vous mes amis !

De derrière chaque gros tronc sortirent les alliés de Valentin, zébrant l'air de leurs bâtons, chacun se plaçant derrière son adversaire désigné.

— Faites-les reculer, cognez fort les jambes s'ils résistent. Et faites-les asseoir.

Valentin s'adressa à Tony :

— Qu'est-ce que tu disais Thénardier ? Que tu voulais me démolir le portrait, c'est cela boloss ? En anglais je traduirais par looser, ça te va bien. Alors, je t'attends, looser. Montre à tes copines que tu es un gros nul.

Humilié devant les filles, aiguillonné, Tony fonça, poings en avant. Valentin

pivota en demi-tour, porta le poids du corps sur son pied gauche et déclencha un coup de pied semi-circulaire du droit qui atteignit Tony au flanc. Vexé et meurtri, Tony se frotta les côtes puis lança un violent coup de pied en direction du bas ventre de son adversaire qui de nouveau faisait face. Valentin fit un preste quart de tour à droite et para de la semelle du pied gauche. Sur la reprise d'appui de Tony, du même pied, Valentin lui laboura l'arête du tibia. Tony hurla de douleur. Clément fit le geste de se lever

— Assis Clébar. Pas bouger ! fit Florian en lui collant le bout de son bâton dans le dos.

— Salaud, je vais te démolir, gronda le Thénardier ivre de douleur et de fureur. Valentin, debout face à lui, un sourire exaspérant aux lèvres, attendait sans rien dire. Tony fonça de nouveau, Valentin le repoussa d'un coup de pied chassé au ventre. Souffle coupé, Tony mit un genou à terre. Valentin s'avança alors et mit deux claques retentissantes en aller-retour sur les joues boutonneuses de son adversaire puis recula, faisant mine d'essuyer la main sur ses habits. Tony se redressa l'œil mauvais, aveuglé par la rage, il fonça une fois de plus, tête en avant. Valentin l'esquiva en toréador et lui asséna au passage un magistral coup de pied aux fesses qui fit hurler de rire ses supporters. Morgane se leva brusquement stoppée par le double coup de bâton d'Eva et de Lucie derrière les genoux. Ses jambes plièrent, elle se retrouva assise sur les gravillons du chemin, accentuant les rires des vainqueurs.

— Quelqu'un d'autre veut essayer maintenant, Alexis, Romuald, non ? Personne ? Clébar ? Non plus ? Ton derrière a bien amorti ta chute Morgane ? Vous avez eu votre spectacle les jumelles ? Et toi Amandine, qu'est-ce que tu es venue faire dans cette galère ?

Valentin laissa la gêne s'installer avant de reprendre :

— Fichez tous votre camp ailleurs d'ici bandes de boloss débiles. Si nous vous reprenons à comploter contre nous, vous subirez tous, je dis bien tous, le même sort que votre brillant champion.

Disparaissez ! Je déclare la secte des Thénardier dissoute.

La bande à Tony, sous les quolibets du clan vainqueur, se replia en jetant des regards mauvais.

Au passage, Valentin crut néanmoins discerner une lueur d'admiration et de regret dans les yeux bleus d'Océane.

— Il faut savoir choisir son camp ma belle, lui murmura-t-il.

---

## CHAPITRE 38

### LE GOÛTER

— Grand-mère, la semaine prochaine, les vacances de Pâques commencent, qu'est ce que tu dirais si j'invitais des amis à goûter mercredi pour mes treize ans ?

— Je dirais excellente idée. Qui veux-tu inviter ?

— Toujours les mêmes : Gilles, Olivier, Florian et Pascal pour les garçons, Mathilde, Pauline, Eva et Lucie pour les filles.

— Avec toi, ça fera neuf. Nous pourrions sortir la table de jardin, la balancelle et les fauteuils d'extérieur. Je vais faire une tarte aux pommes, un gâteau de Savoie et aussi un plateau de bredeles. Comme boissons, qu'est ce qui te ferait plaisir ?

— Tu es trop gentille grand-mère. De l'eau et de la limonade bio ce serait très bien.

— A quelle heure mercredi ?

— Vers seize heures.

— Salut Florian, entre, tu es le premier.

— Salut Val, en forme après la grande bagarre de vendredi dernier ?

— Super, il ne m'a pas touché une seule fois ce gros nul de Thénardier.

— Qu'est-ce que tu lui a mis ! C'était quoi comme technique ?

— Un sport de combat que j'ai appris au Victoria.

— Et qui s'appelle ?

— La boxe française.

— Tu te fous de moi ?

— Non, Flo. C'est un sport qui vient de France où il est trop oublié apparemment. Très efficace pour se défendre. Et toi, encore bravo pour la façon dont tu as contenu Clébar l'autre jour, j'ai bien vu qu'il voulait intervenir.

— Et les filles, Eva et Lucie, répondit Florian, tu as vu comme elles ont assis la grosse Morgane !

— Oh oui, ha ha ha ! Je crois qu'elles ont complètement oublié leur timidité.

— Tiens les voilà justement, avec Mathilde.

— Entrez les filles, tout se passe au jardin. Prenez le siège que vous voulez.

Vous avez vu les autres ?

— Du calme Val, il n'est pas encore quatre heures, répondit Mathilde en souriant. Ah, voilà Bouboule et Olive, il ne manque plus que Pauline et Gilles.

— Eva, Lucie, dit Florian, Val vient encore de vous féliciter pour la façon dont vous avez calmé la grosse Morgane. Allez, dis-leur.

— C'est vrai les filles, vous avez été formidables.

— Moins que toi, Val, répondit Lucie, approuvée par un hochement de tête et un sourire d'Eva.

— Flo, je t'ai dit que c'était de la boxe française, mais pas les deux baffes ni le coup de pied au...

Un éclat de rire général souligna l'évocation de la fin du combat. Tous entourèrent Valentin en le congratulant tandis que Pauline et Gilles entraient discrètement et dissimulaient un carton derrière un massif de jonquilles du jardin.

— Comment fais-tu pour réussir tout ce que tu entreprends ? interrogea Pauline.

— Ah, vous êtes arrivés ? Salut Pauline, salut Gilles. Comment je fais ? Je réfléchis avant d'agir, je me mets à la place des autres et j'essaie d'anticiper leurs réactions. J'essaie de toujours me placer sur mon propre terrain, j'utilise mes forces et mes connaissances, quand quelque chose marche bien, je le mémorise.

— Tu savais que Tony était plus fort que toi et tu n'as pas eu peur ?

— Installez-vous tous, mangez et buvez. Je vais vous expliquer. Est-ce que j'ai eu peur ? La réponse est oui mais j'ai mis tous les atouts dans mon jeu avant de me battre. Par exemple, quand j'ai eu la certitude qu'ils me suivaient, j'ai fait semblant de me tordre la cheville. Tony y a vu une chance supplémentaire pour lui : un adversaire handicapé et l'avantage du nombre à huit contre un. Je savais qu'il serait déstabilisé si ses copains étaient neutralisés et ça vous l'avez tous très bien fait. Bravo et merci encore. Le Tony, c'est une brute, mais il a sa fierté. Devant les filles, il n'a pas voulu se dégonfler, me croyant toujours diminué. J'en ai rajouté verbalement pour le vexer, le mettre en colère et récupérer un avantage supplémentaire car un gars en colère perd sa lucidité. A partir de là, tout a été facile. J'ai utilisé des coups de boxe française, c'est une boxe dans laquelle il est possible d'utiliser les poings et les pieds. Voilà toute l'affaire, nous passons à autre chose ?



— Tu pars quand voir tes parents ? demanda Mathilde

— Je prends l'avion jeudi soir pour Melbourne.

— C'est un vol direct ?

— Il y a près de dix sept mille kilomètres à vol d'oiseau et aucun avion commercial ne peut faire ça d'une traite. Je fais escale à Dubaï.

— Combien d'heures de vol ? s'enquit Pauline.

— Près de vingt quatre heures, c'est vraiment long.

— C'est bien ce que nous avons pensé dit Gilles en se levant de table pendant que Pauline allait chercher le carton dissimulé derrière le massif de jonquilles.

Solennel, Gilles sortit un feuillet de sa poche, s'éclaircit plusieurs fois la voix et commença la lecture de son papier

— Silence les amis ! Merci. « Valentin, au cours de ces six mois que tu as passés avec nous, tout nouveau que tu étais, tu as trouvé le moyen de rendre service à tout le monde, tu nous as défendus, aidés, conseillés, sauvés et unis. Tu n'as jamais abusé de ta force contre nous, ni de ton intelligence pour nous rabaisser. Comme quelqu'un qui vivait en Angleterre il y a longtemps, tu as toujours défendu le plus faible contre le plus fort et nous t'en remercions.

Au nom de tous les copains et copines, pour t'occuper pendant les vingt quatre heures de voyage qui t'attendent dès demain soir, moi Arroux Gilles dit Agil, j'ai le plaisir de te remettre - tu es prête Pauline ? - de te remettre de la part de tous ce super cadeau d'anniversaire qui comprend :

Le casse tête des clous chinois pour t'énerver un peu.

Un jeu de solitaire, magnétique en cas de trou d'air dans l'avion.

Au fur et à mesure que Gilles égrenait, Pauline plaçait les cadeaux sur la table de jardin.

Cent belles chansons françaises puisque tu aimes les jolies vieilleries. Elles sont repiquées en mp3 sur clé USB. Si tu ne sais pas les mettre dans ton iPhone, tu me demandes !

Un livre de 150 énigmes à résoudre pour entraîner un peu ton cerveau qui va sûrement se ramollir loin de nous.

Un taquin seize pièces double image pour t'apprendre la patience.

Une clé chinoise pour la serrure la plus tordue du monde. C'est un puzzle de deux pièces, tu devrais peut-être y arriver.

Un roman policier jeunesse pour te détendre après cette épreuve et enfin...

Une boîte à secret japonaise douze mouvements. Si tu veux savoir ce qu'il y a

dedans, tu dois d'abord apprendre à l'ouvrir, et c'est pas gagné !

Merci Pauline d'avoir tout bien agencé.

Chacun des copains copines à tenu à participer selon ses moyens. Valentin, tu n'es pas encore parti pour l'Australie que tu nous manques déjà. Les filles veulent te faire la bise et les garçons te serrer la main. Bon anniversaire Valentin ! »

Valentin se retourna pour essayer discrètement une larme d'émotion puis il prit la parole :

— Mes amis, car nous avons dépassé le stade camarade et celui de copain ; mes amis, je suis tellement ému que je ne sais que dire. Je pars demain soir jeudi pour l'Australie car mes parents vivent là-bas, très loin, et ils me manquent. Vous remarquerez que je fais sauter un jour de classe mais c'est uniquement à cause des horaires de vol, pas pour m'éloigner plus tôt de vous. Je vous promets que la première chose que je ferai après le décollage de l'avion sera d'ouvrir, enfin d'essayer d'ouvrir la boîte à secret. Dans trois semaines, je serai de retour parmi vous et très heureux d'y être, soyez en sûrs. Merci de tout cœur mes amis.

**Fin de la première partie**

# Table des matières

- 1 [Arrivée](#)
- 2 [Au collège](#)
- 3 [Radissel](#)
- 4 [Surnoms](#)
- 5 [Leçon de boxe](#)
- 6 [Dans le bois](#)
- 7 [Le porte-monnaie de Lucie](#)
- 8 [Étrange rendez-vous](#)
- 9 [Conseil de guerre](#)
- 10 [Les Thénardier](#)
- 11 [La voiture abandonnée](#)
- 12 [Les chats](#)
- 13 [Football](#)
- 14 [Le chien](#)
- 15 [Enquête](#)
- 16 [Océane](#)
- 17 [Mise au point](#)
- 18 [La Lorelei](#)
- 19 [Cambrioleurs](#)
- 20 [Récompense](#)
- 21 [Mathilde](#)
- 22 [Racket](#)
- 23 [Sauvetage](#)
- 24 [Jocrisse](#)
- 25 [La rivière](#)
- 26 [Réflexions](#)
- 27 [L'accident](#)
- 28 [L'adjudant Lemoine](#)
- 29 [Eva](#)
- 30 [Étranges trésors](#)
- 31 [La voiture ventouse](#)
- 32 [Informations](#)
- 33 [Rapt](#)

- 34 [Recherche](#)
- 35 [Prise de risque](#)
- 36 [La secte](#)
- 37 [La bagarre](#)
- 38 [Le goûter](#)